



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

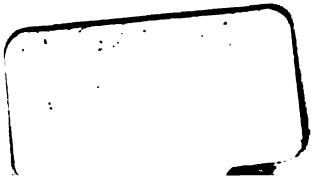
H
778
49.3

774.57.5

Harvard College Library



BOUGHT WITH THE
MINOT FUND
FROM THE LIBRARY OF
THE MARQUIS DE OLIVART
OF MADRID



90 5075 H778.49.3

LES

GUERRES D'IDIOME

ET DE NATIONALITÉ.

TABLEAUX, ESQUISSES ET SOUVENIRS D'HISTOIRE CONTEMPORAINE.

PAR M. PAUL DE BOURGOING,

Ancien ministre de France en Russie et en Allemagne.

וַיֹּאמֶר יְהוָה נִרְדָּה וְנִבְלָה שָׁם
שִׁפְתָם אֲשֶׁר לֹא יִשְׁמוּ אִישׁ שִׁפְתוֹ
רַעְיוֹ

Et Dieu dit : Descendons et confondons leur langue de
manière qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres.

GENÈSE, chap. XI, verset 7.

PARIS,
LIBRAIRIE DE G. A. DENTU,
PALAIS-NATIONAL, GALERIE VITRÉE, 13.

1849.

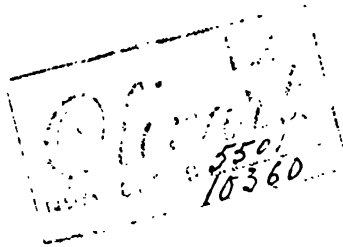
$\frac{70}{62}$

LE DEPARTEMENT DE L'INSTRUCTION
PUBLIQUE
SERVICE DES BIBLIOTHEQUES
ET DES ARCHIVES

LES

GUERRES D'IDIOME

ET DE NATIONALITÉ.



H 778.49.3

HARVARD COLLEGE LIBRARY
MAY 24, 1918
MINOT FUND
FROM THE OLIVANT COLLECTION

Paris. — Imprimerie Grands, rue Saint-Germain-des-Prés, 10.

LES

GUERRES D'IDIOME ET DE NATIONALITÉ.

TABLEAUX, ESQUISSES ET SOUVENIRS D'HISTOIRE CONTEMPORAINE.

PAR M. PAUL DE BOURGOING,

Ancien ministre de France en Russie et en Allemagne.

וַיֹּאמֶר יְהוָה נִרְדָּה וְנִבְלָה שָׁם
שִׁפְתֵּם אֲשֶׁר לֹא יִשְׁמוּ אִישׁ שִׁפֹּת
רֵעֵהוּ

Et Dieu dit : Descendons et confondons leur langue de
manière qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres.

Genèse, chap. XI, verset 7.



PARIS,
LIBRAIRIE DE G. A. DENTU,
PALAIS-NATIONAL, GALERIE VITRÉE, 13.

—
1849.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE I.

GUERRES QUI ONT ÉCLATÉ EN 1848.

Leur origine identique, leur nature toute nouvelle, leur isolement. 5

CHAPITRE II.

L'ALSACE ET LA LORRAINE ALLEMANDE.

Étranges pensées qu'elles ont parfois inspirées de l'autre côté du Rhin. 13

CHAPITRE III.

INDÉCISIONS DE L'ALLEMAGNE.

Lutte prolongée entre l'*unitarisme* et le *particularisme*. 19

CHAPITRE IV.

LES FRONTIÈRES DU RHIN.

Quelle est à cet égard l'opinion actuelle de la France. 24

CHAPITRE V.

LA COALITION DE 1813 BRISÉE EN 1848 PAR LA RIVALITÉ DES RACES.

Elle ne peut plus jamais se reconstituer dans un but agressif. 34

CHAPITRE VI.

GUERRE DES IDIOMES ET DES NATIONALITÉS EN HONGRIE.

Son historique très sommaire, simple esquisse pour un tableau plus arrêté.	38
L'armée des Hongrois ou Magyars.	40

CHAPITRE VII.

LOUIS KOSSUTH, DICTATEUR HONGROIS.	45
------------------------------------	----

CHAPITRE VIII.

COMPOSITION DU PARTI SLAVE.

Régimens de ligne. — Flottille armée combattant sur le Danube. — Corps réguliers et irréguliers des diverses nationalités slaves.	50
Colonies militaires ou régimens de frontières (Gräntzers) de l'Autriche.	51
Troupes légères de l'armée de Croatie. — Pandours reparaissant sous le nom de Séréchanis. — Cavalerie dite de la Bannière.	52
Batteries de fusées à la Congrève.	54
Flottille du parti slave montée par les Czaïkistes.	55

CHAPITRE IX.

JOSEPH JELLACHICH, BAN DE CROATIE.

Détails sur sa vie militaire et politique; sagesse de ses conseils, pureté de ses intentions.	59
-----------------------------------------------------------------------------------------------	----

CHAPITRE X.

GUERRE EN HONGRIE DANS CINQ RÉGIONS DISTINCTES.	66
-------------------------------------------------	----

CHAPITRE XI.

GUERRE AU MIDI DE LA HONGRIE,

Contre les Serbes des deux rives du Danube. — Populations de cette contrée, leurs insurrections, leur esprit; détails inséparables des informations militaires.	68
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----

TABLE DES MATIÈRES.

III

CHAPITRE XII.

GUERRE A L'OUEST DE LA HONGRIE,

Contre le ban de Croatie et la grande armée impériale. **73**

CHAPITRE XIII.

GUERRE AU NORD DE LA HONGRIE,

Contre les insurrections slovaques et ruthéniennes, les volontaires bohêmes et les corps réguliers qui soutenaient dans ces contrées le soulèvement des nationalités slaves. **79**

CHAPITRE XIV.

GUERRE A L'EST DE LA HONGRIE,

Contre les Valaques, les Saxons de la Transylvanie, les corps autrichiens, le détachement et finalement le corps russes qui les ont appuyés. **87**

CHAPITRE XV.

GUERRE AU CENTRE DE LA HONGRIE.

Les deux armées de Windischgrätz et de Schlick y refoulent les Hongrois, qui prennent position entre la Theiss et Debréczin. **94**

CHAPITRE XVI.

RAPIDE RÉSUMÉ DE LA GUERRE DE HONGRIE. 97

CHAPITRE XVII.

ISOLEMENT DES GUERRES D'IDIOME ET DE NATIONALITÉ.

Elles n'attirent point les interventions étrangères, et ne séparent point l'Europe en deux camps ennemis. **100**

CHAPITRE XVIII.

CONCLUSION. 108

APPENDICE.

PARTIE ETHNOGRAPHIQUE ET PHILOLOGIQUE.

114

PARTIE MILITAIRE.

Innovations que la pratique effective vient de sanctionner. — Transport des troupes sur les chemins de fer. — Emploi de bateaux à vapeur armés sur les grands fleuves. — Fusées incendiaires employées contre les forteresses et contre les masses de cavalerie.

116

FIN.

CHAPITRE I.

GUERRES QUI ONT ÉCLATÉ EN 1848.

**LEUR ORIGINE IDENTIQUE, LEUR NATURE TOUTE NOUVELLE,
LEUR ISOLEMENT.**

Dans un temps où l'inquiétude et le découragement sont si généralement répandus en Europe, en France surtout, une pensée rassurante paraîtra assez rare pour qu'il soit utile de l'exprimer. Cette pensée, ce n'est point à notre intérieur que je l'appliquerai. En affaires, à chacun sa spécialité, à chacun son devoir dans les jours de crise et de souffrance. Si la connaissance des hommes et des choses du dehors peut autoriser à présenter, sous ce rapport, quelques appréciations calmes, consciencieuses, consolantes, je dois les opposer à des alarmes, selon moi, sans fondement ou très exagérées, s'il peut être démontré que, quelles que soient les convulsions et les causes de discorde qui troublent ou menacent les nations étrangères, la France doit en rester paisible spectatrice.

Si, par l'énumération des nombreuses guerres de 1848 et de celles qui se sont renouvelées cette année; si, par l'analyse de l'essence toute spéciale de ces guerres, il est permis de conclure avec certitude qu'elles ne peuvent point dégénérer en conflagration générale; que, d'une part, il est vrai, la terrible secousse de février a profondément ébranlé notre édifice social, mais que, de l'autre, le seul retentissement de cette explosion, en brisant la coalition de 1813, nous a donné en Europe, par le seul fait de la désunion de nos adversaires éventuels, une position politique meilleure, moins difficile que celle qui nous avait été faite depuis trente-cinq ans; s'il est possible, en un mot, d'opposer à un état intérieur très pénible encore une situation extérieure qui n'a rien que de rassurant pour nous, lorsqu'elle est bien jugée; ne sera-ce pas rendre un service à la patrie que de la délivrer ainsi de toute une moitié de ses préoccupations?

Cette tâche, je vais du moins essayer de la remplir.

L'année qui vient de finir n'a pas vu éclater en Europe moins de neuf guerres ou collisions locales très distinctes entre vingt-trois états ou peuples parlant dix-sept langues différentes. Un fait étrange explique et domine tous ces événements : les idiomes divers entrent en hostilité et tendent à constituer des nationalités indépendantes. Une crise si nouvelle mérite assurément d'être étudiée, et le moment où l'on commence à en mieux pénétrer les causes est favorable pour en essayer le récit.

Dans les nombreuses guerres ou luttes de 1848, les Allemands figurent en première ligne. Ainsi nous avons eu la guerre des Allemands contre les Danois, pour lesquels les Suédois, les Norvégiens, et même les Russes, ont été sur le point d'entrer en lice;

Des Allemands contre les Polonais de la Posnanie, de Cracovie et de la Galicie, dont la capitale a été bombardée; trois guerres successives entre les Polonais et les Allemands;

De ces mêmes Allemands contre les Bohèmes; deux nations alliées depuis huit siècles et qui se sont livrés à Prague, au mois de juin, des combats acharnés;

Des Napolitains contre les Siciliens;

Des Autrichiens contre les Piémontais, pour lesquels les Lombards, les Toscans et les Romains avaient pris part;

Des Hongrois contre les Croates et les Serbes, secondés, en 1848, par les armées régulières de l'Autriche, ainsi que par les insurrections, les volontaires et les corps francs des Slovaques, des Ruthéniens de la Galicie, des Valaques et des Saxons de la Transylvanie. Ces derniers ont fini, en 1849, par entraîner les Russes dans ces combats où devait couler le sang de tous les peuples slaves sans aucune exception;

Enfin, le mouvement national des Moldaves et des Valaques, qui a produit à Bukharest un sanglant conflit avec les Turcs.

L'une de ces guerres, celle de Hongrie, s'est perpétuée. Trois autres, celles de Lombardie, de Sicile et de Danemark, interrompues par des armistices, ont recommencé en 1849.

Indépendamment de neuf autres plus ou moins prolongées, cette rivalité d'une nature toute nouvelle, la rivalité des langues et des nationalités, où ses conséquences plus ou moins directes ont été sur le point de susciter trois autres collisions armées entre cinq nations différentes, savoir : entre les Irlandais et les Anglais, entre les Allemands et les Hollandais à propos du Limbourg, et même entre les Allemands et les Suisses, auxquels il a été adressé un manifeste menaçant; je pourrais ajouter que les Grecs de l'île de Céphalonie et des autres îles ioniennes ont également fait une démonstration en faveur de leur nationalité, et que les Monténégrins, accourant des bords de l'Adriatique pour combattre dans les contrées dalmatiennes, ont montré que la pensée slave se réveille jusqu'aux régions méridionales de la Dalmatie.

Ce principe de la répartition des nationalités par idiomes est ainsi bien réellement la pensée politique dominante de notre époque; je dirai même que l'extension excessive et absolue d'une règle si difficilement applicable est l'une des folies politiques du jour; car quiconque prend pour guide le sentiment de l'humanité est en droit de nommer folie toute exaltation d'idées qui fait verser des flots de sang. Il est évident toutefois que d'autres causes puissantes se sont jointes à ces questions d'idiomes. En Irlande, par exemple, la différence des religions et la comparaison faite chaque jour entre la richesse de la race conquérante et la misère du peuple conquis perpétuent cette haine de race où l'idiome ne joue plus qu'un rôle secondaire; dans d'autres pays, l'esprit radical a pris ce moyen de

prompte et lointaine perturbation comme un instrument de ses desseins. La communauté de langage soumet toute une nationalité à l'action excitante d'un journal, d'un discours de *meeting*, d'une hymne patriotique; dès qu'il a été admis que cette communauté d'idiome est un lien indissoluble, ou qu'il faut renouer, elle a servi de principal véhicule aux pensées de désordre et de rébellion qu'on voulait semer au loin.

Il est à remarquer que, si, dans tous les siècles, l'histoire du monde est l'uniforme tableau de ses discordes, les causes déterminantes des guerres sont devenues de plus en plus compliquées, en raison des progrès de l'esprit humain. Dans les siècles de barbarie, les peuples du Nord se sont rués sur les nations du Midi, tout simplement pour leur disputer une place au soleil. Bientôt sont arrivées les guerres de convenance territoriale, appréciées d'un autre point de vue. Du jour où les gouvernements ont été assez civilisés pour avoir une politique, on s'est battu pour une alliance, pour un fleuve, pour une chaîne de montagnes, qui donnaient une bonne frontière stratégique. Plus tard, après l'invention de l'écriture, c'est l'interprétation des traités, des actes de succession royale, des testaments, des pragmatiques, qui a fait marcher les armées. Les guerres religieuses avaient été de tous les temps et de tous les pays; à l'issue du dernier siècle enfin, c'est pour ou contre la liberté politique que toute l'Europe s'était levée et coalisée. La guerre amenée par notre première révolution en avait fait naître un grand nombre d'autres, et huit coalitions avaient tenté successivement d'opposer une digue aux idées de notre Occident novateur. Aujourd'hui cette digue est à jamais rompue, le torrent ne s'est arrêté qu'au Niémen.

Il appartenait à l'année 1848 de voir surgir tout à coup entre les nations européennes une cause imprévue et bizarre de ruine, d'incendie et de carnage; de voir s'élever un sujet de querelle plus subtil que les dogmes religieux qui ont produit la guerre de trente ans, plus abstrait que les doctrines politiques qui ont lancé l'une contre l'autre, pendant vingt-trois ans, les armées de la liberté et celles de la contre-révolution. Toutes les nations, en effet, qui se combattent en Danemark ou en Lombardie, au bord du Danube ou au pied de l'Etna, ne se sont guère avisées que depuis dix ans à peu près de regarder la différence du langage, ou

même, ainsi que nous le voyons en Sicile, la nuance entre deux patois, comme une cause légitime d'implacable inimitié. Il faut bien dire aussi que l'Allemagne, après avoir contribué puissamment, par ses travaux philologiques, à hâter le réveil des races, n'a pas su concilier toujours les vues de son ambition avec les conséquences de ses systèmes. Le même principe qu'elle défend dans le Slesvig, elle le combat en Pologne et en Italie. De là des conflits et des contradictions regrettables; de là aussi le règne de la violence succédant à un mouvement qui eût mérité nos sympathies, s'il ne s'était pas éloigné trop souvent des voies de la modération et de l'équité.

Ordinairement les luttes de peuple à peuple, les complications d'événemens, de principes et de passions qui les produisent, peuvent être aisément comprises et suivies dans leurs développemens et dans leurs conséquences. Il suffit d'avoir des notions géographiques et historiques pour se tenir au courant de l'origine et des progrès de la querelle, de l'instant de la rupture et des mouvemens des masses belligérantes. Le testament de Charles II, la pragmatique sanction de Charles VI, la déclaration de Pilnitz, expliquent clairement ce qui a produit la guerre de succession, celle de sept ans et celle de la révolution; tandis que, pour bien concevoir ce qui se passe en ce moment d'un bout de l'Europe à l'autre, il faut être versé, non-seulement dans la géographie et l'histoire, mais encore dans l'étude des langues vivantes dont très peu de personnes, en France surtout, se sont occupées. C'est la rivalité des langues qui, après n'avoir agité pendant long-temps que les universités et les académies, est aujourd'hui en possession de troubler la paix générale.

Pour ne citer qu'un petit nombre d'exemples parmi tant d'autres, comment saisir l'enchaînement des faits qui viennent de se produire dans l'empire autrichien, si l'on ne se résigne à en chercher l'origine dans un dictionnaire hongrois ou dans une grammaire croate? Comment, sans avoir une connaissance particulière de l'Allemagne, expliquer pourquoi les Allemands de la gauche libérale ou républicaine de l'assemblée de Francfort faisaient des vœux pour les belliqueux et brillans Magyars, tandis que les Saxons des colonies établies, les unes depuis sept cents ans, les autres depuis quatre siècles, au fond de la Transylvanie, s'unis-

sant aux Valaques, leurs voisins, pour faire cause commune avec les Croates? Est-il possible enfin d'apprécier équitablement, sans des études toutes spéciales, l'injuste querelle élevée entre la puissante Allemagne et l'innoffensive monarchie danoise? Il y a quelque chose de vraiment exceptionnel dans la situation de ce petit pays, qui, comptant à peine 2,200,000 habitans (dont un tiers fait cause commune avec ses ennemis), a pu se défendre d'abord très logiquement dans ses notes diplomatiques, puis héroïquement, sur terre et sur mer, contre une nation de 40 millions d'ames. La guerre du Slesvig mérite d'ailleurs, à plus d'un titre, d'intéresser la France, et le seul état qui nous soit resté fidèle à l'époque de nos revers, c'est, il ne faut pas l'oublier, le Danemark dont les braves soldats ont combattu pendant l'été de 1848, à l'entrée de leur Chersonèse Cimbrique, contre les légions et les corps francs venus vers le Slesvig-Holstein de tous les points de l'Allemagne. Cette lutte si étrange nous offre un triste exemple de ce que peut faire l'éradition pour embrouiller les questions les plus simples. Les Danois et les Allemands, ces descendans des Cimbres et des Teutons, avant d'en venir à une lutte sanglante, se sont long-temps disputés pour savoir si la population du Slesvig compte une majorité allemande ou danoise. C'était une question de chiffres à laquelle la statistique pouvait aisément répondre, et cependant jusqu'à ce jour on n'a pu tomber d'accord. Il est certain que la population danoise est plus nombreuse, bien que les Allemands aient porté en ligne de compte, à leur profit, les 27,000 Frisons établis sur le rivage occidental du Slesvig. Qu'on soumette pourtant ce point spécial du dissentiment à des arbitres allemands et danois, et il leur sera démontré qu'un paysan ou un matelot frison ne comprend ni le danois de Copenhague, ni l'allemand de Hambourg et de Berlin.

En présence de ces tristes querelles, il est un fait cependant que nous aimons à constater : c'est que presque toutes les langues européennes figurent dans les mêlées sanglantes de 1848, à l'exception de la nôtre. Derrière les vingt-sept nationalités qui, aujourd'hui, se combattent ou se menacent, il y a du napolitain et du sicilien, du danois, du frison et de l'allemand, beaucoup d'allemand; il y a en outre de l'anglais et de

l'irlandais, du valaque, du turc, du croate, du russe et du hongrois; il n'y a nulle part du français. La langue française n'est intervenue, en effet, dans ces innombrables conflits que comme l'organe de la conciliation et de la saine raison. Dans plusieurs de ces querelles, nous avons offert notre médiation, et, suivant l'usage, les pièces diplomatiques échangées entre les nations différentes ont été rédigées dans notre langue. Jusqu'au moment, en effet, où l'Allemagne voudra revendiquer tout haut l'Alsace et la Lorraine, dont elle parle déjà tout bas, et tant que la Corse restera attachée de cœur à la France, bien que la langue corse diffère peu de l'italien, nous devons nous maintenir dans cette voie et rester complètement étrangers à cette confusion qui a déjà produit tant de combats, de sièges et de batailles rangées.

Ce désintéressement qui permet à la France de juger plus sagement l'état présent de l'Europe fait désirer qu'on lui en facilite l'étude. L'éthnographie et la philologie ont à revendiquer dans l'examen de ces événemens un rôle important, et que nous croyons utile de leur restituer. Des cartes mêmes doivent, dans quelques-uns des cas à examiner, ajouter leur langage précis aux jugemens du publiciste, aux récits de l'historien. Étudier par l'analyse toutes ces questions si obscures, déterminer l'importance relative des intérêts, la légitimité des prétentions diverses qui se combattent aujourd'hui en Europe, et qui semblent préparer au continent européen un nouvel équilibre, ce ne sera pas, nous le croyons, remplir une tâche superflue. Dans un moment où les incidens sont si nombreux et si pressés, si difficiles à suivre, je n'ai d'autre avantage, pour m'en faire le narrateur, que de m'être trouvé pendant plusieurs années, et il y a cinq mois à peine, au milieu de ces Allemands et de ces Slaves livrés à une si déplorable inimitié; d'avoir parcouru autrefois les diverses contrées que la guerre a désolées dans ces derniers temps; de connaître personnellement, dans cette partie de l'Europe et à la suite d'une assez longue carrière diplomatique et militaire, tous les hommes qui gouvernent, beaucoup de ceux qui commandent ou négocient, et même un certain nombre de ceux qui parlent ou écrivent, qui calment ou agitent les masses crédules dans tous ces pays lointains; de pouvoir ainsi, par toutes ces causes réunies, puiser à des sources certaines. Je ne puis sans doute

avoir la pensée de donner l'analyse et l'explication de tous ces évènements rapides, multiples et simultanés; chacun d'entre eux exigerait, en effet, un historien attentif et distinct. Le seul but que je me sois proposé, c'est de choisir et d'aborder parmi ces questions celles qui sont les plus difficiles à comprendre, lorsqu'il me paraîtra possible de les éclaircir.

Je présenterai ainsi quelques informations sur la guerre que l'Autriche termine en ce moment en Hongrie. Les opérations de cette guerre sont aussi compliquées que les causes qui ont déterminé la rupture entre toutes les populations habitant le même pays.

Forcé de reconnaître que c'est la nation germanique qui la première a donné l'exemple de ces querelles d'idiomes, j'éviterai pourtant de heurter ces peuples de l'Allemagne, si dignes de notre estime et nos alliés naturels depuis qu'ils sont entrés dans les voies de la liberté. M'étant déterminé à faire l'examen de la question politique la plus importante et la plus passionnément controversée de notre époque, je ne pourrai éviter d'attaquer, vivement parfois, ce que je réprouve; mais du moins je choisirai de préférence les armes les plus courtoises dans le pacifique arsenal de la discussion.

Il convient d'examiner d'abord ce qui concerne notre patrie dans les querelles qui se vident en ce moment ou se préparent pour un avenir plus ou moins éloigné. Les seules questions où l'idiome peut jouer un rôle, et auxquelles nous pourrions prendre un intérêt direct et un peu vif, sont celles de l'Alsace et des frontières du Rhin. Je n'aurai pas de peine à prouver que l'état de ces questions n'a rien qui doive modifier en ce moment notre désir et notre espoir de conserver la paix.

La France ne montrera pas, pour défendre l'Alsace et la Lorraine allemande, la même aigreur qu'on met parfois à les attaquer; nous oublierons ce qui a été dit et imprimé à ce sujet, en Allemagne, lors de la fête donnée à Strasbourg le 23 octobre pour célébrer l'anniversaire de la réunion de l'Alsace à la France en 1648. Nous sommes bien éloignés et fort peu inquiets du moment où il faudrait défendre à coups de canon Bitche, Strasbourg et Neuf-Brisach. Je ne crois pas même que l'instant soit venu d'envoyer des argumens sérieux au secours de ces forteresses menacées de si loin.

CHAPITRE II.

L'ALSACE ET LA LORRAINE ALLEMANDE.

ÉTRANGES PENSÉES QU'ELLES ONT PARFOIS INSPIRÉES DE L'AUTRE CÔTÉ DU RHIN.

Nos fidèles et vaillantes populations alsaciennes et lorraines ont vu depuis quelques années, avec un certain étonnement, quelques orateurs et publicistes allemands ne pas craindre d'exprimer des vœux pour la fusion de nos départemens du Haut et du Bas-Rhin, et même d'une partie de celui de la Moselle, avec l'Allemagne, qu'il s'agit de rendre *unitaire*, c'est-à-dire de recomposer de tous les Allemands et rien que d'Allemands, double problème qu'on chercherait vainement à résoudre.

Qu'aurait dit Kleber, le compagnon, l'émule de Napoléon, alors que l'un et l'autre n'étaient encore que d'héroïques généraux de l'armée d'Égypte, qu'auraient dit le duc de Dantzick et Kellermann, duc de Valmy, et l'intrépide Rapp, et l'immortel Ney, qui était de Saar-Louis, en Lorraine, qu'au-

raient dit tous ces braves cavaliers alsaciens qui, pendant vingt-cinq ans, ont brillé dans nos avant-gardes et sur tous les champs de bataille de l'Europe, s'ils avaient pu supposer qu'un jour il se trouverait quelqu'un pour leur contester leur titre de Français? Ils auraient dit ce que l'on répète en ce moment à Strasbourg : que ces prétentions ne méritent pas la peine d'être prises au sérieux. Ne voyons dans cette revendication de l'Alsace que l'application la plus exagérée du principe que nous discutons, et, sans nous arrêter à un débat chimérique, suivons ce principe dans ses conséquences générales.

C'est rompre avec les traditions séculaires de la politique que de vouloir diviser les territoires et les nations uniquement d'après le langage, sans tenir aucun compte de la communauté des souvenirs historiques, d'une longue solidarité de gloire, de la fusion des intérêts, de tous les liens qu'établit le temps entre des populations d'origine distincte, mais politiquement réunies depuis de longues années. L'histoire ne présente aucun empire, royaume ni république de quelque étendue, qui ait jamais été formé de populations parlant la même langue. Les grands états naissent et s'accroissent par la conquête; or, les conquérans entraînent à leur suite et entraînent en marchant des soldats de tous les pays. César avait dans ses armées des cavaliers germaniques, des archers crétois et des frondeurs baléares. L'une de ses plus braves légions, celle de l'Alouette (*Alauda*), était entièrement composée de Gaulois. Il avait fait venir d'Afrique des cavaliers numides, de même que Napoléon en avait tiré ses escadrons de mamelouks et que nous pourrions avoir aujourd'hui dans nos campagnes, en Europe, des grand'-gardes de spahis et de zouaves. Dans les temps modernes, les monarchies de ce Charles-Quint qui ne voyait jamais le soleil se coucher sur ses vastes états, et de notre Louis XIV, qui avait pris cet astre pour emblème, de son éclat à nul autre pareil (1), se composaient des éléments les plus disparates. Dans l'armée française d'aujourd'hui on parle six langues distinctes : le basque, le bas-breton,

(1) *Ipse pleribus impar.*

tous les dialectes français, l'allemand, le flamand et le corse, sans compter l'arabe, le turc et le berbère ou kabyle de nos auxiliaires africains. Dans l'armée autrichienne on peut entendre une quinzaine de langages différents pour le moins, et cinquante-six dans l'empire de Russie.

Tous ces exemples nous prouvent que ce n'est point l'unité de langage qui fonde la puissance des états; le roi saint Étienne de Hongrie allait même jusqu'à dire : *Unius linguae unusque moris regnum imbecille et fragile est* (c'est un faible et absurde royaume que celui qui n'a qu'une langue et qu'une coutume) (1). Sans doute, la Hongrie est un exemple funeste du mélange exagéré des nationalités diverses; mais, pour la plupart des grands états, cette réunion de nations différentes sous un même sceptre ne nuit en rien à la puissance militaire et ajoute même à l'essor du commerce, de l'industrie et des arts. Cette diversité est dans la nature des choses, et les grandes nationalités ne se sont fondées qu'en faisant prévaloir les intérêts politiques sur les rivalités de races ou d'idiomes. Voilà comment se sont maintenues sur des bases solides les principaux états européens, et ce sont ces bases qu'on ébranle aujourd'hui. Les Allemands, qui ont été les premiers et les plus actifs partisans de cette politique, d'après laquelle on répartirait les territoires un dictionnaire à la main, ont été les premiers aussi à porter la peine de cette erreur. La plupart de leurs convulsions récentes et surtout les terribles embarras suscités à leur puissante monarchie autrichienne ne sont que les conséquences naturelles de ce principe du classement philologique des nationalités.

Toutefois, en faisant entrer trois de nos départemens dans les combinaisons de ces théories extravagantes, on n'a fait que reproduire une idée fort en faveur parmi les alliés en 1815. L'Angleterre et les puissances allemandes désiraient alors avec ardeur l'affaiblissement de la France. La Russie seule se montrait plus prévoyante; elle croyait, dès ce moment, pouvoir en revenir à sa politique traditionnelle, qui est de

(1) (Decr. lib. I, cap. vi, § 3.) *A Fényes Statistik des Königreichs Ungarn.*

désirer, malgré toutes les causes accidentelles de désaccord, la grandeur et la force de notre pays. L'idée de nous enlever cette partie de notre territoire et d'arrêter nos frontières à la ligne des Vosges avait été néanmoins discutée, presque décidée, dans les conseils des alliés. Une carte où était tracée la nouvelle délimitation avait été dressée par les états-majors. L'empereur Alexandre seul avait péremptoirement refusé d'adhérer à ce projet. Pour appuyer son opposition, il avait même passé dans la plaine des Vertus en Champagne la revue d'une armée de cent mille hommes. Ses alliés durent renoncer à leurs iniques prétentions. Quant à la carte où l'on avait cru fixer les nouvelles frontières de la France, l'empereur Alexandre la remit au duc de Richelieu comme un témoignage de son amitié personnelle pour notre plénipotentiaire, et comme un gage des sentimens qu'il conservait pour la France.

Ceux qui revendiquent aujourd'hui l'Alsace et la Lorraine pour l'Allemagne ne s'inspirent plus des sentimens de haine et de vengeance qui animaient les alliés. Ils s'expriment simplement ainsi : « Les nationalités doivent être constituées dans toute l'Europe. Chaque peuple doit obéir à un souverain de sa race, à des lois écrites dans sa langue. » L'un des diplomates les plus distingués de l'Allemagne (1) me disait dernièrement : « S'il est vrai, comme l'a prétendu l'un de vos écrivains, que le style est l'homme, le langage doit constituer la nation. »

D'après ce système, on ajoutait :

« L'unité italienne, c'est de toute justice, doit triompher à la longue des entraves qu'on lui oppose. »

Dans notre sincère et bienveillante impartialité, nous croyons devoir laisser chaque peuple juger seul, en ce qui le concerne, cette grande question du jour, la question de l'unité nationale. Il n'appartient qu'aux Italiens eux-mêmes de décider si leurs vœux pour l'établissement d'une patrie commune sont bien unanimes et bien profonds. Jusqu'ici le principe d'*unitarisme*, puissant auxiliaire du radicalisme anarchique, n'a pro-

(1) Le baron d'Arnim.

duit dans ce pays que les désastres de l'armée piémontaise, si digne d'un meilleur sort, les malheurs de la Toscane, la ruine, le désespoir de la capitale du monde chrétien, et, finalement, au lieu d'*union*, le danger d'une *séparation* de la Sicile; tels ont été jusqu'ici les seuls résultats, en Italie, de la folle doctrine des nationalités classées par idiome.

« L'unité slave, pour laquelle, » continuent les philologues politiques, « nous avons déjà trouvé un mot, le *panславisme*, marche vers son accomplissement. »

« L'unité allemande s'établit en ce moment un peu laborieusement, il est vrai, mais il faut du temps pour toutes choses : l'unité allemande brisera tous les obstacles qui voudront l'arrêter. »

« L'unité scandinave donne également signe de vie. Cette reconstruction des états d'après les races est dans la force des choses; elle est inévitable. »

Nous reconnaissons que ce principe trouvera dans certains cas sa juste application.

L'essor généreux que prennent les nations scandinaves, l'éclat renaissant et si long-temps éclipsé des trois couronnes du Nord, du Danemark, de la Norvège et de la Suède, qui formaient jadis l'union de Calmar, le réveil de ces nations de navigateurs si hardis et si habiles, qui, au commencement de ce siècle, ont joué un rôle considérable dans la guerre maritime, ce noble désir manifesté par ces trois nations de reprendre, par une alliance compacte, l'attitude d'indépendance qu'elles avaient totalement perdue depuis le traité de Vienne, méritent toute notre attention.

Nous applaudirons à ce qui est raisonnable et possible, nous blâmerons ce qui est injuste, nous nous permettrons de révoquer en doute ce qui est exagéré ou chimérique.

Que les nations diverses tâchent de se grouper et de s'affranchir suivant leurs convenances et leurs affinités d'origine, c'est une tentative à laquelle notre patrie peut s'intéresser, à la condition qu'elle n'ira pas prodiguer au loin ses finances et le sang de ses enfants pour secourir une cause étrangère, sans avoir rien à y gagner, pas même de la reconnaissance; il ne semble pas admissible qu'un gouvernement qui se proclame avant tout le défenseur et le représentant des intérêts populaires ait le

droit de faire marcher une armée française pour aller prendre parti dans une querelle purement hongroise, allemande ou italienne.

L'erreur des partisans de ce système nouveau, du classement des races, c'est évidemment de transformer en principe absolu une règle qui, le bon sens et l'expérience le prouvent, ne saurait être pratiquée qu'avec de nombreuses restrictions. Sans doute les peuples asservis et foulés aux pieds par une race étrangère ont le droit d'essayer de recouvrer leur indépendance; mais, lorsqu'une fraction de nationalité trouve sur le territoire d'un autre peuple des droits d'égalité solidement garantis, des sentimens de réelle fraternité, il y a crime et folie à vouloir lui inspirer des idées de séparation. Un certain nombre de ces affranchissemens ont droit tout au moins à nos vœux les plus sincères; les autres doivent être hardiment tarés, soit de projets prématurés, soit d'extravagances romanesques.

CHAPITRE III.

INVASIONS DE L'ALLEMAGNE.

LUTTE PROLONGÉE ENTRE L'UNITARIISME ET LE PARTICULARISME.

Nous n'appliquons pas des expressions de la nature de celles qui terminent le chapitre précédent au vif désir que l'Allemagne manifeste pour se reconstituer sur de nouvelles bases. Cette persévérante volonté d'un grand peuple aura droit à tous nos regards; les Allemands sont, en définitive, seuls juges des immenses difficultés qu'ils ont soulevées chez eux, par cette pensée d'en arriver à l'unité sous une forme quelconque, difficultés qui ne sont pas même à moitié résolues par le vote conférant au roi de Prusse le titre héréditaire d'empereur des Allemands.

Pour tout Français qui veut établir et formuler un jugement sur l'Allemagne actuelle et son avenir, un scrupule se présente tout d'abord. Un grand nombre d'Allemands sont persuadés que nous verrions en

France avec un certain sentiment d'envie la réalisation de l'unité germanique. Or, tout jugement dicté par une arrière-pensée de cette nature serait sans valeur et sans autorité. Il est vrai que beaucoup de nos compatriotes ont émis l'opinion, qu'ils ont dit et imprimé que l'Allemagne ainsi réunie sous un même gouvernement ne pourrait acquérir ce surcroît de puissance qu'au détriment de l'influence de notre patrie, et qu'ainsi nous devons faire des vœux pour que l'incertitude, l'indécision, qui agitent ce pays, se perpétuent sans amener le résultat désiré.

Cette manière de voir est mesquine, étroite, et en outre de la plus évidente fausseté.

Sans doute, si l'on pouvait prévoir la création d'une puissance européenne toute nouvelle, supérieure en force matérielle et morale à notre France enviée, pouvant l'attaquer avec avantage et lui dicter des lois; si nous pouvions supposer que l'Allemagne, devenant *unitaire* dans la plus large acception du mot, acquerrait, en fait de force offensive et de faculté d'alliance, le moyen de nous devenir plus redoutable qu'elle ne l'était en 1840, par exemple, avec sa diète de Francfort et son alliance anglo-russe; si nous reconnaissons que la transformation qui s'opère en ce moment doit augmenter une puissance qui nous serait à jamais et naturellement opposée, si nous pouvions raisonnablement faire un pareil calcul, certes il serait bien légitime de désirer que les *unitaristes* allemands n'arrivassent jamais à leur but. Mais cette inquiétude envieuse n'aurait aucun fondement.

Quelque chose qu'elle fasse, l'Allemagne ne retrouvera jamais, en fait de force, ou du moins en fait de force hostile à la France, rien qui puisse approcher de cette réunion d'intérêts, de ressentiments et de méfiance qui, depuis les dernières guerres, avait cimenté l'alliance du continent et de l'Angleterre. Que nos voisins deviennent donc, s'il est possible, aussi *unitaires* qu'ils le désirent. Ils formeront alors une puissance très-compacte et très-respectable assurément; mais nous aurions grand tort de la redouter ou de la regarder d'un œil malveillant et jaloux.

L'Allemagne ainsi régénérée introduirait dans le monde politique un élément inconnu jusqu'ici; mais bien d'autres choses nouvelles résulteraient, en Europe, de cette refonte fondamentale. Ce sont de bien vaines

conjectures que celles qui peuvent s'appliquer à ce que deviendraient dans ce cas ces belliqueuses populations slaves de l'Autriche et les Hongrois, leurs dignes antagonistes, à ce que feraient la Russie voisine d'une Germanie ultra-démocratique, l'Angleterre en face d'une Allemagne aspirant à la puissance maritime, à l'indépendance commerciale, au libre arbitre des tarifs de douane.

Ne nous perdons pas dans le vague de semblables prévisions, disons seulement avec assurance que l'Allemagne ainsi régénérée déterminerait un tout autre système de politique européenne, que de toutes nouvelles combinaisons résulteraient d'une situation foncièrement changée et que certainement la France trouverait dans ce nouvel équilibre une place digne d'elle.

Ayant ainsi démontré que nous sommes pour le moins désintéressés dans cette question si ardue de l'unitarisme allemand, suivons avec l'attention la plus amicale les graves incertitudes que présente encore la situation de ce pays. Gardons-nous cependant de faire l'historique de cette année d'oscillations perpétuelles. Ceux qui s'intéressent à l'Allemagne ont bien assez du présent et de l'avenir sans s'occuper d'un passé aussi stérile.

A plusieurs reprises, en cherchant l'unité, on a été sur le point d'en arriver à la discorde. L'antagonisme de la Prusse et de l'Autriche va de nouveau se manifester, et chacune des deux puissances aura ses partisans parmi les autres états. La Bavière, le Wurtemberg et la Saxe se rangent du côté de l'Autriche, les deux Hesse, tout le Nord et tous les petits états se prononcent pour la Prusse. Les feuilles prussiennes et autrichiennes ont souvent contenu des articles presque menaçans.

Du moment où l'Autriche perd le rang qui lui appartient à tous les titres, il est évident qu'il y aura deux partis en Allemagne; de quelque façon que l'on s'arrange, on ne détruira ni les haines religieuses, ni la rivalité des maisons souveraines, ni celle du nord et du midi.

Les incertitudes sont donc encore loin d'être fixées, et beaucoup d'Allemands très libéraux et très bons patriotes regrettent qu'on ne puisse pas conserver ce que l'ancien système fédératif avait de bon, en y joignant quelques institutions nouvelles, tout en donnant, par la création d'un pouvoir

central plus ou moins restreint, satisfaction à cette passion d'*unité* qui dans quelques têtes s'exalte d'autant plus que le but proposé se montre plus éloigné et plus insaisissable.

L'Autriche, en faisant vis-à-vis de la diète de Kremsier un 18 brumaire sans éclat, à l'instar de celui que la Prusse avait pu faire réussir contre l'assemblée constituante de Brandebourg, a rendu plus improbable encore l'établissement de l'unité allemande telle qu'elle était conçue il y a quelques mois. L'Autriche, en s'organisant à part, ôte tout espoir de la voir entrer dans les idées de Francfort. La monarchie autrichienne, à en juger par ses dernières propositions, pourra s'allier à l'empire, mais ne se fondera pas dans la nouvelle patrie unitaire.

Ce qui a causé toutes ces fluctuations, c'est qu'indépendamment de l'esprit d'anarchie et des élémens de subversion sociale que présentent les villes et surtout la population rurale d'une grande partie de ce pays, la lutte y est engagée entre deux sentimens, entre deux systèmes opposés : l'*unitarisme*, qui demandait sous les formes les plus diverses une patrie germanique toute d'une pièce avec un pouvoir unique et central, et le *particularisme*, en d'autres termes l'union fédérative constituée de l'une ou l'autre façon, mais respectant l'existence politique particulière de chaque état distinct, et conciliant la force que donne la concorde bien affermie avec les avantages incontestables de la multiplicité des capitales, ces centres de lumières et de civilisation qui ont répandu leur action uniforme sur toutes les populations germaniques, au point d'en faire l'une des nations les plus éclairées de la terre (1).

Ni le patriotisme sincère, ni les talens n'ont manqué à l'assemblée de l'église de Saint-Paul de Francfort. M. de Gagern, son ancien président, et qui depuis avait été président du conseil des ministres, est un homme du caractère le plus pur et de l'esprit le plus distingué, et pour-

(1) Les adversaires de ce sentiment patriotique de la Prusse l'appellent aussi spécifisme prussien, *specifisches Preussenthum*; en Autriche on nomme ce même parti les noirs-jeunes (*die Schwarzenjungen*), d'après les couleurs de l'ancienne bannière impériale mise en opposition avec le nouveau drapeau de l'Allemagne unitaire, noir, rouge et or.

tant l'incertitude est si grande encore, que les Allemands les mieux initiés aux prévisions parlementaires et aux mystères diplomatiques sont hors d'état de décider aujourd'hui comment se terminera définitivement cette lutte entre les partisans d'une fusion complète et absolue et les représentants de l'opinion qui veut fonder la grandeur d'une patrie commune, tout en respectant les souvenirs et les droits de chacune des branches de la race germanique.

On peut s'attendre à voir longtemps durer cette lutte entre l'*unitarisme* et le *particularisme*, qui divisent l'Allemagne; mais on peut dire dès à présent que, si le désir de donner plus d'ensemble et de cohésion à l'édifice germanique est concevable de la part de certaines parties de l'Allemagne occidentale et centrale que menace en ce moment le ferment démagogique, il faut tenir également compte du sentiment qui attache le Prussien aux glorieux souvenirs de la monarchie de Frédéric-le-Grand, de la reconnaissance inspirée par les bienfaits du gouvernement habile qui, depuis les dernières guerres, a développé en Prusse tant d'éléments de puissance et de bien-être. Il faut tenir compte de l'attachement des Bavares à une dynastie paternelle qui a doté ce pays des meilleures finances de l'Allemagne, sans que le principe d'une sévère économie l'ait empêché d'imprimer la plus puissante impulsion à l'industrie et aux beaux-arts. Enfin, en ce qui concerne l'Autriche, qui, la première, a donné le signal de ce *particularisme* tant maudit par la partie adverse, il faut se rappeler les égards qu'elle doit aux sentimens de la majorité de ses populations de races diverses qui n'ont avec l'Allemagne aucun lien de nationalité, et même aux récentes manifestations des provinces autrichiennes allemandes qui, après un premier moment d'hésitation, ont reconnu, qu'en fait de patrie, une Autriche toute faite vaut mieux qu'une Germanie à fonder.

CHAPITRE IV.

LES FRONTIÈRES DU RHIN.

QUELLE EST A CET ÉGARD L'OPINION ACTUELLE DE LA FRANCE.

L'*unitarisme* et la pensée de nationalité germanique poussée à l'excès ont jeté l'Allemagne dans ce double embarras : difficulté d'organisation nouvelle à l'intérieur, puis, à l'extérieur, guerre ou menace de guerre avec tous ses voisins, excepté nous, pour revendication réciproque et armée de telle ou telle partie du territoire en invoquant soit l'ancienne possession, soit la communauté de langage.

En France, bien loin de réclamer à ce titre la Belgique, la Savoie, la Suisse française et le Canada, qui dans ce moment même participe à l'agitation propagée en Europe, nous sommes satisfaits de l'étendue de notre territoire. Notre attitude actuelle vis-à-vis de l'Allemagne semblerait le prouver. La pensée des frontières du Rhin, si populaire en France il y a peu d'années, ne nous préoccupe plus; ce n'est ni un conseil que je donne ni un vœu que j'exprime : c'est un fait que je signale. Nous avons vu s'af-

faiblir par degrés, et surtout dans ces derniers temps, tout observateur attentif le reconnaît, le désir d'étendre les frontières de la France, d'y ajouter de nouveau les provinces que la conquête y avait annexées de 1792 à 1815. Ce projet paraît beaucoup moins en faveur parmi nous. A une époque où les journaux jouissent de la liberté la plus absolue, où toutes les idées, toutes les passions trouvent dans les clubs une arène retentissante, c'est à peine si ce mot de frontières du Rhin, de ce que nous avons long-temps nommé *nos frontières naturelles*, a été prononcé et s'il a fait la moindre sensation.

Cette question mérite à tous égards d'être examinée avec calme. Elle a compliqué, plus qu'aucune autre depuis 1815, notre politique et celle des puissances étrangères. Voyons dans quelle mesure elle peut encore aujourd'hui agiter les esprits.

Il fut un temps où toute la France se passionnait pour cette revendication de provinces que la victoire nous avait données, que nos revers nous avaient fait perdre. Nous invoquions un droit de possession que nos adversaires nous contestaient. A cette époque, les Allemands n'étaient pas encore tout-à-fait aussi forts qu'ils le sont devenus aujourd'hui en fait d'érudition et de *droit philologique*, ce droit qui, selon eux, deviendra désormais le seul droit politique. L'Allemagne invoquait le traité de Verdun, conclu en 843 entre Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique. Sans remonter au siècle de Charlemagne, mais simplement au temps de Napoléon, qui le valait bien, nous en appelions au droit de conquête, qui n'a d'autre inconvénient que d'être aussi incertain que le sort des batailles. Mais ce n'est pas le droit que je veux examiner ici; en fait d'acquisition ou de perte de territoires, le droit n'est rien, le fait seul est concluant; l'histoire de tous les siècles et de tous les traités l'a prouvé suffisamment.

Plusieurs années encore après la perte des riches et vineuses contrées que baigne le Rhin, de cette rive gauche qui fut réclamée par Louis-le-Germanique, disent les chroniqueurs, *propter vini copiam*, cette séparation était douloureusement sentie par la France pour d'autres motifs sans doute que ceux qui furent alors invoqués. Tous ceux qui, après

1815, furent les organes de sa politique, ont dû s'unir du fond de leur cœur à ce regret si profond. La restauration s'en était sincèrement pénétrée, car cette passion pour le Rhin devait trouver un écho chez les descendants de ce prince à qui les Allemands reprochent encore chaque jour la conquête de Strasbourg et la construction de bastions français dominant le vieux fleuve german, « qui ne tressaille de joie, disent-ils, que lorsqu'il entend retentir une phrase de l'énergique langue allemande. » Tous les partis sous la restauration s'accordaient dans ce désir de recouvrer la rive gauche du Rhin. Depuis les vétérans des armées républicaines de Moreau, de Pichegru et de Marceau, jusqu'aux Français du parti opposé, qui n'avaient pu contempler sans envie cette belle nappe d'eau du haut des rives escarpées qui dominent Coblenz, tout le monde reconnaissait en France la nécessité de reconquérir ce qu'on avait perdu à la fin de nos longues guerres. Les instructions secrètes de plus d'un de nos ambassadeurs étaient rédigées dans cet esprit à partir de 1820. Si j'avais jamais reçu à cet égard quelque confidence officielle dans une époque plus rapprochée de celle-ci, il serait contraire à mes devoirs d'en parler; mais, au bout de vingt-cinq ans, il doit y avoir prescription en fait de secrets de cette nature, et je ne vois aucun inconvénient à faire connaître ce que m'a maintes fois répété l'un des ambassadeurs qui ont porté le plus dignement le titre de représentant de la France à l'étranger. Le comte de la Ferronnays me racontait qu'un jour (c'était, je crois, vers l'année 1823) il entra dans le cabinet de l'empereur Alexandre, et le trouva occupé, en attendant l'audience à laquelle il se préparait, à examiner une petite carte de l'Europe, sur laquelle il faisait mouvoir et tourner un grand compas. « Voyez, monsieur l'ambassadeur, dit l'empereur en désignant tout le continent européen depuis le Rhin jusqu'au Bosphore, nous avons ici de la place pour tout le monde. » Cette phrase fut-elle plus amplement développée dans le cours de cette conversation? c'est ce qu'on peut présumer. L'entretien fut-il continué quatre ans plus tard sous le successeur d'Alexandre? ceux qui remplacèrent successivement le comte de la Ferronnays eurent-ils des instructions analogues, et virent-ils reparaitre sur la même table du palais d'Hiver la petite carte portative

d'Europe et le grand compas qui peut-être avaient déjà figuré l'un et l'autre au congrès d'Erfurth ? Je n'ai pas à assumer sur moi la responsabilité de l'affirmer ; c'est un fait désormais acquis à l'histoire.

Il me semble toutefois à propos, après avoir cité ce qui concerne le projet avorté d'une France amoindrie, de rapporter également tout ce qui est relatif à un plan tout aussi peu sérieux peut-être d'une France recouvrant ce qu'elle avait perdu en 1815. Il est utile que des deux parts on sache qu'en fait de projets chimériques on est allé très loin et que des deux parts aussi la saine raison a conseillé d'y renoncer à jamais.

Tous les membres du corps diplomatique qui ont résidé à Saint-Petersbourg, de 1828 à 1890, ont à cette époque fait connaître à leurs cours respectives à quel degré d'intimité en étaient arrivées la France et la Russie pendant la campagne de 1828, où le duc de Mortemart avait accompagné l'empereur jusqu'à Varna. A cette époque et surtout pendant la campagne suivante au-delà du Balkan, l'attitude ombrageuse, jalouse, de l'Angleterre et de l'Autriche, irritait vivement la cour de Saint-Petersbourg et faisait un contraste frappant avec les sentimens de cordiale amitié que lui témoignaient la France et la Prusse. Les feuilles publiques, initiées alors plus ou moins directement aux mystères de la diplomatie, annonçaient que des projets d'échange, de remaniemens de territoires dans lesquels figuraient la Prusse rhénane et le Bosphore, étaient traités entre Paris, Berlin et Saint-Petersbourg. Ces bruits étaient vagues, sans cesse contredits et modifiés, car les projets dont ils faisaient mention n'avaient eux-mêmes rien de bien arrêté. Une seule chose était incontestable et démontrée chaque jour par des symptômes évidens : l'empereur Nicolas avait pour la cour des Tuileries le dévouement le plus absolu, les attentions les plus délicates ; il montrait à l'Autriche, à l'Angleterre et à ses représentans des sentimens tout opposés, tandis que le capitaine A'Court, officier de la marine anglaise, frère de lord Heytesbury, ambassadeur d'Angleterre, était conduit avec la plus gracieuse courtoisie à bord du yacht impérial au port de Kronstadt, dont on lui faisait admirer, un peu malgré lui, les formidables constructions de granit hérissées de bouches à feu destinées à défendre les abords de Saint-Petersbourg ; l'empereur faisait savoir au gouvernement français qui se

préparait alors à faire l'expédition d'Alger, combien il désirait que la France réussît à conquérir ce rivage de la Méditerranée. Pour prouver tout l'intérêt qu'il prenait au succès de nos armes, il avait ordonné à son ministre de la guerre de compulsier ses archives pour y chercher tous les documens relatifs aux guerres que la Russie avait soutenues en Orient dans des régions et contre des populations analogues à celles que nous allions affronter et combattre. Il voulait ainsi, disait-il, faire profiter l'armée française de tous les enseignemens de stratégie, d'armement et même d'hygiène, qu'une longue expérience avait donnés aux armées russes dans leurs luttes réitérées avec les Turcs, les Persans et les Circassiens; l'empereur Nicolas, dont les amitiés sont si expansives et si sincères, ajoutait encore à cette recherche de sollicitude amicale, en faisant dire par son ambassadeur qu'il regrettait vivement de ne pouvoir nous être plus efficacement utile, mais qu'il avait désiré du moins faire tout ce qui dépendait de lui.

Peu de temps après, lorsqu'il reçut la nouvelle de la prise d'Alger, il se trouvait à quelques lieues de Saint-Petersbourg, assistant aux exercices à feu de son artillerie; il envoya sur-le-champ un exprès au chargé d'affaires de France pour l'engager à venir auprès de lui, et dès qu'il le vit arriver sur le champ de manœuvre, il lui dit : « Veuillez écrire à votre cour que la prise d'Alger m'a causé autant de joie que si cette victoire avait été remportée par les canons qui font feu dans ce moment. »

Le jour où ces paroles étaient prononcées, la révolution de juillet allait éclater. Des sentimens tout opposés s'éveillèrent alors sans doute. La guerre de Pologne surtout produisit un profond dissentiment entre les deux pays. — Ce n'est point ici le lieu de raconter ce qui se rapporte à cette époque si éloignée de nous; je n'ai voulu, dans ce qui précède, établir qu'un seul fait, c'est que si les Allemands ont pensé à revenir sur le traité de Westphalie, nous avons parfois, usant de représailles, pensé à modifier le traité de Vienne, et que même nous aurions pu faire naître, bien facilement, avec l'appui d'un allié si chevaleresquement dévoué, une occasion très favorable : c'est un fait admis dans le corps diplomatique européen, que ce fut la France qui, vers cette époque, refusa de jeter l'Europe dans les périlleuses aventures d'un remaniement de territoires. A plusieurs reprises, on s'est demandé, des deux côtés du Rhin, si le

moment était venu de réaliser ces pensées ambitieuses; mais, à mesure que les années s'écoulaient, les tentations devenaient moins vives. Aujourd'hui les hommes sages des deux pays reconnaissent que la France et l'Allemagne doivent rester dans leurs limites actuelles et conserver ce qui leur appartient.

Les années amènent dans les idées, dans les intérêts des nations, de ces changemens dont il faut tenir compte. Si jamais, ce qui est fort possible, on a pensé à Saint-Pétersbourg à des arrangemens de cette nature, il y a plus de vingt ans qu'on y est revenu à une politique plus sage, et, quant à la France, elle a depuis trois ou quatre ans environ si complètement modifié ses pensées en ce qui concerne le Rhin, que, dans l'une des dernières sessions, un orateur distingué de l'ancienne chambre des pairs, qui siège aujourd'hui dans l'assemblée de nos représentans, M. de Montalembert, a pu dire du haut de la tribune, avec l'assentiment du pays, que la France ne songeait plus à la revendication des frontières de 1814.

Notre nouvelle attitude dans cette question des limites du Rhin s'explique aisément. La France, telle qu'elle est, possède, en étendue territoriale, en population homogène et compacte, en force militaire, tout ce qui assure, non-seulement sa position inexpugnable, mais encore sa haute influence dans les affaires du monde; elle n'a donc point à se préoccuper de telle ou telle configuration de ses frontières. Notre pays comprend qu'il ne gagnerait rien à modifier cette admirable situation en convoitant l'acquisition de territoires dont les populations ne désirent pas, ou ne désirent plus être réunies à la France.

Immédiatement, ou même dix ans après la chute de Napoléon, les provinces rhénanes allemandes et la Belgique pouvaient regretter d'avoir été détachées du grand empire français. A cette époque, il existait encore dans ces contrées d'anciens soldats de nos marches triomphales à travers toute l'Europe, conservant les sympathies que fonde une longue solidarité de succès et de revers; mais, après trente ans, la plupart de ces partisans de la France, de ces vétérans des armées d'Égypte, d'Italie ou du Rhin, sont morts, et ces sympathiques souvenirs ont disparu avec eux. Jusqu'à ces dernières années, le très petit nombre de libéraux prussiens qui mettaient leurs vœux de liberté au-dessus de leur sentiment de

nationalité, auraient pu désirer que les institutions représentatives, si long-temps refusées à Berlin, leur arrivassent avec la domination française; aujourd'hui nous n'avons aucune liberté à apporter aux provinces rhénanes de la Prusse ou de la Bavière. Ces parties intégrantes de l'Allemagne attendent tout d'elles-mêmes, elles n'ont rien à recevoir de nous. Dans une époque où la tribune et la presse jouent un si grand rôle en servant d'organes, non-seulement aux nobles passions patriotiques, mais encore aux étroits calculs de l'ambition personnelle, il est concevable qu'en Allemagne tous les esprits intelligens, ou se croyant appelés à jouer un rôle, se sentent exclusivement attirés vers les grands centres politiques, où ils espèrent, au moyen de l'idiome dans lequel ils s'expriment de préférence, se produire au grand jour de la publicité. Ce serait donc une singulière illusion de nous imaginer que les libéraux, les publicistes influens de Cologne ou de Trèves ont les yeux tournés vers Paris; c'est Berlin, Munich, c'est Francfort, qui fixent toute leur attention. Tels sont les changemens que les années ont, de 1830 à 1848, apportés dans les sentimens de ces provinces rhénanes allemandes.

Quant à la Belgique, calme et prospère au milieu de l'agitation universelle, elle veut rester en paix avec nous, mais elle repousse toute pensée de réunion.

La vraie cause qui, il y a quelques années encore, poussait la France vers le Rhin, c'était la pensée d'une coalition européenne; aujourd'hui ce menaçant adversaire n'existe plus. A deux époques critiques, 1830 et 1840, la ligue de 1813 se retrouva prête à marcher contre la France. A ces deux époques aussi, l'attention de la France se reporta sur les rives du Rhin, comme sur le terrain où elle pourrait le mieux combattre son formidable ennemi.

Dans les derniers mois de 1830 le maréchal Diebitsch Zabalkansky fut envoyé en mission extraordinaire à Berlin. Ce vainqueur des Balkans était un partisan déterminé d'une nouvelle guerre de coalition. Je l'avais connu en Bulgarie deux années auparavant; je savais quels étaient ses sentimens à l'égard de la France, il était facile de deviner dans quel sens il parlerait au roi de Prusse; mais, d'autre part, il fallait tenir compte des correctifs qui seraient apportés à ces excitations par la partie modérée du cabinet im-

périal et par le digne comte de Nesselrode lui-même, dont la sage influence contribua à assurer à l'Europe la conservation de la paix. Arrivé à Berlin, le feld-maréchal trouva à peu près les mêmes dispositions qu'à Saint-Petersbourg, et ces dispositions il aurait pu les reconnaître à Vienne, à Londres même. Il y avait, d'un côté, le parti de la paix et de la temporisation, à la tête duquel se trouvaient en général les souverains et leurs plus vieux conseillers; de l'autre, le parti de la guerre immédiate, qui se composait de la jeunesse militaire des cours et de quelques salons ou coteries absolutistes et rétrogrades. Les hommes compétens en pareille matière, les grands stratéges, les grands faiseurs de statistiques militaires inclinaient, pour la plupart, à la conservation de la paix, bien qu'en additionnant chaque jour les forces de la coalition ils trouvassent, tantôt douze cents, tantôt quinze cents bataillons de toutes les couleurs à faire marcher dans leur ligue projetée. Ces calculs étaient naturellement incertains et variables, suivant les données recueillies sur les dispositions des alliés suspectés de dissidence ou de neutralité. Quoi qu'il en soit, le chef principal de l'armée russe ne put, malgré sa bonne volonté toute personnelle, fixer les incertitudes du cabinet de Berlin. Il n'était pas précisément chargé de dire : Marchez sur-le-champ contre la France et nous vous suivrons. Il se bornait à répéter : Si vous croyez devoir prendre l'offensive, ou bien si la France commence la guerre, nous vous promettons immédiatement cent quatre-vingt mille hommes, dont une partie s'embarquera, à Kronstadt ou à Revel, sur des navires anglais et russes, pour être portée sur les côtes de Hollande et de Belgique. A ces assurances le roi Frédéric-Guillaume III opposait le calme de l'âge et de l'expérience, et répondait : Attendons : si la France ne sort pas de ses frontières, pourquoi l'attaquerions-nous ?

C'est à ce moment qu'on reçut à Berlin la nouvelle de la révolution de Varsovie et de la levée de boucliers de l'armée polonaise qui, suivant une expression plusieurs fois répétée à cette époque, n'était qu'une avant-garde qui s'était retournée pour attaquer l'armée qu'elle devait devancer. Cette nouvelle vint donner toute raison aux hommes sages, à ceux qui avaient dit : Si la guerre éclate, elle sera terrible; la partie est parfaitement égale. Nous avons beau calculer nos forces organisées, n'oublions

pas que la France poussée à bout aura pour elle la puissance désorganisatrice de la révolution. — Le roi Frédéric-Guillaume III était lui-même complètement de cet avis, et sa pensée à cet égard perça dans une parole qu'il prononça en pleine table, devant de nombreux convives, le jour où on apprit à Berlin les événemens de Varsovie. « Eh bien ! mon cher maréchal, dit-il au comte Diebitsch, où sont aujourd'hui les cent quatre-vingt mille hommes que vous nous promettiez ? »

En 1840, la question des frontières du Rhin fut de nouveau agitée : en effet, la solidarité qui unissait contre nous les grandes puissances européennes se montrait alors aussi compacte que vingt-cinq années auparavant. Deux de ces puissances, l'Angleterre et la Russie, avaient voulu, par le traité de Londres du 15 juillet, blesser nos intérêts et notre honneur. La Prusse et l'Autriche avaient adhéré, à regret peut-être, à ce pacte insultant ; les états constitutionnels du corps germanique, avec cette équité traditionnelle qui distingue et distinguera toujours encore, je l'espère, la nation allemande, commencèrent par blâmer les cabinets de Vienne et de Berlin d'avoir gratuitement signé cette transaction, qui, à propos d'un pacha d'Égypte, pouvait faire naître entre la France et l'Europe une lutte dont l'Allemagne devait la première porter les charges et courir les chances incertaines. Ces dispositions de la majorité des états allemands ne purent tenir long-temps devant l'attitude de la France. On sait que notre sentiment national justement blessé se fit jour alors par des paroles significatives. Menacée par l'Autriche et la Prusse unies à l'Angleterre et à la Russie, la France leur fit entendre par l'organe de ses journaux qu'elle ne pouvait trouver de salut qu'en usant de sa force de rapide expansion et en se jetant sur ses anciennes frontières du Rhin. Ce mot fut un signal pour toute l'Allemagne : les états constitutionnels, la Saxe, le Wurtemberg, la Bavière, cessant de prendre notre parti, toute la confédération germanique courut aux armes : la coalition de 1815 était de nouveau sur pied ! Les arsenaux fournirent un matériel immense toujours disponible, les cadres des régimens se remplirent de semestriers et de recrues nouvelles : tout le territoire germanique se couvrit de soldats : ce que je raconte là, je l'ai vu.

Quelques voix en France s'élevèrent pour demander qu'on se lançât

dans une guerre évidemment inégale, que l'on combattit tout le continent aidé de l'Angleterre. Peut-être aurions-nous pu tenter cette lutte; mais félicitons-nous de ce que notre patrie ne puisse désormais être réduite à courir audacieusement des chances aussi désavantageuses; félicitons-nous de ce qu'il soit devenu à jamais impossible de reformer ces rangs d'une ligue européenne. Ce n'est point à dire pour cela que nous puissions dès à présent commencer avec certitude du succès une guerre contre cette Europe toute désorganisée qu'elle soit. Notre pays lui-même participe à ce désordre d'idées, à ce haineux antagonisme des partis qui paralyse la puissance armée et diminue la force active des états. Tous les autres pays de l'Europe souffrent du même mal. L'Allemagne a besoin de tous ses soldats pour faire face aux graves embarras de son intérieur ou de son voisinage immédiat. L'analyse des questions allemandes, slaves et hongroises, va nous le démontrer. Cette situation uniforme des grandes puissances doit donner à chacune d'entre elles ces pensées de sage modération, ce sincère désir de bon accord, qui peuvent faire présager que, si les négociations sont bien conduites, toutes les complications locales se dénoueront successivement et permettront à l'Europe d'échapper aux dangers qui la menacent encore. Tout peut se réparer en France, pourvu que la paix soit conservée, car c'est la première condition du rétablissement de l'ordre régulier; l'embarras actuel de nos finances, la torpeur de notre industrie, l'ébranlement de notre état social, aucun de ces maux n'est de ceux qu'un grand pays doive désespérer de vaincre, lorsqu'il possède pour lutter contre les mauvaises passions et les fausses théories tant d'hommes courageux et d'esprits distingués. Ce qui ne se réparera plus, grace à Dieu, ce sont les ruines croulantes de cette coalition, de cet édifice élevé, en 1813, par cette odieuse conjuration de tous les peuples contre un seul.

pas que la France poussée à bout aura pour elle la puissance
satrice de la révolution. — Le roi Frédéric-Guillaume III
complètement de cet avis, et sa pensée à cet égard perça
qu'il prononça en pleine table, devant de nombreux
on apprit à Berlin les événemens de Varsovie. « Et
réchal, dit-il au comte Diebitsch, où sont auj
vingt mille hommes que vous nous promettie

En 1840, la question des frontières du

en effet, la solidarité qui unissait contre

ropéennés se montrait alors aussi cor-

ravant. Deux de ces puissances, l'A

par le traité de Londres du 15 i

neur. La Prusse et l'Autrich

pacte insultant; les états co

équité traditionnelle qu

père, la nation aller

Vienne et de Berli

à propos d'un r

l'Europe une

et courir le

alleman

sait o

de

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

E DES #A068.

MAIS SE RECONSTITUER DANS UN BUT AGRESSIF.

*En nous rappelant que la ligue de 1813, après nous avoir imposé des
traités onéreux, nous a souvent suscité, notamment en 1840, de pénibles
complications, nous avons tous le droit de maudire une ligue uni-
verselle qui fut pendant trente-cinq ans l'ennemie éventuelle de la France.
Les peuples qui la constituaient, le peuple allemand surtout, doivent avec
nous en détester le souvenir, car elle était hostile au progrès des libertés.
C'est cet accord des cours absolutistes qui, si long-temps, a privé l'Allema-
gne des institutions libérales qui la régissent aujourd'hui. Si même tous ces
peuples s'étaient ensemble levés contre nous, l'Allemagne, marchant entre
l'Angleterre et la Russie, eût rétrogradé vers l'asservissement jusqu'aux
temps de Vérone et de Carlsbad. Aussi les Allemands eux-mêmes ont eu
quelque raison d'applaudir à cette fière attitude de la France, qui, par le*

l'aspirer de la valeur de ses enfants et par la crainte des principes
qui peuvent exalter en Europe si on les forçait à user de cet auxi-
respect les cabinets dont l'accord se consolidait par des
ours renouvelés.

La satisfaction que doit nous inspirer la ruine d'une
il y a loin à une joie coupable, à des souhaits in-
nelé la désorganisation dans les derniers débris
ce. La France, qui n'a aucune haine, parce
aurait pu voir qu'avec un sincère regret la
monarchie autrichienne dont la ruine eût
été un coup mortel au commerce, aux
tous les pays civilisés. Ce qui doit nous
at de Kalisch, des traités du 20 no-
s revenir; c'est que du chaos où
mande, scandinave, hongroise
ères peut-être, mais, à coup
rope transformée, boule-
pation, doit désarmer tous

coïères; laissons donc s'accomplir,
prête métamorphose qui, de quelque façon
que nous être avantageuse. Restons spectateurs

progrès que feront au-delà du Rhin les principes de liberté
organisation régulière. Cherchons à démêler, sans trop nous hâter,
où seront à l'avenir nos plus fidèles amis; ou plutôt voyons-les dès à pré-
sent, mais conditionnellement, dans la nation allemande, qui n'aspire,
comme nous, qu'à des relations de bon voisinage.

Mais, dira-t-on, cette coalition qui chercha long-temps à nous domi-
ner et même, s'il eût été possible, à nous humilier en pleine paix, peut
se reconstituer; les liens qui si long-temps ont réuni contre la France
les cabinets, les populations, peuvent se renouer. Ceux qui raisonnent
ainsi n'ont pas examiné de près l'Allemagne actuelle si agitée et si
divisée; ils ne savent pas combien l'assemblée de Francfort, dépour-
vue d'autorité, diffère de cette diète que, naguère encore, le prince de
Metternich faisait mouvoir et voter à son gré. La dernière fois que je vis,

LES FORTUNES DU SAUV.
siéme inégale, que l'on combattit tout le conti-
peut-être aurions-nous pu tenter cette lutte:
notre patrie ne puisse désormais être ré-
ances aussi désavantageuses; fût-
impossible de reformer ces
sire pour cela que nous
avons une guerre
lui-même
qui

à Munich, ce grand homme d'état, il se rendait au château de Stoltzenfels sur le Rhin pour s'y rencontrer avec le roi de Prusse. Dans tout ce qu'il me dit, dans l'attitude de tout le corps diplomatique qui venait le saluer à son passage comme l'astre radieux, la lumière de l'Europe coalisée, on reconnaissait le chef, l'âme de cette ligue en face de laquelle nous nous sommes trouvés pendant plus d'un tiers de siècle. En ce moment, M. le prince de Metternich était plus puissant, plus écouté que jamais; il m'exprima son espérance d'empêcher le roi de Prusse de donner à son peuple des institutions représentatives. Je me permis de ne partager ni son désir ni ses pronostics. Le chancelier autrichien raisonnait sagement à son point de vue, et il comprenait que le premier coup porté à l'édifice que son habileté avait élevé et si long-temps maintenu en équilibre serait le commencement de sa ruine. La toute-puissance du premier signataire des actes du congrès de 1815 était alors à son apogée; elle était si grande que lui seul empêchait les cours de Pétersbourg et de Berlin de reconnaître les reines d'Espagne et de Portugal. La seule volonté du principal auteur des traités de Vienne a, pendant douze années, frappé d'interdit, d'une espèce d'excommunication politique, toute la Péninsule ibérique. L'esprit de parti a beau méconnaître, l'ingratitude a beau oublier en Allemagne les services rendus par ce ministre, on aura bien de la peine à trouver pour l'unité allemande un système donnant au corps germanique trente-cinq années de solidarité et de concorde parfaite, chose qu'elle n'avait jamais connue avant cette époque. Ce n'est pas à nous à la regretter, mais nous devons nous rappeler que le prince de Metternich, pendant toute cette longue période et surtout depuis la mort de l'empereur François, a été plus puissant que les Othon et les Maximilien. Sous son *règne* de trente-cinq ans, la Prusse obéissait à l'Autriche comme le lieutenant à son capitaine. Aucune dissidence ne troublait l'harmonie de la confédération ni son accord avec l'Angleterre et la Russie. Aujourd'hui Vienne a perdu cette suprématie. L'Allemagne, au lieu d'obéir à une pensée unique, stationnaire, et qui aurait bien voulu nous faire rétrograder dans l'intérêt de sa propre conservation, l'Allemagne attend en ce moment son organisation d'un aréopage dont l'autorité, soi-disant centrale, est chaque jour plus contestée, et d'une foule d'assemblées constituantes, petites ou

grandes, dont les unes votent l'interdiction du remplacement militaire, agitent la question des emprunts forcés ou cherchent, comme naguère encore celle de l'Autriche à Kremsier, à résoudre le problème difficile des nationalités classées par idiomes. Nous aimons à croire que l'Allemagne sortira à son honneur de tous ces embarras accumulés; mais, si même l'on admet une si favorable hypothèse, l'impossibilité d'un accord des pays allemands librement constitués et de la Russie contre la France reste démontrée.

Nous avons suffisamment prouvé qu'entre notre patrie et l'Allemagne il n'existe aucun sujet sérieux de querelle; les revendications territoriales sont de part et d'autre des chimères que rejettent les hommes sérieux dans les deux pays. Il importait de bien établir ainsi notre impartialité complète avant d'entreprendre vis-à-vis de nos voisins cette tâche d'historien, toujours si délicate quand on touche aux hommes et aux choses du présent. Les questions purement allemandes doivent être traitées à part. Présentons ici d'abord un aperçu restreint de la plus importante et de la plus acharnée des guerres produites depuis un an par les inimitiés nationales des peuples parlant un langage différent.

CHAPITRE VI.

GUERRE DES IDIOMES ET DES NATIONALITÉS EN HONGRIE.

SON HISTORIQUE TRÈS SOMMAIRE, SIMPLE ESQUISSE POUR UN TABLEAU PLUS ARRÊTÉ.

On ne peut donner sur cette guerre, qui dure encore, que des aperçus généraux, les informations manqueraient pour un historique complet et détaillé. Je me borne donc à présenter ici les renseignemens authentiques pouvant faire apprécier, du point de vue où je me suis placé, cette lutte entre nationalités rivales.

La guerre de Hongrie est l'une des plus sanglantes dont l'histoire fasse mention; c'est sur mille points à la fois que l'ardente rivalité des idiomes hongrois, slave, roumain et allemand, s'est exaltée dans ce royaume polyglotte, et que les combats et les massacres ont eu lieu. Les notes marginales de la carte ci-jointe résument avec précision les causes originaires de cette guerre que l'on peut qualifier de guerre civile, car ce sont les populations d'un même état qui se sont attaquées avec tant de

furor, ce sont des régimens portant le même uniforme qui ont marché les uns contre les autres. On peut, par le seul aspect de cette carte, se faire une idée exacte de la position respective des deux partis. Les Magyars ont combattu seuls contre toutes les races slaves, allemandes et roumaines qui les entourent. On voit que cette nationalité magyare, indiquée par des hachures verticales et horizontales, croisées de façon à produire une teinte foncée, est répartie en deux groupes principaux, les Magyars de la Hongrie proprement dite, et ceux de la Transylvanie qui comprennent la peuplade de Szeklers, célèbre dans les guerres de la fin du siècle dernier. Tous les autres peuples placés sur la vaste périphérie du royaume de Hongrie, dont les Magyars occupent les provinces centrales, se sont réunis contre l'ennemi commun; sur plusieurs points les insurrections slaves, organisées autour d'un noyau de troupes régulières restées fidèles à l'empereur, ont commencé autant de guerres partielles. D'autre part, dès que le gouvernement autrichien a pu reprendre la libre disposition de ses forces militaires, il a dirigé des colonnes considérables et des renforts successifs sur la plupart des points où la lutte était engagée. D'autres troupes régulières, suivies de nouvelles levées qui s'organisaient à la veille du combat, ont pris part à cette mêlée; les Serbes de la principauté de Serbie sont venus au nombre de dix mille hommes en partie enrégimentés au secours des Serbes compris dans les états autrichiens; les Hongrois, ainsi pressés de toutes parts, n'ayant d'autres auxiliaires étrangers qu'un corps d'environ six mille Polonais et quelques volontaires allemands du parti libéral, ont courageusement résisté, mais ils ont dû finir par céder au nombre. Avant de procéder au récit abrégé de cette guerre si compliquée, il convient de faire connaître la composition des deux armées qui se sont combattues.

Commençons par les Hongrois. En ce moment ils sont à plaindre, en danger de succomber dans une lutte inégale. Assaillis au sud par les Serbes, à l'ouest par les Croates et l'armée impériale, au nord par les Slovaques et les Ruthéniens, à l'est par les Valaques et les Saxons de la Transylvanie, ils ont combattu, ils combattent encore avec désespoir tous ces peuples divers, secondés par les troupes régulières de l'empereur. L'opinion conservatrice française ne leur donne point raison dans leur

dissentiment avec les Slaves ; mais, dans notre pays de France, le courage malheureux a droit à tous les égards, à tous les respects ; faisons donc connaître tout d'abord, en narrateur impartial, combien ce vaillant peuple est numériquement inférieur aux ennemis qui l'attaquent de toutes parts.

L'ARMÉE DES HONGROIS OU MAGYARS.

Nous ne trouvons guère, dans leur armée régulière, que les régimens de race magyare : régimens d'infanterie de ligne, bataillons de grenadiers et régimens de hussards. Ces corps sont privés d'un certain nombre de leurs officiers restés fidèles à l'empereur.

Un régiment italien tout entier, à l'exception de la plupart de ses officiers, le régiment de Zanini, et une partie de celui de Ceccopieri ont fait cause commune avec l'insurrection hongroise. A ces forces, Kossuth et les organisateurs agissant sous sa direction avaient joint les milices formées dans toute la Hongrie sous la dénomination magyare de *honvéd*, qui signifie défense de la patrie et correspond ainsi au mot allemand de *Landwehr*. Les bataillons nouvellement formés ont pour la plupart reçu les noms célèbres dans les annales de la Hongrie ancienne et moderne ; ainsi ces corps ont été appelés Zriny-honvéd (1), Hunyady-honvéd (2), et même Kossuth-honvéd. On évaluait la totalité des forces hongroises à environ deux cent mille hommes, anciens régimens réguliers, bataillons de honvéd et masses de paysans armés de fusils, de fourches ou de faux.

En général, c'est la nationalité de chacun des régimens de l'armée impériale qui les a déterminés à embrasser l'un ou l'autre des deux partis. On sait que l'Autriche a adopté pour principe, dans la formation et le recrutement de ses régimens, de placer dans les mêmes rangs les

(1) Zriny est un ban de Croatie qui, en 1566, a défendu la forteresse de Segesvar contre les Turcs.

(2) Hunyady était, au x^ve siècle, régent du royaume de Hongrie et le célèbre défenseur de la forteresse de Belgrade ; il était Transylvain de naissance.

hommes de la même race. C'est ainsi que les *kulans* ou lanciers sont presque tous Polonais ou Ruthéniens de la Gallicie, que les Bohêmes et les Moraves servent plus habituellement dans l'artillerie et la grosse cavalerie, que les montagnards tyroliens et styriens, armés de carabines rayées, sont formés en bataillons de tirailleurs, que les autres Allemands trouvent place dans la plupart de ces armes diverses, et qu'il était formé avec les recrues du royaume lombardo-vénitien des régimens d'infanterie et de cheval-légers.

Quant aux Hongrois, ils composent dans l'armée autrichienne de nombreux régimens d'infanterie, plusieurs des plus célèbres bataillons d'élite de grenadiers, et la totalité de ces régimens de hussards, l'une des meilleures cavalleries légères qui existent. D'assez nombreuses exceptions dérangent la symétrie de cette répartition des ressources militaires de l'Autriche; les officiers surtout s'écartent de cette règle : ils servent dans toutes les armes et permutent fréquemment, lorsque l'intérêt de leur avancement l'exige.

Lors des derniers événemens, cette composition de l'armée a produit sa séparation en deux camps. Plusieurs autres causes ont déterminé des troupes de race étrangère à la race magyare à prendre parti pour elle; plusieurs détachemens slaves, isolés dans quelques localités lointaines, entourés de tous côtés par les populations magyares, ont été entraînés malgré eux à combattre contre le parti de l'empereur. Une fois la lutte engagée, quelques-uns de ces corps slaves ont été sincèrement dévoués à la cause magyare; ainsi, les régimens d'infanterie qui portent le nom de l'empereur Alexandre et celui du prince de Wasa, composés, le premier entièrement, le second en partie de Slovaques, se sont, sans hésiter, battus contre l'armée de Jellachich. Par contre, on a cité une fraction d'un régiment d'artillerie bohême qui a marché avec Kossuth dès le commencement de la campagne, et dont les soldats, servant une cause qui n'était pas la leur, cherchaient sans cesse l'occasion de rejoindre le drapeau contre lequel on les faisait combattre. De nombreuses désertions ont eu lieu dans ces corps; on a raconté que les canonniers bohêmes ont parfois à dessein dirigé leurs pièces de manière à faire le moins de mal possible à la ligne sur laquelle on leur ordonnait de faire

feu, et dans laquelle ils reconnaissaient de loin des régimens croates, moraves ou bohêmes. On a même, dans les dernières affaires, dû placer un hussard hongrois auprès de chaque pièce pour s'assurer si ces canonniers slaves pointeraient avec plus de justesse. Cette guerre, entreprise par esprit de race, présentait en effet à chaque instant des singularités et des contradictions : d'une part, on voyait ces Slaves de toutes les branches attaquant à regret leurs frères du parti opposé ; de l'autre, beaucoup d'officiers hongrois restant fidèles à l'empereur et marchant contre leurs compatriotes. L'exception de corps hongrois faisant en Hongrie cause commune avec l'armée impériale était très restreinte ; on n'a guère cité que deux bataillons du régiment du grand-duc Michel qui aient à ce point sacrifié leur sentiment national à celui de la fidélité à leur souverain.

La lutte entre ces deux sentimens, l'un et l'autre louables et puissans, explique comment le trouble, l'indécision, ont pu être jetés tout à coup au milieu de cette armée dont toute l'Europe connaît le bon esprit et les honorables traditions. J'ai lu des lettres écrites du fond de la Hongrie, entre autres par des jeunes officiers appartenant aux premières familles de l'Allemagne : ces lettres exprimaient noblement une hésitation très concevable entre le sentiment qui rappelait ces officiers sous les bannières impériales et leur attachement à l'étendard de leur escadron, à leurs camarades magyars qu'il s'agissait d'abandonner à la veille d'une lutte évidemment inégale. Quiconque connaît l'armée autrichienne sait à quel point l'esprit de corps, les affections de camaraderie ont de puissance dans ces beaux régimens où viennent servir des officiers de tous les pays, français, belges ou polonais, anglais même et en assez grand nombre. Dans l'armée autrichienne, deux officiers de même grade, de quelque nation et de quelque régiment qu'ils soient, lorsqu'ils se rencontrent pour la première fois, se tutoient et se témoignent les sentimens de la plus cordiale fraternité. Le sentiment d'honneur des chefs, la discipline qui s'est conservée parmi les soldats, peuvent expliquer comment l'armée autrichienne a pu triompher en partie d'un principe de dissolution aussi puissant que la rivalité des races.

Dès le principe de cette lutte, elle a présenté le caractère et les épi-

soldes divers qu'on retrouve dans l'histoire de toutes les guerres civiles. Le mouvement démocratique ou national a entraîné la majorité de la population et de l'armée; d'autre part, on a vu naître un parti de la résistance et de la réaction monarchiques, un parti aristocratique restant attaché au souverain et s'éloignant du théâtre de l'insurrection. On a même voulu former à Vienne un corps de ces dissidens royalistes, de ces *émigrés hongrois*. Cette organisation a marché très lentement, ce n'est qu'en dernier lieu seulement qu'un bataillon a pu être composé de ces éléments. On y a fait entrer d'abord les quarante-huit officiers et soldats du régiment de Tursky, qui, à l'époque où l'insurrection a éclaté à Komorn, ont donné un si bel exemple de ce que peut faire la prompte décision de quelques hommes courageux. Le jour où la garnison hongroise de cette forteresse embrassa le parti de Kossuth, le commandant de ce corps déclara devant le front de la troupe rangée en bataille, qu'il laissait chacun libre de se prononcer pour l'empereur ou pour la cause nationale. Vingt-huit officiers, allemands, slaves et magyars, sortirent des rangs et ne furent suivis que par vingt soldats. L'un de ces officiers marcha alors résolument vers le centre du bataillon, s'empara du drapeau impérial et l'emporta au milieu du groupe de ces quarante-huit fidèles. Le régiment, surpris par la promptitude de cette détermination, ému peut-être par la vue d'une action aussi noble qu'audacieuse, laissa emporter son étendard et permit ainsi à cette troupe de sortir de la forteresse et de marcher dans la direction de Vienne.

On a cité encore d'autres exemples de ces dissidences partielles dans les troupes qui se sont insurgées contre l'empereur-roi. C'était surtout un étrange spectacle que celui de ces régimens hongrois qui, faisant partie de l'armée de Radetzky, ont sans hésiter combattu sous ses ordres en Lombardie, tandis que leurs compatriotes étaient en pleine insurrection. Cette diminution de forces, provenant de l'éloignement de plusieurs des meilleurs régimens hongrois et de l'absence d'une grande partie des officiers des corps qui ont embrassé en Hongrie la cause nationale, a été à peine compensée par la présence, dans les rangs magyars, de quelques bataillons de Lombards ou Vénitiens combattant sur les bords du Danube pour la cause que leurs frères soutenaient sur les rives du

Mincio et de l'Adige; de corps slaves, contraints de faire feu sur des régimens de leur race, et de Polonais qui ont si noblement soutenu la réputation de nos anciennes légions de la Vistule; tous ces auxiliaires étrangers étaient numériquement insuffisans, et il faut admirer la courageuse persistance des Hongrois tout autant que l'activité et le savoir-faire du dictateur qui, après avoir réorganisé des corps en partie privés de leurs chefs et formé à la hâte les nouveaux régimens de ses *honvéd*, a pu toute une année se défendre contre une formidable armée régulière composée de vieilles troupes, en outre contre quatre autres colonnes autrichiennes convergeant toutes à la fois vers le théâtre de cette lutte opiniâtre, et finalement contre l'insurrection des populations slaves, valaques et allemandes, qui entourent de tous côtés et séparent l'une de l'autre la Hongrie proprement dite et la Transylvanie.

C'est ici le lieu de donner quelques informations sur la personne, la vie et le caractère du promoteur des événemens qui ont amené cette guerre.



Kossuth Lajos.
A honvédelmi bizottság
Elnöke.

LOUIS KOSSUTH
President du Comité de
la défense de la Patrie

CHAPITRE VII.

LOUIS KOSSUTH, DICTATEUR HONGROIS (1).

On a tâché dans ces derniers temps d'établir une similitude, une espèce de parallèle entre O'Connell, qui jusqu'à sa mort s'est efforcé d'attiser en Irlande le feu des passions politiques, et Kossuth, le principal auteur de la lutte inégale et funeste qui vient de coûter si cher à la nation hongroise. Pour le parti qui applaudit à toutes les révolutions, à toutes les calamités qui en découlent, il existe assurément une grande analogie entre le dictateur magyar et le *grand agitateur irlandais*; mais, pour quiconque juge les événemens de ces contrées lointaines avec un calme désintéressé, il est tout d'abord une distinction essentielle à établir entre ces deux hommes : O'Connell a soutenu la cause d'un peuple injustement privé de

(1) Son titre véritable est : Président du comité de défense nationale.

ses droits; Kossuth, au contraire, en armant les Hongrois contre les Slaves, excitait les oppresseurs contre les opprimés. Voici sans doute une très franche opinion sur le chef de l'insurrection magyare. Mes jugemens sur les hommes, mes appréciations des faits, doivent présenter le pour et le contre. La cause soutenue par Kossuth n'est point la nôtre : dans cette question hongroise, la France n'a d'autre intérêt que celui de la justice; or, les Slaves ne réclament pour leur nationalité que l'égalité des droits; tout esprit impartial doit donc s'unir au vœu que la pacification de la Hongrie s'effectue par un compromis équitable entre les prétentions rivales des deux nationalités.

Louis Kossuth n'est point Magyar de naissance; il est d'une famille noble slovaque, et son nom en langue slave signifie *le cerf*. Son oncle, George Kossuth, était un protecteur éclairé de la littérature tchèque et du mouvement politique slave qui a commencé surtout dans l'année 1846 à Presbourg et à Saint-Miklos. Une gazette nationale slovaque avait été alors fondée à Presbourg, et une société slovaque dans la seconde de ces deux villes. Kossuth a été élevé dans la partie magyare de la Hongrie; son éducation fut celle de toute la jeunesse hongroise de cette époque, l'éducation classique latine. Il existait depuis long-temps parmi la noblesse magyare le principe et l'habitude d'envoyer ses enfans aux collèges situés dans une contrée slave de la Haute-Hongrie et de la Slovaquie, dans la ville de Presbourg, plus slave que hongroise, dans celles de Neutra ou de Leitschau. On plaçait réciproquement les jeunes Slaves dans les écoles des villes foncièrement magyares, telles que Raab, Debreczin et autres; les familles hongroises et slaves y trouvaient l'avantage de faire apprendre à leurs enfans, indépendamment du latin, qui était alors la langue administrative et parlementaire, les deux idiomes les plus indispensables pour la vie usuelle en Hongrie. C'est à cette circonstance que le dictateur hongrois a dû les sentimens magyars qui l'ont animé dans cette lutte.

Ce qui explique pourquoi un certain nombre de jeunes Slaves élevés dans des collèges magyars ont embrassé, ainsi que Kossuth, la cause de cette nationalité, tandis qu'on n'a cité que très peu d'exemples d'élèves magyars puisant des sentimens slaves dans une position inverse, c'est

que le mouvement national du magyarisme exclusif, provoqué par le comte Stephan Szechenyi, date de 1826, tandis que ce n'est guère qu'à vers 1846 que le mouvement correspondant slovaque s'est manifesté. Kossuth peut avoir quarante ans environ; c'est un homme d'un esprit et d'une éloquence extraordinaires. Sa grande puissance comme orateur, comme défenseur d'une cause qui ne s'appuie que sur l'injustice et le sophisme, c'est sa profonde connaissance du caractère et du genre d'esprit du peuple auquel il s'adresse, en flattant, avec un tact infini, ses idées et ses passions. Il sait quelles sont les cordes qu'il doit toucher pour les faire vibrer dans les cœurs magyars. Ses discours sont semés de traits hardis, de métaphores brillantes, d'hyperboles poétiques. Plusieurs Slaves, comprenant parfaitement le magyar et qui ont assisté aux séances les plus intéressantes de la dernière diète de Presbourg et de Pesth, disent que souvent les passages les plus applaudis leur paraissaient sans logique et sans justesse d'aperçu, tandis que tout l'auditoire magyar était palpitant d'émotion et d'enthousiasme. La nation magyare est peut-être une des plus impressionnables des nations de la terre, et lorsque Louis Kossuth avait excité dans tous les cœurs des représentans le sentiment national et chevaleresque, il n'est aucun sacrifice auquel ils ne se montrassent immédiatement disposés. Au mois de mai dernier, alors que se préparait la grande lutte qui dure encore, il demanda à la diète 40 millions de florins (environ 100 millions de fr.) et deux cent mille hommes pour faire face aux exigences du moment. L'assemblée se leva tout entière, et vota unanimement la somme et les levées demandées. Kossuth, qui était encore à la tribune pendant ce vote par acclamation, salua profondément l'assemblée en disant : « Je m'incline devant la grandeur de ma patrie. » Dans les anciens temps, les orateurs de la diète hongroise parlaient sans quitter leur place; ce n'est que depuis la translation de l'assemblée nationale de Presbourg à Pesth qu'on a élevé une tribune comme dans la plupart des assemblées de l'Europe. L'orateur était tellement épuisé de fatigue par les efforts qu'il venait de faire, qu'on dut l'aider à descendre pour regagner sa place. Les forces physiques de ce fougueux tribun ne sont point à la hauteur de sa brûlante activité; l'on

s'étonne autant de la sonorité de son organe que de l'étendue et de l'énergie de ses discours.

Kossuth est de moyenne stature; sa figure est expressive et noble; ses traits sont le véritable type de la nation slovaque. Les montagnards slovaques ont en général les cheveux bruns et les yeux bleus, leurs traits sont réguliers. On assure qu'à la première vue, tout habitant de la Hongrie reconnaît que Kossuth appartient à ce type de l'une des plus belles races slaves. Il porte habituellement le costume magyar moderne, la tunique de velours garnie de passementerie d'or; ce vêtement est originairement polonais; dans ces derniers temps, il a remplacé le costume de hussard et a reçu le nom apocryphe d'*attila*; aujourd'hui, toute la Hongrie libérale a remplacé, pour désigner le costume national, ce nom du roi des Huns par celui de Kossuth, son dictateur malheureux. Sa coiffure consiste en un kalpak (1), c'est-à-dire un bonnet de fourrure noire ornée d'une plume de héron. Kossuth porte quelquefois à la boutonnière un ruban aux couleurs nationales hongroises, c'est-à-dire rouge, blanc et vert. On sait que le drapeau tricolore hongrois est composé des mêmes couleurs que celui des Italiens, rangées dans un autre ordre. Presque tous les peuples se sont accordés à adopter trois couleurs pour emblème d'une nouvelle ère de liberté. Les couleurs slaves étaient jusqu'à l'assemblée de Prague, en juin 1848, les mêmes que celles de notre drapeau tricolore français. A cette époque, il a été décrété que, dans celui de tous les Slaves, le bleu serait placé au milieu. Les Serbes et les Croates, pour l'étendard distinct de leur nationalité, ont conservé exactement l'ordre de couleur semblable à celui du drapeau tricolore français. Ses couleurs sont toutefois disposées en bandes horizontales et forment ainsi un pavillon exactement semblable à celui des Hollandais (2).

Kossuth, bien qu'il suive tous les mouvemens de la principale armée

(1) Le mot de *kalpak* est tartare; nous l'avons adopté en France sous le nom de *kolbac*. Il existe encore près de la mer d'Asie une nation tartare se nommant *Kara-Kalpak*, ce qui en tartare, autrement dit en turc, signifie *bonnet noir*.

(2) En général, cependant, les drapeaux et les rubans nationaux slaves que j'ai vus avaient une bande bleu de ciel et non point bleu foncé.

hongroise, ne doit pas être considéré comme le commandant militaire; il en est surtout l'inspirateur politique et le maître suprême. Sa position dans l'armée hongroise a quelque analogie avec celle des représentants du peuple qui suivaient nos armées en 1793; il a même une autorité encore plus étendue et plus incontestée, car son titre de dictateur lui confère un pouvoir souverain. C'est le général Moga, Valaque de naissance et portant le même nom roumain que l'évêque de Fogarasch, dans la partie valaque de la Transylvanie, qui a le plus fréquemment dirigé toutes les opérations militaires. Le dictateur emploie fréquemment la puissance de son talent oratoire pour exalter l'esprit des troupes; on l'a vu parfois allant d'un régiment à l'autre haranguant les soldats magyars et faisant parvenir jusqu'aux deux extrémités d'une ligne très étendue l'excitation de sa voix retentissante et de ses allocutions patriotiques. Des témoins oculaires affirment qu'entre autres, à la bataille de Schwechat du 30 octobre, si les nouvelles levées hongroises ont marché si résolument contre les vieux régimens croates de Jellachich, c'est en partie parce qu'elles étaient électrisées par une de ces harangues de Kossuth. A peine les dernières phrases de son discours avaient-elles été prononcées, que le commandement des chefs de bataillon des vieilles troupes et des *gardes mobiles* (1) (*honvéd*) donna un libre essor à l'enthousiasme de l'armée hongroise. Toute la ligne s'ébranla à la fois aux cris de *éljen ! éljen !* (2) et aborda les Slaves à la baïonnette.

(1) Les relations allemandes donnent souvent ce nom français de *gardes mobiles* à la garde nationale hongroise mobilisée, à ces bataillons de *honvéd* dont j'ai parlé.

(2) Le cri de guerre hongrois de *éljen !* (vive!), prononcez *éliéne*, de même que celui des Slaves, *živio !* qui a la même signification, est souvent proféré sans qu'on y ajoute aucun nom, ni celui du Roi ni celui de la Ligue : c'est l'usage parmi ces peuples.

s'étonne autant de la sonorité de son organe
l'énergie de ses discours.

Kossuth est de moyenne stature
ses traits sont le véritable type
les vaques ont en général
sont réguliers. On assure
reconnait que Kossuth
slaves. Il porte habit
de velours garni
ment polonais
sard et autrichien
libérale
Hongrois
en
?

CHAPITRE VIII.

COMPOSITION DU PARTI SLAVE.

RÉGIMENS DE LIGNE. — GRAENTZERS OU RÉGIMENS DE FRONTIÈRES. — TROUPES
LÉGÈRES DE CROATIE. — NOUVEAUX CORPS AUTRICHIENS NOMMÉS BOM-
BARDIERS ET SERVANT LES BATTERIES À LA CONGRÈVE. — FLOTTILLE
ARMÉE COMBATTANT SUR LE DANUBE. — CORPS RÉGULIERS ET IRRÉGU-
LIERS DES DIVERSES NATIONALITÉS SLAVES.

Les forces de ce parti se composaient en premier lieu des corps res-
tés fidèles à l'empereur, des régimens slaves et en outre de quelques
corps des autres nationalités de l'empire. Dans ce parti on remarque les
noms des familles hongroises les plus illustres. Les principaux magnats,
en effet, la plupart de ceux qui habitaient Vienne et participaient aux fa-
veurs de la cour, les princes Esterhazy, les Appony, les Palfy, sont ani-
més sans doute de patriotisme national, mais ils n'ont pu sympathiser avec
les aberrations démagogiques de Kossuth. Cette aristocratie dissidente
est toutefois une très faible minorité dans la nation magyare, et la lutte,
qui touche à sa fin, laissera long-temps subsister entre l'Autriche et ses
sujets hongrois une profonde cause d'irritation.

L'armée autrichienne a dû une grande partie de ses succès aux nom-

Les insurrections des nations devenues ennemies du peuple magyar; levées étaient promptement exercées et enrégimentées par les chefs types régulières, dont elles grossissaient les rangs ou précédaient et aient les colonnes en combattant comme partisans et corps francs.

COLONIES MILITAIRES OU RÉGIMENS DE FRONTIÈRES (Gräntzer) DE L'AUTRICHE.

Les colonies militaires de l'Autriche, qui ont joué un rôle si important dans la présente guerre, sont réparties sur toute la lisière méridionale et orientale de cet empire, depuis la Croatie jusqu'à l'extrémité de la Transylvanie, où le prolongement de la chaîne des monts Karpathes (1) la sépare des principautés du Danube. Il existe ainsi dans l'armée autrichienne des régimens-frontières formés en entier ou en partie de toutes les races, croates, serbes, valaques, saxonnes et hongroises. Ces colonies se divisent en six généralats. On porte à 91,000 hommes la totalité des troupes exercées de toute arme que les districts des frontières peuvent fournir *au besoin*. En 1805, ils mirent d'abord en campagne 51,369 hommes; 12,711 furent envoyés comme renforts, 22,371 n'avaient point quitté leurs foyers : en tout 87,224 hommes. En 1799 et 1800, 101,692 Gräntzer marchèrent contre nos armées; il n'en revint que 38,582. Aujourd'hui la population ayant augmenté, on peut porter à plus de 150,000 hommes les forces qui pourraient être tirées, dans le même espace de temps, de ces vastes contrées dont toute la population est militairement organisée. Les Gräntzer, de même que les régimens de ligne, ont pris parti dans cette guerre pour leurs nationalités respectives.

(1) On dit indistinctement Karpathes ou Karpak.

TROUPES LÉGÈRES DE L'ARMÉE CROATE.

PANDOURS REPARAISANT SOUS LE NOM DE SÉRÉCHANIS. — CAVALERIE
DITE DE LA BANNIÈRE.

Le ban Jellachich avait organisé pour le service des avant-postes, si important dans un pays insurgé, un corps dont la dénomination a fait revivre tout à coup un nom célèbre dans les annales guerrières du siècle dernier. Les *pandours*, ces terribles *manteaux-rouges*, que le fameux baron de Trenck a long-temps commandés, dont il est si souvent parlé dans la guerre de sept ans et dans celles que nous avons soutenues contre l'Autriche lors de nos guerres de la révolution, les pandours ont reparu, au mois d'octobre, devant Vienne, à la grande terreur de ses habitants. Ils étaient originellement tirés en partie de la Petite-Valachie; c'est par extension que depuis la guerre de sept ans surtout, ces corps irréguliers, même ceux dont les soldats étaient Croates ou Serbes, ont été compris dans cette dénomination. Cette troupe, autrefois redoutée en raison de ses habitudes de pillage et de barbarie, a été soumise par Jellachich à une discipline sévère; elle n'avait conservé que son costume et son équipement traditionnels. Des hommes de haute stature, au visage basané, armés de fusils d'une longueur démesurée, de pistolets et d'un grand poignard turc passés à la ceinture, tels étaient les tirailleurs de l'avant-garde du ban de Croatie, lorsqu'il arriva de Hongrie pour réduire la capitale insurgée. Ce corps ne comptait guère que huit cents hommes choisis dans les régimens croates des frontières. On leur a, dans cette guerre, donné le nom

de *Séréchanis*, conjointement avec celui de *pandours*, plus particulièrement réservé, dans ces derniers temps, aux milices des comitats de l'Esclavonie et du Bannat. Ce nom de *Séréchanis* (1), ainsi appliqué à ces soldats d'élite, était emprunté aux régimens colonisés sur les confins de la Turquie, qui sont constamment en guerre avec les populations musulmanes de ces contrées, et dont l'armement a de l'analogie avec celui des ennemis qu'ils combattent habituellement. Ils ont même emprunté aux Turcs plusieurs expressions de leur ordonnance militaire. C'est ainsi que les sergens de ces régimens des *manteaux-rouges* se nomment *haram-pachas* (pachas supérieurs), et les caporaux *vice-pachas*.

Outre ces corps de tirailleurs formés à la hâte, outre ces infatigables *batteurs d'estrade* dont l'organisation et l'équipement rappelaient les traditions des plus vieilles guerres, l'armée de Croatie était précédée et flanquée par des corps de cavalerie également improvisés. Le ban Jellachich, au moment où il s'est mis en marche, n'avait avec lui aucun régiment de cavalerie de l'armée impériale. Toutes ses troupes à cheval étaient composées de levées nouvelles faites en Croatie. Il existe dans ce pays, pour les propriétaires de certains fiefs, l'obligation de fournir en temps de guerre un ou plusieurs cavaliers montés, équipés et habillés à la hussarde. La réunion de cette cavalerie, qui a pris le nom de cavalerie de la bannière (*Bandierakavalerie*), a fourni un régiment de huit escadrons. Les chevaux croates sont beaucoup plus petits que les chevaux hongrois; ils sont à peu près de la taille des chevaux de kosaques, ils sont plus robustes et résistent mieux à la fatigue qu'aucun de ceux de la cavalerie autrichienne; ils ont rendu de très grands services dans la marche des rives de la Drave jusqu'à Vienne. Ce n'est que là que le ban Jellachich a pu joindre à son corps une cavalerie suffisante. Windischgrätz lui a envoyé des hulans galliciens, des cheuau-légers, des dragons, et enfin cinq beaux régimens de cuirassiers bohêmes, en tout quarante-deux escadrons.

(1) Les Slaves disent *Seresani*, les Allemands, *Sereffaner*.

BATTERIE DE FUSÉES A LA CONGRÈVE.

L'une des innovations militaires les plus dignes d'attention, c'est l'emploi dans cette guerre des célèbres fusées incendiaires autrichiennes. Ces fusées, très habilement dirigées, ont été mises en usage, non-seulement contre les villes, mais encore contre les corps de troupes.

On s'est surtout servi, dans les deux armées impériale et hongroise, des fusées portatives à l'usage d'un corps particulier de bombardiers à pied qui peuvent suivre les mouvemens de l'infanterie. Chaque homme doit porter jusqu'à trois de ces projectiles de petite dimension. Un autre soldat est chargé du chevalet surmonté d'une rainure de bois sur laquelle la fusée peut être posée et dirigée. On voit au bas de la carte (1) de la deuxième édition un croquis de ces chevalets ainsi que la représentation de plusieurs espèces de fusées destinées, les unes (figure 1) à être lancées contre les lignes d'infanterie et surtout contre les masses de cavalerie; les autres (figures 2, 3), armées d'obus, de mitraille, de matières incendiaires, à être dirigées contre les villes ou les maisons servant de refuge à l'ennemi. Pour ne point entraver ce récit rapide par des détails techniques trop étendus, j'ai reporté à l'appendice un exposé succinct, mais complet, de cette importante innovation dont l'armée autrichienne, en Italie, à Lemberg, à Cracovie et dans la présente guerre de Hongrie, a fait un usage si fréquent et si avantageux. C'est une leçon pratique que l'expérience de cette guerre donne à tous les corps d'artillerie de l'Europe. Les Autrichiens auront été, en effet, les premiers à mettre en pratique dans une proportion si étendue ce nouveau et terrible moyen de destruction (2).

On a rapporté que ces congrèves, employées en bataille rangée par les compagnies de bombardiers (3) autrichiens qui s'exercent depuis tant

(1) La première édition est jointe à ce livre; la seconde est de trop grande dimension pour y être annexée.

(2) Les Allemands appellent les fusées *Stafetten* et les bombardiers *Stafettiere*.

(3) Nous employons avec succès les fusées à la congrève dans nos guerres en Algérie.

d'années à ce tir tout nouveau, ont produit un très grand effet, surtout sur les masses de cavalerie hongroise. Ces cylindres de fer battu terminés en pointe, percés de trous et remplis de matière incendiaire, sont chargés de manière à faire ruisseler au-dessous d'eux vers la fin de leur trajet une matière liquide et brûlante. Leur sifflement aigu est plus terrifiant encore, pour les chevaux, que le bruit du passage de l'obus; un seul de ces projectiles suffisait parfois pour porter le désordre dans un escadron.

L'armée hongroise ayant trouvé dans les arsenaux qui sont tombés en son pouvoir de nombreux approvisionnements de ces fusées, s'en est également servie dans l'attaque des villes et dans les combats en plaine.

FLOTTILLE DU PARTI SLAVE SUR LE DANUBE.

En présentant ici la courte énumération des corps qui composaient l'armée slave, il est à propos de faire mention de la flottille de chaloupes canonnières serbes agissant sur le Danube, attaquant et capturant les bateaux à vapeur hongrois, qui, convertis eux-mêmes pour cette campagne fluviale en navires de guerre, avaient de 6 à 8 canons, des obusiers et de grandes fusées incendiaires à leur bord; ces bâtimens ont joué un rôle considérable dans l'attaque des forteresses du Danube. Je me trouve ainsi naturellement amené à parler d'une très utile institution militaire de l'Autriche dans les provinces danubiennes et à décrire l'une des localités remarquables des contrées représentées par la carte ci-jointe.

L'un des points qui méritent le plus de fixer l'attention dans tout ce vaste théâtre d'une guerre acharnée, c'est le district des Czaïkistes (1) (en slave bateliers) qui se trouvent au confluent de la Theiss (2) et du

(1) On prononce Tchakiste, mais on écrit souvent Czalkiste par un Cz, d'après l'orthographe polonaise; en serbe il faudrait employer le caractère *q* pour exprimer le son *tsch*.

(2) En hongrois et en slave cette rivière se nomme Tisza. Nos géographes, en ce-

Danube, au nord de Petervaradin. Ces flottilles de guerre naviguant sur un fleuve sont une particularité de ces régions.

Le district, qui forme une presqu'île triangulaire défendue par ces rivières sur deux de ses côtés, a pu être considéré comme le siège principal de l'insurrection slave et comme une espèce de camp retranché où elle a pris solidement pied dès l'origine de la lutte. Le troisième côté de cette forte position militaire est borné par un immense rempart qui est évidemment l'ouvrage des Romains, et que les traditions locales, d'accord avec les documens historiques les plus avérés, font remonter au temps de Dioclétien et à l'époque où une armée de barbares attaqua cette partie de la Dacie aurélienne (1).

Ce terrain a donc de tous temps été regardé comme une bonne position défensive, et, en dernier lieu, l'insurrection slave, après avoir partiellement restauré et augmenté le rempart antique, y avoir ajouté sur cinq points des palissades et des ouvrages avancés, a soutenu de très vives attaques de la part des Hongrois, qui ont été presque partout repoussés. Il est à remarquer que les Czaïkistes, dont les villages et les familles sont répartis sur toute l'étendue de la presqu'île, ont eu le soin de construire des ouvrages avancés en dehors de la ligne du retranchement, de façon à ne considérer *cette enceinte continue* que comme leur seconde ligne de défense, et d'éloigner les malheurs de la guerre de ce territoire ainsi préservé. Ce rempart des colonies romaines n'a été utilisé qu'en

plant les cartes allemandes, ont introduit chez nous ce nom allemand d'un fleuve de Hongrie.

(1) Cette contrée, où tant de peuples divers se sont fait la guerre dans tous les temps, porte des vestiges de fortifications antiques ou modernes. De tous les monumens élevés par la main des hommes, ceux de terre sont les plus durables. Les belles constructions de marbre de la Grèce ont été brisées et calcinées par les Turcs pour en faire de la chaux; les bâtimens de pierre ou de briques se renversent d'eux-mêmes, et leurs matériaux sont employés à des constructions nouvelles. Les monumens en terre, tels que ces remparts gigantesque de l'ancienne Dacie, exigent, pour être élevés, qu'une armée innombrable ou même toute une nation ait intérêt à fortifier une contrée entière; quand cette nécessité de défense a disparu, ni la main des hommes, ni l'action du temps, ne peuvent plus détruire ce qui a été construit.

Il existe, entre autres, l'un de ces remparts s'étendant en arrière de Temesvar du nord au sud de Galtaszol près du Danube, jusqu'auprès de Zabraný sur le Moros, et dont les deux lignes ont un développement de plus de soixante lieues.

partie dans la campagne actuelle. La ligne occupée par les Slaves est de six lieues environ, réunissant, du midi au nord, deux coudes formés par le Danube et la Theiss, ainsi qu'on peut le voir sur la carte (1). Ces immenses retranchemens sont l'un des objets les plus curieux de cette contrée. La population de la presqu'île ainsi fortifiée se compose de trente mille ames, sur lesquelles vingt-huit mille sont Slaves, un millier Allemands ou Valaques, et seulement cinq cents Hongrois. Dès le principe du mouvement slave, les Czaïkistes se sont prononcés contre les Hongrois; ils ont pillé l'arsenal de la ville de Tittel, près de l'embouchure de la Theiss, et se sont emparés de 207 bouches à feu de différens calibres qui sont depuis ce temps à la disposition du parti slave, et dont les plus grosses pièces ont servi à armer les principaux points du rempart romain. Ici, comme sur toute l'étendue de ces frontières, les Slaves de Hongrie ont vu accourir pour grossir leurs rangs les Serbes, les Bosniaques et les autres Slaves de l'empire ottoman. La presqu'île fortifiée a dans peu de temps vu sa garnison s'accroître jusqu'au chiffre de 8,000 combattans.

Les Czaïkistes font partie des régimens de frontières établis sur toute la ligne; cette appellation n'est pas le nom d'une nation, mais celui du corps militaire auxquels ils appartiennent. Ce sont les bataillons de marins des troupes de frontières. De tous temps on a attaché aux armées des corps spéciaux destinés à faire le service de bateliers-soldats; les marins de notre ancienne garde impériale ont rendu fréquemment, en raison de cette aptitude toute particulière, d'importans services aux armées. Quelques compagnies de Czaïkistes serbes ont été employées dans ces derniers temps à bord des navires de la marine impériale; on les a fait venir des bords du Danube dans le port de Trieste pour remplacer en partie les matelots dalmates et vénitiens qui ont embrassé la cause de Venise et de l'indépendance italienne.

Ces bataillons de marins ou plutôt de mariniers serbes, qu'on peut évaluer en temps de guerre à trois mille, sont chargés de conduire la nombreuse flottille de chaloupes canonnières et de bateaux légers qui sont

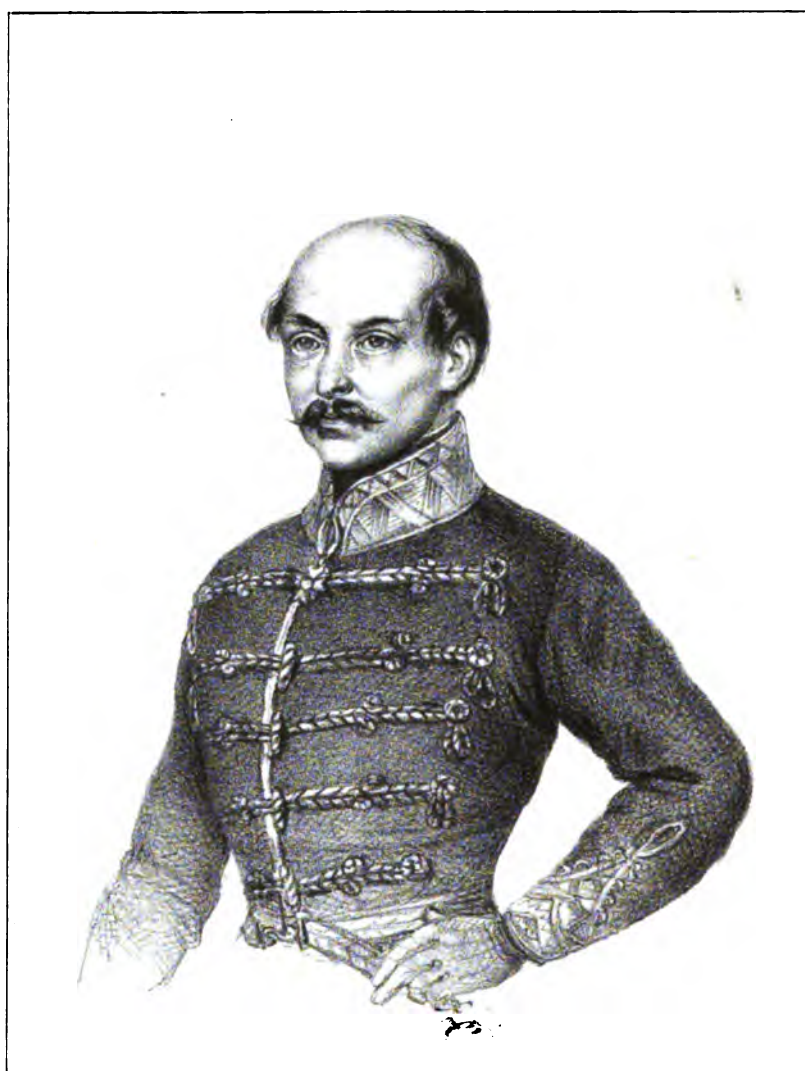
(1) La seconde édition de la carte représente le profil de ce rempart antique.

de toute nécessité pour une guerre dans les régions baignées par ce grand fleuve. Les transports de vivres et de munitions, l'approvisionnement ou l'attaque de forteresses situées sur ses rives, rendent de pareilles flottilles indispensables. Celle des Autrichiens date de 1527, et à plusieurs époques des guerres soutenues par l'Autriche contre les Turcs, elle présentait une très grande force. De 1692 à 1710, elle avait à sa disposition 40 navires armés chacun de 40 à 50 canons; en 1746, le vaisseau amiral *Santa-Maria* en avait même 64. La plupart de ces navires étaient commandés, du temps de Léopold 1^{er} jusqu'à notre première révolution, par des officiers flamands et wallons. En 1789, la flottille du Danube avait en tout à son bord 328 canons.

Les Russes, depuis qu'ils sont maîtres des bouches du Danube, n'ont pas négligé de suivre cet exemple. Ils ont établi à Ismaïl une flottille de chaloupes canonnières employées, en 1828, à bombarder les forteresses turques de la rive bulgare, et qui ont alors rendu de très grands services. L'organisation actuelle des Czaïkistes autrichiens date de l'impératrice Marie-Thérèse, qui, en 1764, leur assigna l'emplacement où ils sont colonisés aujourd'hui et où ils occupent quatorze villes ou villages. Cette milice est colonisée comme les autres *Gränzer*, ou troupes de frontières; elle est composée de très habiles, de très intrépides navigateurs et d'excellens soldats. Ils constituent, avec leurs navires et bateaux armés à rames ou à voiles, et leurs bateaux à vapeur protégeant le vaste camp retranché triangulaire dont ils couvrent deux côtés, l'un des principaux élémens de la force des Slaves, et ils méritent de fixer l'attention par la très grande part qu'ils ont prise dans cette guerre.

Telle est la composition du parti qui combat les Hongrois : en premier lieu, toute la portion slave et allemande de l'armée, à très peu d'exceptions près, et en outre les insurrections des nationalités ennemies des Magyars, enfin sur le Danube toute la population du rivage, et surtout ces Czaïkistes, ces bataillons, ces équipages de soldats mariniers, leurs chaloupes canonnières et bateaux à vapeur, armés de 1, 2, 4, et jusqu'à 16 canons ou obusiers.

J'ai fait connaître par quelques traits le dictateur hongrois; voici des détails analogues sur le chef principal du parti slave.



Dep. de la Croate P. 422

Јосипъ Глазубъ

Банъ Хорватскій

Славянъ у Славянъ

JOSEPH ISLLACHICH

Ban de Croatie

Glorieux parmi les Slaves.

CHAPITRE IX.

JOSEPH JELLACHION, BAN DE CROATIE.

**DÉTAILS SUR SA VIE MILITAIRE ET POLITIQUE; SAGESSE DE SES CONSEILS,
PURETÉ DE SES INTENTIONS.**

Joseph Jellachich est devenu dans ces derniers temps un personnage assez marquant pour qu'il soit de quelque intérêt d'avoir des détails sur ce qui le concerne. Cette dignité de ban, qui est également conférée au premier dignitaire ou gouverneur de la Transylvanie, est un mot d'origine aware, qui signifie chef de province ou gouverneur (1).

Le baron Jellachich de Buszin est le fils du feld-maréchal du même nom qui s'est distingué dans les dernières guerres contre la France. C'est un homme de quarante-neuf ans, d'une stature moyenne et d'une forte constitution; ses traits ont le caractère méridional, ses yeux sont expressifs; son front élevé est déjà en partie dégarni de cheveux; son attitude, sa démarche, le son de sa voix, tout en lui dénote l'homme d'é-

(1) Voyez l'Appendice, partie philologique.

nergie et de prompt décision. Il joint à ces avantages extérieurs celui d'un esprit très cultivé. La langue allemande est celle qu'il parle de préférence, et dans laquelle il a publié quelques ballades, odes et chansons populaires, empreintes de cette mélancolie qu'on retrouve fréquemment dans les compositions slaves. Si les momens étaient moins graves et si la poésie était plus en faveur, j'en donnerais ici quelques traductions.

Ses compositions sont, les unes patriotiques ou amoureuses du style le plus élevé ou le plus gracieux, les autres populaires et soldatesques, mais sans trivialité. Ses chansons militaires sont connues de toute l'armée autrichienne. Il les a composées en même temps en croate et en allemand.

On cite surtout, parmi ses poésies héroïques, celle qu'il a consacrée au ban de Croatie Zriny, qui sauva jadis le pays attaqué par deux cent mille Turcs, et fut alors surnommé le Léonidas de la Hongrie. Sa chanson militaire la plus célèbre dans l'armée est celle qui dépeint d'une manière fort spirituelle les ennuis de la garnison.

Comme sa mère était Croate, il parle sans aucun accent cette langue slave; on ajoute même qu'en italien et dans la langue hongroise il s'exprime avec la plus grande facilité. Il a été élevé dans l'école diplomatique de Vienne, nommée le *Theresianum*; il parle et écrit le français avec une grande pureté. Il ne s'est fait connaître que depuis quelques années, et n'était alors que colonel d'un régiment croate des frontières.

Ce grade de chef d'un régiment de Gräntzer donne, en Autriche, une position très élevée et très indépendante; il est éminemment propre à procurer à celui qui en exerce les fonctions tous les moyens d'arriver à la popularité. Un colonel de Gräntzer a l'autorité d'un souverain dans la vaste étendue d'où son régiment est tiré et où il reste cantonné, à moins que la guerre ne l'appelle sur les champs de bataille. Jellachich s'est fait aimer en Croatie par sa grande activité et par les améliorations de toute nature qu'on doit à son administration. Les contrées de Glina et Petrijna lui doivent le tracé et la construction d'un nouveau chemin à travers la montagne de Petrijnska-Gora. Cette nouvelle voie de communication était si nécessaire à ces populations, que leur reconnaissance lui a élevé, à l'époque où il n'était encore que simple colonel, un obélis-

que de marbre avec une inscription à sa louange. Il affecte souvent de parler aux soldats croates dans le dialecte familial et populaire; il a déployé jusqu'ici tous les genres de savoir-faire pour gagner les cœurs de ses concitoyens. On raconte que, pendant la paix et dans les loisirs du cantonnement, on l'a vu souvent s'asseoir devant la maison de l'un de ses soldats et chanter les ballades et chansons patriotiques en s'accompagnant de l'instrument croate national nommé la *gusla*, espèce de luth qui se joue avec un archet de crins tordus. Ses soldats, rangés autour de leur chef, l'écoutaient alors dans une attitude respectueuse, et lui savaient un gré infini de cet acte de condescendance familière qui flattait leur orgueil patriotique. Ce sont là des mœurs primitives et qui sont bien loin de nos habitudes; mais ce qui est certain, c'est que l'ensemble de la conduite du ban de Croatie en a fait l'idole de ses soldats. Tant de popularité pourrait le rendre dangereux (1) et l'avait un moment fait devenir suspect; aujourd'hui le parti conservateur lui accorde une estime bien noblement méritée.

Une revue étrangère (2) a donné sur Jellachich une anecdote que je me plais à rapporter, parce qu'elle dépeint à la fois son courage et son esprit d'à-propos. Un jour, la révolte était sur le point d'éclater dans le district où il commandait comme colonel; les mécontents s'étaient rassemblés et avaient pris l'attitude la plus menaçante. Le ban se rendit au milieu d'eux, seul, sans escorte. Les murmures devinrent plus vifs; des cris sinistres furent poussés. Le plus hardi parmi les mutins s'avança vers lui et dit : « Non, quand tu serais accompagné de dix mille baïonnettes, tu ne nous ferais pas peur. »

« Eh bien ! répondit Jellachich en ôtant son sabre, c'est sans aucune arme que le ban vient vous exhorter à rentrer dans le devoir. »

Ces paroles suffirent pour calmer l'effervescence de cette multitude. Les cris de *živio!* retentirent de toutes parts. La révolte fut à l'in-

(1) Le décret impérial du 11 juin 1848 enleva à Jellachich tous ses titres et le déclarait traître et rebelle. Peu de temps après, l'empereur Ferdinand lui rendit toute sa confiance.

(2) La *Revue britannique*.

stant apaisées. Le prestige, la popularité de ce chef courageux, reçurent un nouvel accroissement.

On explique la grande autorité qu'il s'est acquise en si peu de temps par ce courage dont il a fait preuve en toute occasion, par son éloquence entraînant et par les sentimens de nationalité croate et de libéralisme qu'il a toujours professés. Il est tout naturellement, aux yeux du parti radical allemand, un adversaire redoutable comme principal représentant du parti monarchique, lié jusqu'ici en Autriche au sentiment de nationalité slave. Jellachich a toujours regardé, il est vrai, le rétablissement de l'autorité impériale dans tous les états autrichiens comme désirable, non-seulement dans l'intérêt des libertés croates et des franchises séparées de la Hongrie, mais encore comme étant le seul moyen de rétablir l'ordre parmi les Slaves aussi bien que parmi les Allemands; mais il est, parmi les trois chefs tant célébrés, le plus accessible aux idées d'un sage esprit de progrès.

En somme, le jugement porté sur Jellachich par les esprits impartiaux, s'il en existe encore en Allemagne et ailleurs, est des plus favorables. Il est signalé comme l'un des hommes les plus éminens de notre époque.

On peut remarquer que ces trois chefs sont tous trois Slaves : Windischgrätz est d'origine slovène, Jellachich est Croate, Radetzky est Bohême. A l'époque des plus poignantes inquiétudes, les habitans de Vienne, prenant en cela exemple sur notre ville de Paris, qui rit même dans les circonstances les plus graves, ont exprimé, sous une forme plaisante, les seules espérances qu'ils conservassent en présence d'événemens si douloureux. On a cité dans toute l'Allemagne un de ces bons mots populaires viennois que l'on nomme un *Wienerwitz*, et qui, cette fois, n'a été que l'acrostiche ingénieusement commenté de ces noms de Windischgrätz, Jellachich et Radetzky. Le voici :

Qui sauvera l'Autriche du danger où elle se trouve ?

W I R.

Ce qui signifie *nous*; car les trois initiales de ces généraux forment le pronom *wir* (nous.).

Au milieu de cette suite d'événemens, de discours contradictoires,

de changemens, de déterminations de tant de partis, il paraîtrait que le ban Jellachich a, dans ces derniers temps surtout, reconnu que ce qu'il y a de plus désirable pour la Hongrie et pour toutes les nationalités qui l'habitent, ce serait de renoncer à l'établissement d'états séparés et indépendans, et d'en revenir, s'il était possible, à la soumission des territoires et des partis divers au gouvernement impérial et à l'obtention, sous son égide, de droits égaux et solidement garantis pour les Hongrois, les Slaves, les Valaques et les autres nationalités. Tel fut le sens d'un discours prononcé par Jellachich, le 21 septembre, peu de temps avant le moment où il s'attendait à se rencontrer avec l'archiduc Étienne, palatin de Hongrie. Dans une lettre datée de Szemès, sur les bords du grand lac Balaton, quartier-général de Jellachich, l'une des personnes qui l'y accompagnaient rapporte en substance ce qui suit :

« J'espère, a dit le généralissime des Croates à son entourage, avoir aujourd'hui une entrevue avec le palatin de Hongrie. S'il ne m'apporte pas l'assurance que le ministère hongrois est réuni à celui de l'empereur et en complète intelligence avec lui, notre conférence n'aura absolument aucune suite. Mon but est la reconstitution de l'Autriche sur des bases inébranlables. Je veux affermir l'empereur sur son trône. Je désire que nous vivions tous en bonne harmonie sur le territoire hongrois. Je veux que l'Allemand y soit Allemand, que le Magyar y soit Magyar, que le Slave et le Valaque jouissent également de tous leurs droits nationaux; tels sont les vœux que je forme. »

Cette entrevue entre le ban de Croatie et le palatin de Hongrie, tous deux bien intentionnés, d'après l'opinion dominante du parti conservateur, n'a pu avoir lieu; elle eût peut-être mené à un arrangement favorable aux deux nationalités et conforme aux loyales intentions de Jellachich; mais ces deux chefs, retenus chacun de son côté par son parti, n'ont pu se rejoindre.

La correspondance datée du camp croate, interceptée et publiée en Allemagne, raconte d'une manière intéressante et pittoresque comment le ban de Croatie et sa suite attendant sur le rivage du lac Balaton l'arrivée du bateau à vapeur qui portait l'archiduc palatin, cet organe d'une conciliation désirée par les plus modérés des deux partis fut aperçu

à une très grande distance par les officiers croates, armés de longues-vues, et cherchant à découvrir si le bateau portait ou non le pavillon de l'empereur, seul signal qui, à leurs yeux, pût leur annoncer des intentions conciliantes. A peine les couleurs purent-elles être distinguées et eut-on reconnu que les quatre pavillons étaient tous hongrois et aucun autrichien, que l'entourage du ban cria à la trahison.

Le bateau à vapeur n'approcha point du rivage. L'archiduc Étienne, qui se trouvait sur le pont, fut reconnu de loin par les officiers croates; il parut être retenu par les siens. D'un autre côté, la troupe qui accompagnait Jellachich ne lui permit pas non plus de se rendre à bord du bateau à vapeur. Deux aides-de-camp autrichiens du ban de Croatie, le major de Platner et le comte de Hompesch, y furent envoyés; mais ils revinrent bientôt avec la nouvelle que la suite de l'archiduc Étienne ne lui permettait pas de débarquer. Ce prince fit partir peu après un de ses officiers pour essayer de nouer quelque négociation; mais sa présence personnelle eût été indispensable, et les deux partis se sont quittés plus que jamais animés l'un contre l'autre.

C'est peu après que l'armée croate a continué sa marche vers Pesth. L'archiduc Étienne, dont la bonne volonté fut aussi impuissante que celle de Jellachich, partit pour Vienne, se démit de la charge de palatin, qu'il n'exerçait que depuis dix mois, et n'est plus revenu en Hongrie.

Après l'assassinat du général Lamberg à Pesth, l'empereur nomma Jellachich pour remplacer ce général dans les fonctions de commissaire impérial pour toute la Hongrie; mais, à l'époque de la bataille de Vienne, c'est à Windischgrätz que ces fonctions ont été confiées. Les populations slaves ont vu avec déplaisir cette marque de défaveur et de méfiance si peu méritée. Il est vrai que, depuis, la diète d'Agram a demandé que l'on joignît à sa dignité de ban de Croatie celle de gouverneur de la Dalmatie. L'empereur a rempli ce vœu national. Cette nouvelle dignité conférée à Jellachich lui donne dans ces contrées une position très importante; il en usera dignement. Il est loyalement dévoué à la maison impériale, mais il lui représentera, avec cette franchise si nécessaire dans les momens de crise, combien il est désirable d'avoir égard aux justes exigences de la nationalité qu'il représente, et

à quel point il serait périlleux d'oublier les services que les Slaves autrichiens viennent de rendre à la cause impériale; il avait réclamé surtout, dans l'intérêt même de la monarchie, contre l'appel d'une armée auxiliaire russe. Il en demande en ce moment la retraite au-delà des frontières. Un plus long séjour sur le territoire autrichien de ce secours étranger serait vu avec le plus grand déplaisir par les Slaves de l'empire qui, se croyant suffisans pour vaincre les Hongrois, regarderaient l'arrivée des Russes comme une preuve de méfiance et comme le pronostic d'une réaction qui leur enlèverait la récompense qu'ils ont méritée par leur fidélité : cette récompense, disent-ils, doit consister dans la sincère et complète reconnaissance des droits de leur nationalité.

On sait que le ban a été nommé depuis peu commandant de la grande armée qui agit au centre de la Hongrie.

CHAPITRE X.

GUERRE DES IDIOMES ET DES NATIONALITÉS EN HONGRIE,

DANS CINQ RÉGIONS DISTINCTES.

Nous allons voir figurer l'une après l'autre, à la suite des troupes impériales, les levées, d'abord informes, mais promptement régularisées, des populations de toutes les branches de la race slave. Là, comme ailleurs, l'idiome n'est pas le seul motif déterminant; l'esprit démocratique, et surtout le sentiment de liberté, lui servent d'auxiliaire puissant.

On peut diviser les ennemis que les Magyars ont eus à combattre en quatre armées coopérant avec autant de groupes d'insurrection. Les cinq théâtres principaux des opérations militaires dirigées contre eux peuvent être ainsi répartis :

Au sud, la guerre des Serbes et de leurs auxiliaires croates.

A l'ouest, le parti magyar a eu à combattre d'abord toute l'armée croate, que le ban Jellachich a conduite à travers la Hongrie jusqu'à

Vienne, puis la grande armée de Windischgrätz, qui s'est grossie de celle de Croatie, pour revenir avec elle au cœur du royaume insurgé.

Au nord, ce sont les Slovaques et les Ruthéniens, secondés par des colonnes de troupes régulières, qui ont fait contre les Hongrois une campagne dans laquelle ils ont conservé l'avantage;

A l'ouest, les populations roumaines et saxonnes de la Transylvanie, ayant pour appui les régimens de frontières et les autres corps de l'armée autrichienne, et plus tard le détachement russe entrant sur le territoire transylvain, et qui ne s'est avancé que jusqu'à la ville de Karlsburg.

Au centre, enfin, sur les rives de la Theiss, les deux principales armées sont restées en présence pendant la plus mauvaise saison. La campagne a recommencé par la bataille de Kapolna, des 26 et 27 février.

Ce serait m'écarter du plan que je me suis tracé que de décrire, d'après les nouvelles récentes et souvent contradictoires, les dernières péripéties de cette lutte cruelle. Cette tâche d'informations et de prévisions conjecturales est du domaine de la presse quotidienne. Je ne raconterai très brièvement que les faits définitivement accomplis et positivement avérés. Au milieu de l'excessive complication d'événemens presque simultanés produits par la même cause sur tout le territoire du royaume de Hongrie, je n'ai d'autre moyen, pour donner quelque méthode à mon récit, que de marcher pas à pas dans un ordre géographique, en indiquant les opérations militaires et les mouvemens d'insurrection nationale qui coopéraient avec les armées régulières. Autant que possible, je ferai concorder la date des faits avec cette revue successive des localités qui leur ont servi de théâtre. C'est à partir de Carlowitz, au midi de la Hongrie, en remontant vers l'occident, et depuis le commencement de juin, que ces événemens peuvent être suivis sur la carte ci-jointe.

CHAPITRE XI.

GUERRE AU MIDI DE LA HONGRIE

**CONTRE LES SERBES DES DEUX RIVES DU DANUBE. — POPULATIONS DE CETTE
CONTRÉE, LEURS INSURRECTIONS, LEUR ESPRIT; DÉTAILS INSÉPARABLES
DES INFORMATIONS MILITAIRES.**

Pour donner une idée exacte de cette guerre qui présente, dans toutes les régions qu'elle a désolées, le spectacle partout répété d'une population grossissant les fractions de l'armée impériale cantonnées au milieu d'elle au moment de l'explosion de la lutte, ou qui de tous côtés y affluaient, il sera nécessaire de définir exactement la part plus ou moins vive que chacune des dix nationalités ennemies des Magyars a prise dans cette lutte d'un caractère si étrange.

C'est au sud de la Hongrie, sur les bords du Danube, que les premiers combats ont eu lieu. Les hostilités sérieuses ont commencé le 12 juin dernier. Le bombardement de Carlowitz par les Magyars a ouvert dans le royaume de Hongrie cette longue série de calamités. Carlowitz est considérée comme la métropole, la ville sainte des Serbes, ils y ont leur

principale église, leur patriarche, leur *voivoda* ou chef suprême, leur caisse publique, leurs archives, leurs souvenirs nationaux, entre autres les anciens drapeaux avec lesquels ils sont arrivés en Autriche dans l'année 1689. Ces antiques étendards sont, comme les drapeaux serbes modernes, tricolores, rouge, blanc et bleu. Le but de la première expédition du 12 juin 1848, commandée par le général autrichien Hrabowsky, qui venait de la forteresse voisine de Petervaradin, était de s'emparer de toutes les ressources du principal boulevard, du *palladium* de la nation serbe, et de disperser le rassemblement qui s'était formé dans cette ville. Hrabowsky, qui a commandé cette expédition sur l'injonction du ministère magyar, est Slave d'origine, mais ses alliances avec l'une des plus illustres familles de la Hongrie, la famille de Zichy, le rangent du côté des Magyars. C'est ce général qui a été fait prisonnier et conduit à Vienne pour y être jugé. Cette première expédition hongroise contre Carlowitz n'a point réussi. Les Hongrois sont entrés, il est vrai, dans les quartiers extérieurs de la ville, ils y ont brûlé quatorze maisons, mais ils ont été repoussés. Ce résultat a été dû, en grande partie, au courage déployé par les volontaires de la principauté de Serbie accourus au secours de leurs frères de la province autrichienne du même nom. Un bataillon improvisé à Carlowitz était commandé par un Français, M. Tavernier, interprète du consulat de France. Les Serbes se sont, dès ce moment, retranchés entre autres à Saint-Thomas, Perlaz et Futak (voyez la carte et la position retranchée des Slaves). Dans cette contrée, les combats se sont succédé presque sans interruption; les Slaves ont conservé leurs principales positions, entre autres Saint-Thomas, qui avait été fortifié par un ingénieur polonais, nommé Genzirowski.

Dès le commencement de la guerre, au moment où les Magyars avaient été repoussés dans la forteresse de Petervaradin, qui leur appartient encore en ce moment, toute la nation serbe s'était levée dans le Bannat et dans les provinces qui bordent cette partie du Danube. Cette contrée a été le théâtre d'une lutte acharnée; la Theiss a été fréquemment passée et repassée par les deux partis; la presqu'île triangulaire située au confluent de cette rivière et du Danube a été toujours occupée par les Czai-kistes et a servi de centre d'opération en facilitant constamment le pas-

sage des deux rivières; la flottille a été d'un grand secours au parti serbe. La bataille la plus sanglante qui ait eu lieu sur ce point a été celle de Saint-Thomas, le 19 août. Vingt mille hommes à peu près combattaient de part et d'autre. On s'attendait, dans le parti magyar, à la prise de cette position importante, et Kossuth, d'après les dispositions qu'il avait prises, se croyait tellement sûr de ce succès, que des illuminations avaient été préparées d'avance à Pesth. Les Serbes ont été vainqueurs; leur triomphe a été dû, en grande partie, au *bataillon de frontières* de Petervaradin.

L'armée serbe, au début de la campagne, était commandée par George Stratimirovitch, jeune homme de vingt-six ans, élevé à l'école des ingénieurs militaires de Vienne, qui a été nommé général en chef par le comité directeur serbe, que préside le patriarche de Carlowitz, le célèbre et populaire Rajatchitch. Cette nomination de général en chef n'était que provisoire; on attendait en effet l'arrivée du chef suprême de la nation serbe, le *Votvoda* Suplikatz, qui se trouvait encore, comme général de brigade, à l'armée de Radetzky, en Lombardie. Ce titre électif de *Votvoda* est, chez les Serbes autrichiens, l'équivalent de celui de ban chez les Croates. Stephan Suplikatz, à qui la nation a donné cette marque de confiance en le choisissant parmi tant d'autres généraux serbes de l'armée autrichienne, a été élevé en France, au Prytanée de La Flèche. Il a fait avec notre armée la campagne de Russie, et a reçu de l'empereur Napoléon la croix d'officier de la Légion d'honneur. Arrivé d'Italie en octobre dernier, il a en peu de temps organisé l'administration civile et l'armée improvisée des Serbes. Il a formé des bataillons réguliers, des batteries d'artillerie, il a même fondu des canons à Pancova, dans le Bannat. C'est lui qui, conjointement avec le patriarche, a demandé et obtenu du prince Kara-Georgevitch, fils de Tcherny-George, un secours pécuniaire de 20,000 ducats et un corps auxiliaire de dix mille hommes. Cet homme distingué vient d'être enlevé à sa patrie par une mort subite, au moment où il haranguait le corps arrivant de la principauté de Serbie. Le patriarche, en sa qualité de chef suprême, après la mort du *voïvoda*, a appelé au commandement le général Théodorevitch, qui est en ce moment à la tête de l'armée serbe opérant sur la rive gauche du Danube.

L'armée serbe était surtout formée des excellens élémens fournis par les régimens de frontières, qui ne sont autre chose que toute la population de la lisière des états autrichiens touchant à la Turquie sur les bords de la Save et du Danube. On peut se faire une idée de ce que doit être une guerre dans ces vastes régions où tout paysan est un soldat ayant son fusil; sa giberne et souvent ses cartouches. Dans chaque arrondissement assigné à un régiment, et d'où l'on peut tirer six bataillons de mille à douze cents hommes chacun, deux bataillons ont en tout temps leurs uniformes et leurs munitions. Toute cette population est parfaitement exercée. Au moment où la guerre a commencé et où les officiers ont quitté ces régimens par ordre de l'empereur, obligé alors de céder au gouvernement révolutionnaire magyar, ces cultivateurs-soldats se sont soulevés et groupés, ils ont nommé officiers leurs sergens et leurs caporaux; le très petit nombre d'anciens officiers qui, désobéissant à l'empereur, sont restés avec leurs compatriotes, ont eu des aventures inouïes. Dans le régiment de Petervaradin, un sous-lieutenant du même nom que le ban Jellachich a été nommé chef de bataillon. Dans les premiers mois de la guerre, un sénateur nommé Knejatchine, de la principauté de Serbie, a quitté sa place au sénat pour se mettre à la tête de deux mille hommes d'infanterie et de six cents chevaux, formant la seule cavalerie de l'armée serbe. Ces premiers corps auxiliaires serbes ne portaient pas l'uniforme : c'étaient des volontaires armés et costumés d'après les usages de leur pays; leur cavalerie était équipée à la turque. Quant aux dix mille hommes environ envoyés par la principauté de Serbie, ils étaient pour la plupart irrégulièrement équipés, mais très habiles à se servir de leurs armes.

Les Croates voisins des Serbes ont, dès le principe, fait cause commune avec eux. Beaucoup de Croates ont combattu comme volontaires sur ce point; le plus grand nombre de cette population a servi à former l'armée avec laquelle Jellachich a marché du midi au nord vers le lac Balaton. La nation croate n'est point exclusivement concentrée dans la contrée dont Agram occupe le centre; elle est répartie, mêlée à la nation serbe, dans toutes les régions limitrophes de l'est et du midi. Cette nation croate, évaluée à six cent mille ames, jointe à sept cent quarante

mille Serbes qui habitent cette partie de l'empire autrichien, située entre Agram, Glina, Petervaradin, Belgrade et Temesvar en remontant vers le nord, a fourni, dans les deux guerres de Lombardie et de Hongrie, plus de soixante mille hommes. On désigne assez fréquemment dans l'armée autrichienne, sous la dénomination de Croates, tous les soldats tirés de la population croato-serbe pour former les régimens de frontières, si facilement mobilisés, et les régimens de ligne. Ces deux populations, dont les idiomes ne diffèrent que très peu l'un de l'autre, constituent l'un des principaux et des meilleurs élémens de l'infanterie impériale.

L'armée de l'empereur Napoléon, à l'époque où les provinces illyriennes appartenaient à la France, a tiré d'excellens fantassins de ces contrées slaves. Dans plusieurs régimens des tirailleurs et voltigeurs de la jeune garde impériale de nombreuses recrues croates ont, entre autres, été incorporées vers 1813 et se sont distinguées dans notre dernière campagne en Allemagne.

Le ban Jellachich était, jusqu'à ces derniers temps, colonel d'un régiment des frontières dont le cantonnement est à Glina.

Comme il a dû, dès le principe, quitter ces contrées méridionales pour se diriger vers l'ouest de la Hongrie, se joindre ensuite à Windischgrätz devant Vienne, et revenir dans les régions centrales avec ce commandant de la principale armée impériale, il convient de séparer dès ce moment l'historique des opérations de l'armée croate de celui des forces si promptement organisées par les Serbes.

CHAPITRE XII.

GUERRE A L'OUEST DE LA HONGRIE

CONTRE LE BAN DE CROATIE ET LA GRANDE ARMÉE IMPERIALE.

Le ban avait formé son armée dans les districts des régimens de frontières; les deux bataillons de guerre de ces régimens avaient déjà été envoyés en Italie, mais ces colonies sont d'inépuisables pépinières de soldats. La population tout entière regarde comme un devoir de faire marcher tous les hommes valides dès que le salut de la patrie l'exige. La popularité de Jellachich et l'exaltation nationale dont il sut profiter lui donnèrent de nombreux soldats. Chacune des maisons de ces colonies vit partir les hommes qui n'étaient pas absolument indispensables à la culture des terres. Les femmes et les enfans suivaient les colonnes de recrues et de vétérans, qui avaient retrouvé toute leur ancienne ardeur;

on répétait l'ancien cri de guerre (1) des Croates. Le ban se trouva ainsi en peu de temps à la tête d'une puissante armée.

La campagne des Croates est celle que le ban a conduite en personne, et sans laquelle, disent les Slaves, l'empire autrichien n'existerait plus aujourd'hui. Voici le détail de la marche de cette armée partie des rives de la Drave et qui est arrivée à Vienne pour y porter, conjointement avec Windischgrätz, les coups décisifs.

Le ban Jellachich, depuis le mois de juillet jusqu'en septembre, avait organisé son armée sur la rive droite de la Drave. Le 11 septembre, il a passé ce fleuve sur plusieurs points et ses colonnes ont convergé vers le lac Balaton. L'une de ses divisions, forte de huit mille hommes, sous le commandement du général Roth, a été attaquée par l'armée magyare et faite prisonnière à Ozora vers la fin de septembre. Au même moment, deux corps autrichiens, qui jusqu'à ce moment obéissaient au ministère magyar, ont abandonné cette cause qu'ils servaient malgré eux pour se joindre à l'armée impériale du ban. Ces corps étaient commandés par les généraux Ottinger et Teleki. Ce dernier est Hongrois : c'est un nouvel exemple des exceptions qu'a présentées dans les deux camps slave et magyar l'attachement au principe des nationalités. Le ban, commandant une armée d'environ cinquante mille hommes, marcha ensuite dans la direction de Bude et trouva l'armée hongroise rangée en bataille, en avant de Pakozd, dans une position très avantageuse. Le 29 septembre, Jellachich attaqua vivement l'armée ennemie; la canonnade dura toute la journée; les Magyars conservèrent leur position jusqu'à la nuit.

Dans cette bataille de Pakozd, un bataillon de *honvéd* hongrois, des nouvelles levées, avait été entouré et désarmé par les *séréchantis*; suivant l'habitude que les manteaux-rouges ont contractée depuis long-temps dans leurs fréquents combats avec les Turcs des frontières, ils avaient déjà décapité quarante de leurs prisonniers, lorsque le ban Jellachich, accourant, mit fin à cette barbarie, arracha les prisonniers aux *Andjar* (grands

(1) Voici ce cri de guerre : *Sto Bog dade i sreca junačka!* ce qui signifie : *C'est Dieu qui inspire les héros*. Le ban Jellachich l'a adopté comme devise.

contesaux tures) des *séréchanis* et rendit la liberté à tout ce qui restait de ce bataillon.

Dans la nuit les Hongrois quittèrent le champ de bataille. Le lendemain, de grand matin, ils envoyèrent des parlementaires pour obtenir un armistice de trois jours, qui leur fut accordé. Fidèle au rôle de narrateur impartial que j'ai adopté, je dois dire que les relations hongroises présentent cette bataille de Pakozd sous un tout autre aspect. Cette journée est l'une de celles où les deux partis s'attribuent la victoire. Les Hongrois parlent, en effet, de la marche de Jellachich sur Vienne comme une retraite, ils disent que leur armée poursuivit alors l'armée autrichienne en la coupant de son arrière-garde. Ils rappellent à ce sujet que les détachemens commandés par les généraux autrichiens Roth et Philipovitch ont été faits prisonniers ainsi que tous les renforts qui suivaient Jellachich sur cette route que l'armée hongroise venait d'occuper. Il faut toutefois faire remarquer que le combat d'Ozora, où ces deux généraux tombèrent au pouvoir des Hongrois, est du 23 septembre, six jours avant la bataille de Pakozd. Après ces informations extraites des documens du parti magyar, je continuerai à transcrire ce que j'ai emprunté aux récits du parti slave, tout en consultant également les feuilles allemandes libérales, qui ne peuvent être suspectées de partialité pour les armées de l'empereur. L'armée impériale attendait alors des renforts de Vienne; mais, au lieu de les voir arriver, le ban reçut la nouvelle de l'insurrection qui avait éclaté au moment où ces troupes allaient partir. Il ne balança point à marcher au secours de cette capitale, bien qu'il pût s'attendre à être suivi par l'armée hongroise qu'il venait de repousser. Il comprenait toute l'urgente nécessité de son arrivée; l'assassinat du général Latour, le triomphe du parti anarchique allemand et du parti magyar, considérés comme les ennemis acharnés de la nationalité slave, la grande agitation qui régnait dans toute l'Allemagne, rendaient très nécessaire de frapper promptement un grand coup.

Le ban continua sa marche vers Vienne; son arrivée décida la question stratégiquement, politiquement, et sauva du même coup l'empire autrichien et la cause slave. Sans l'arrivée de cette armée de Jellachich, qui cependant avait dû détacher de ses cinquante mille hommes

vingt mille hommes environ pour protéger la Croatie vivement pressée par les Magyars, il est possible que l'armée slavo-allemande, rassemblée sous le commandement d'Auersberg, eût été vaincue par les Viennois secondés par les Hongrois. Windischgrätz, de son côté, avec l'armée bohème, arriva devant Vienne le 22 octobre. La réunion de toutes ces forces assura le triomphe des armées impériales.

Ces armées avaient deux tâches à remplir, réduire Vienne et soutenir le choc de l'armée qui venait à son secours; Jellachich fut chargé de ce soin. Il avait pris position à Schwechat, à une lieue de cette capitale faisant front d'un côté aux insurgés qui occupaient Vienne, et de l'autre aux Magyars qui le poursuivaient avec quarante mille hommes, sous le commandement du général Moga. Les Hongrois ayant été battus et repoussés dans cette bataille, l'armée combinée de Bohême et de Croatie marcha, le 14 décembre, vers la Hongrie. Elle se composait de trois corps : le premier, l'aile droite, était sous le commandement de Jellachich ; le troisième corps, celui du centre, était conduit par Windischgrätz ; le deuxième corps, l'aile gauche, était sous les ordres du général bohème Wrba. Ces colonnes, malgré la saison avancée, poursuivirent vivement l'armée hongroise, très inférieure en nombre, pénétrèrent jusqu'au centre de la Hongrie, et s'emparèrent successivement de la plupart des villes fortes. Windischgrätz, qui a décidé du sort de la guerre, s'est alors avancé jusqu'au bord de la Theiss.

Kossuth, avant cette bataille de Schwechat, a, comme de coutume, harangué ses vieux régimens et ses nouvelles levées. Son éloquence a électrisé toute cette armée. L'ennemi était en vue, et la ligne hongroise, excitée par les paroles de son dictateur, s'est ébranlée pour marcher contre l'armée impériale, qui d'abord a cédé à cette attaque impétueuse; elle s'est arrêtée dans la petite ville de Schwechat. La première maison a été mise en feu par les fusées incendiaires portatives de l'infanterie magyare. Mais bientôt la chance du combat a tourné. Commandés par le ban et par le général Zeisberg, les Croates ont fait une sortie, ils ont repoussé l'armée magyare, qui s'est retirée avec de grandes pertes. Dans cette retraite, Kossuth qui, en raison de la faiblesse de sa santé, ne peut suivre les mouvemens de son armée qu'en voiture, a été sur le point d'être pris;

une des roues a cassé, et il n'a échappé qu'avec peine à la poursuite de la cavalerie impériale.

Peu de volontaires s'étaient joints à l'armée croate. Lors de son arrivée en Hongrie, la population allemande de ces contrées était en général, ainsi que tout le parti libéral allemand, plus favorable aux Hongrois qu'à l'armée qui marchait contre eux; quant aux Slaves des régions occidentales de l'empire, aux Styriens, aux Carinthiens, aux Slovènes, ils sont mêlés dans plusieurs localités avec les populations allemandes, et leurs sympathies slaves sont moins vives que celles des Croates et des Serbes. Les Slovènes se présentent immédiatement après les Croates, lorsque nous poursuivons notre inspection de la carte vers l'occident. Cette branche de la nationalité slave a donné, comme toutes les autres provinces de l'empire, ses contingens pour l'armée de ligne, dont les corps divers ont été employés dans cette guerre; mais les Slovènes n'ont point participé au mouvement national des Serbes et des Croates en organisant des corps francs. Ils ont servi la cause commune par des souscriptions et par le puissant auxiliaire de leur presse qui, en raison du voisinage de Vienne, avait une très grande importance dans cette lutte où l'opinion publique a joué un si grand rôle. Il est à remarquer, en outre, que si l'un des principaux généraux de l'armée impériale, Jellachich, est Croate, le chef suprême de cette armée, le prince de Windischgrätz est, ainsi que je l'ai dit, originaire de la contrée où se parle la langue slovène. Le nom de famille de ce feld-maréchal signifie *la ville slovène*; il descend des anciens chefs de cette nation.

Avant de remonter vers les régions des Slaves du nord de l'Autriche, faisons mention de la sympathie nationale manifestée par ceux des Slaves qui habitent les régions les plus méridionales. Il est, en effet, indispensable de citer particulièrement les Monténégrins, qui successivement sont arrivés au secours de la grande nationalité engagée dans une lutte aussi grave avec les Hongrois. Le vladika ou évêque souverain de cette peuplade indépendante, qui habite vers les frontières de l'Épire, a pris, malgré la distance, un très vif intérêt à la guerre que les Slaves avaient à soutenir sur le Danube. Ce belliqueux évêque, qui porte plus volontiers le fusil albanais que la crosse épiscopale, et qui si fréquemment a

conduit ses guerriers dans les combats livrés aux Turcs et aux Arnauts de l'Épire, ses voisins, a, dès le principe, favorisé le départ des volontaires qui marchaient au secours des Serbes. Ces contingens étaient numériquement peu considérables, mais ils avaient une grande signification politique et une grande influence morale; ils devaient parcourir plus de cent lieues pour venir donner à leurs frères slaves ce témoignage de leur sympathie patriotique et de leur dévouement à la cause commune. Les Monténégrins combattent à pied, ils ont de belles armes d'ancienne fabrique vénitienne et turque; ils se sont distingués dans tous les combats où ils ont été engagés. Au mois d'octobre dernier, ce vladika Pierre-Petrovitch Niegotsch a écrit au ban de Croatie pour lui offrir un corps de deux mille de ses guerriers. Jellachich, après avoir consulté le gouvernement impérial, a refusé ce corps auxiliaire.

CHAPITRE XIII.

GUERRE AU NORD DE LA HONGRIE

CONTRE LES INSURRECTIONS SLOVAQUES ET RUTHÉNIENNES, LES VOLONTAIRES BOHÈMES ET LES CORPS RÉGULIERS QUI SOUTENAIENT DANS CES CONTRÉES LES SOULÈVEMENTS DES NATIONALISMES SLAVES.

Nous arrivons au récit des opérations de la troisième armée, celle qui s'est formée principalement, au nord de la Hongrie, des populations habitant les vallées et le versant méridional des monts Karpathes sur les frontières de la Moravie et de la Pologne. Cette insurrection était appuyée par les régimens qui se trouvaient à portée. Le premier soulèvement des Slovaques a eu lieu le 20 septembre dans le comitat de Neutra, il fut bientôt dispersé, et ne prit un caractère plus menaçant pour les Magyars que lorsque le général croate Simonitch arriva de Gallicie avec un corps régulier de troupes ruthéno-galliciennes. On a pu remarquer qu'en général les populations slaves qui se sont successivement levées contre les Magyars, sur tant de points de la Hongrie, n'ont pu s'organiser qu'en s'appuyant sur un noyau de troupes régulières. Le gé-

néral Simonitch, bien qu'il trouvât en Slovaquie une population très nombreuse et très dévouée, dont il put sur-le-champ grossir son armée, fut d'abord cependant contraint de battre en retraite; car, toute l'armée magyare, défaite à Schwechat, se jeta de Presbourg vers les contrées montagneuses où il opérait. Ce général fut contraint alors de se retirer en Moravie, d'où il revint bientôt avec les renforts de régimens réguliers et les corps de volontaires qu'il y trouva. Au même instant arrivait de Gallicie une autre colonne autrichienne, sous les ordres du général Schlick, et composée de troupes galliciennes et ruthéniennes. Les corps hongrois se virent ainsi pressés de tous côtés sur ce terrain. Simonitch prit Neutra, ville principale de la Slovaquie. Les montagnards slovaques, organisés à la hâte en corps de volontaires, lui prêtèrent leur appui, surtout à la prise de Léopoldstadt, le 26 janvier. Une autre colonne, arrivant de Bohême, par la Silésie, transportée sur les chemins de fer, qui ont joué un si grand rôle dans cette guerre, était composée de corps francs sous les ordres des chefs de partisans moraves Zach et Bludek et de troupes régulières commandées par le général Götz. Ce corps vint alors renforcer le parti slave et s'avança en Slovaquie jusqu'à Kremnitz. Toutes ces opérations combinées ont assuré le triomphe des armées impériales dans cette contrée. Le général Simonitch, à l'époque de la marche victorieuse de Windischgrätz, s'était d'abord dirigé de manière à attaquer le flanc gauche de l'armée ennemie qui battait en retraite. Mais la rapidité de la marche victorieuse de la principale armée impériale devait attirer celle de Slovaquie vers la position où il était présumable que s'arrêterait le mouvement rétrograde de l'ennemi. On prévoyait qu'il ne prendrait position qu'en arrière des rives marécageuses de la Theiss. Simonitch reçut pendant cette marche l'ordre de Windischgrätz de contenir et protéger par sa présence le territoire qu'il occupait. Il s'arrêta donc dans sa marche; le général Schlick, qui venait du nord en se dirigeant vers la Theiss, s'avança seul à la poursuite des Magyars. Après plusieurs combats il a pris position à Tokay, et c'est vers cette même contrée que Simonitch a dirigé un peu plus tard sa colonne en marchant vers le sud-est.

Dans cette partie de la guerre que les Hongrois ont eue à soutenir

contre les Slaves, ils avaient à combattre, outre les Slovaques et les Ruthéniens de la Gallicie et de la Bukowine, les volontaires bohêmes et moraves. Comme les mouvemens nationaux ont joué dans la guerre de Hongrie un rôle au moins égal à celui des armées impériales, il convient pour chaque contrée de faire connaître quels ont été les sentimens et les actes des populations ; car nous présentons ici bien plus encore l'analyse de cette passion des nationalités qui agite le monde, que la relation d'une guerre et le recueil de ses bulletins.

Les Bohêmes ou Tchèques ont pris une part moins directe que les autres Slaves à la lutte entre cette nation et les Magyars. C'est un secours intellectuel qu'ils ont surtout apporté dans la cause commune. C'est à Prague et à Olmütz qu'existe, pour les Slaves du nord, le centre des idées nationales et de leur propagation par les journaux et les associations. Le principal foyer d'où partent les idées de l'émancipation de la nationalité slave est la société de la Slovanska-Lipa (tilleul slave), dont un journal porte le nom, et qui a des affiliations dans toutes les villes et dans beaucoup de villages des contrées slaves. Le tilleul est, depuis les temps du paganisme, regardé comme le symbole de la nationalité slave, de la même façon que les Allemands considèrent le chêne comme leur arbre national.

Il faut ajouter que les hommes qui dirigent l'opinion slave, les Safarik, les Palacky, les Hawliczek, les Louis Gaj et le ban Jellachich lui-même, n'adoptent point la pensée de la réunion de toutes les branches de la race slave, y compris les Russes et les Polonais, dans un même état ; ils regardent, en un mot, la pensée de ce qu'on a nommé le *panslavisme politique* comme une chimère forgée par l'imagination occidentale.

Le *panslavisme littéraire*, la nécessité pour les Slaves autrichiens de toutes les branches d'en arriver à se comprendre entre eux, paraît, aux yeux de ces juges très compétens, avoir seul un sens pratique, un but réel, en fournissant au gouvernement autrichien le moyen d'accorder des institutions représentatives favorables au développement de leur nationalité.

La Bohême a contribué par l'envoi de ses contingens d'hommes et ses souscriptions à soutenir la cause commune. Un nombre assez restreint de volontaires moraves a pris part à la guerre contre les Hongrois. La Moravie a été peut-être, de toutes les contrées slaves, celle où le germanisme a le plus vivement combattu l'esprit national. La population bourgeoise des villes est en général allemande. Des colonies de cette origine sont répandues dans les campagnes. Olmütz, Brunn, renferment un clergé très influent, des évêques et des chapitres très riches, possesseurs de terres et de rentes considérables. La presse quotidienne allemande a de nombreux organes dans ces villes : l'université tout allemande, l'administration confiée à des adversaires du parti slave, toutes ces causes réunies, en outre le séjour momentané de la cour à Olmütz et la translation à Kremsier de l'assemblée constituante, dans laquelle se trouvaient, entre autres, plusieurs coryphées de l'*unitarisme absolu*, ont accumulé en Moravie les élémens d'un parti germanique très puissant. Dans l'assemblée de Francfort même, plusieurs représentans moraves ont exercé une grande influence. Cette province y avait envoyé plus de députés que les Bohêmes, et l'un des plus éloquens d'entre eux, M. Giskra, bien qu'il porte un nom slave, s'y est montré comme le plus véhément adversaire du *slavisme* et le plus ardent partisan de l'unité allemande; dans sa pensée, on aurait dû contraindre, même par la force, les Bohêmes et les Moraves de race slave à abandonner leur cause nationale pour être réunis à la patrie allemande.

Quant aux Slovaques, ils ont montré un grand dévouement. Leurs insurgés étaient dirigés par un comité national composé de trois hommes les plus populaires du pays, parmi lesquels un prêtre catholique slovaque, nommé Hurban, tenait le premier rang.

C'est dans cette contrée que la domination des Magyars se faisait le plus sentir. Le peuple slovaque était réduit à un état de servitude dont il s'est délivré dès que cette occasion lui a été offerte. Du moment où les troupes impériales ont protégé et encouragé l'insurrection, elle s'est rapidement propagée. Le premier acte d'indépendance des populations slovaques a été de renverser et de brûler les potences que le gouverne-

ment avait établies dans ces contrées auprès de chaque village comme un moyen d'intimidation. Ces insurrections slovaques avaient un tout autre caractère que celles des rives du Danube. Les Serbes, nation belliqueuse et fière, en grande partie armés comme soldats de frontières, ont, dès le principe, organisé leurs moyens de résistance et d'attaque. Les Slovaques, au contraire, depuis long-temps énervés par l'esclavage, n'ont dans le premier moment présenté que des insurrections tumultueuses et toujours prêtes à se disperser. Ce n'est que progressivement que les insurgés de cette race se sont aguerris.

Dans cette branche de la race slave, de même que chez les Bohèmes, chez les Slaves de la Turquie, les Serbes et les Bosniaques, l'aristocratie a quitté en général, depuis des siècles, la cause nationale pour adopter les idées et les sentimens de la nation dominante. En Bohême, à l'exception de la famille de Kolowrath, des deux frères Deym, des Czernin et d'un seul membre de la famille de Thun, la noblesse est presque entièrement germanisée. En Bosnie, les familles des anciens chefs de la nation ont embrassé l'islamisme, et occupent les postes de gouverneurs, de pachas des villes fortes et de commandans des nombreux châteaux forts où les chefs de cette aristocratie, sous le nom de *spahis*, dominent le pays et oppriment les sujets chrétiens. En Slovaquie la noblesse, séduite dans ces derniers temps surtout par le prestige et la splendeur de la riche aristocratie magyare, par la faveur marquée que lui accordait la maison impériale en s'instruisant dans la langue hongroise, en accordant tout récemment à cet idiome l'avantage de devenir exclusivement la langue parlementaire et administrative du royaume apostolique; la noblesse slovaque, séduite par toutes ces causes, s'est résignée à une complète magyarisation. C'est ce qui explique pourquoi, dans la dernière insurrection en faveur de la nationalité slave, ce sont deux pasteurs slovaques luthériens et un avocat de la ville aux deux tiers slovaque de Presbourg (en slave *Bretyslaw*) qui ont soulevé et dirigé les populations insurgées. Ces races des montagnards slovaques, dont les masses sont descendues du versant méridional des monts Karpathes à la voix de ces éloquens interprètes du nouveau

sentiment slave, ont été ensuite organisées par deux Moraves (1) et un Bohême qui avaient servi dans l'armée autrichienne. L'un de ces Moraves, nommé Zach, a long-temps habité Paris, où il est avantageusement connu de plusieurs de nos compatriotes. Le troisième organisateur des milices slovaques, nommé Janecek, qui, dès le principe de ce mouvement, au mois de septembre dernier, avait enrôlé à Vienne six cents volontaires, a marché avec eux vers Neutra en Slovaquie; il a montré tant d'intelligente activité dans l'organisation des levées, et tant de courage dans les combats qui ont eu lieu immédiatement, que tous les Slaves de la Hongrie l'ont surnommé *le second Ziska*, donnant ainsi à cet intrépide défenseur de leur cause le nom de l'une de leurs plus grandes illustrations historiques bohêmes : de ce Ziska, de ce chef des hussites qui, au xv^e siècle, pour prolonger même au-delà de sa mort la confiance qu'il inspirait à ses soldats et la terreur dont il frappait ses ennemis, avait ordonné, disent les chroniques tchèques et allemandes, qu'on fît de sa peau le tambour du premier corps d'élite de son armée.

Les Polonais et les Ruthéniens, deux branches slaves habitant les régions situées au nord du mont Karpathe, ont pris parti dans des rangs opposés.

Des auxiliaires tirés de toutes les populations qui parlent polonais, c'est-à-dire la totalité des volontaires du royaume de Pologne et de la noblesse qui habite depuis Zamosc jusqu'au Dnieper, étaient dans l'armée hongroise. La langue polonaise est répartie sur une grande étendue. Dans le royaume de Pologne, la Posnanie et dans le territoire de Croatie, la population entière parle polonais et professe la religion catholique. En Gallicie et dans plusieurs autres parties de l'empire autrichien et de la Russie, la noblesse seule est polonaise et catholique, tandis que les paysans parlent ruthénien et professent la religion grecque. J'ai indiqué sur la carte ci-jointe, au moyen de croix séparées par des

(1) On dit indistinctement Moravien ou Morave, bien que ce dernier nom soit plus particulièrement affecté à la secte religieuse.

tirets horizontaux, les régions où la langue polonaise et le catholicisme se trouvent réunis. Toutes les provinces, au contraire, où la noblesse et les paysans sont de langue et de religion différentes, sont marquées par des croix sans tirets. Ces indications font voir les points d'où sont parties les insurrections qui appuyaient les Autrichiens, et par contre les territoires qui ont fourni des volontaires aux Hongrois. Il est à remarquer que, vers la fin de la guerre, presque tous les chefs les plus habiles de l'armée magyare étaient les Polonais Bem, Dembinski, Piotrowski et Sierakowski. Klapka est un Serbe du Bannat.

Dembinski s'était distingué dans la guerre de Pologne de 1831; quant au général Bem, c'est lui qui avait fortifié à cette époque Varsovie et la position de Wola. Il commandait les insurgés de Vienne au mois d'octobre dernier.

Les paysans ruthéniens de la Gallicie, nommés aussi Russniaks et Petits-Russiens, ont ainsi fait cause commune avec les Slaves. Au point de vue de l'esprit de nationalité qui, conjointement avec le ferment démagogique, agite en ce moment toute la société européenne, cette race ruthénienne, presque ignorée en Europe depuis tant d'années, mérite une sérieuse attention. La Gallicie, la Podolie, la Volhynie, toute la vaste contrée qui porte le nom collectif d'Ukraine, les gouvernemens de Tchernigoff et de Kieff, et, en remontant au nord, la Russie Blanche jusqu'à Witepsk, sont habités par une population parlant les dialectes presque identiques de cette langue ruthénienne. La nation des Kosaques, autrefois indépendante et souvent alliée du royaume de Pologne, est de cette race très intelligente, et qui se distingue en Russie dans l'administration aussi bien que dans l'armée. La population ruthénienne de l'Autriche a pris une grande part au mouvement des Slaves de Hongrie. Une manifestation armée si considérable, inspirée par un idiome et une nationalité répandus sur toute cette immense partie de la Russie occidentale, est un fait d'une grande importance. Ces peuples ont dans cette occasion, il est vrai, combattu du même côté que les troupes autrichiennes, mais leur sentiment de nationalité ruthénienne s'est réveillé, et l'on sait de nos jours où peut conduire l'exaltation de ce sentiment. On a retrouvé dans cette circonstance, en

Gallicie, l'esprit d'inimitié existant entre cette noblesse de race polonaise, ces gentilshommes catholiques, et leurs paysans de race ruthénienne, qui se sont livrés, il y a deux ans, à de si cruels excès.

On peut ainsi, en général, poser en principe que les Polonais se sont montrés partisans des Hongrois, tandis que les Ruthéniens faisaient cause commune avec tous les autres Slaves, et sont restés dévoués à l'empereur.

CHAPITRE XIV.

GUERRE A L'EST DE LA HONGRIE.

**CONTRE LES MOLDO-VALAQUES, LES SAXONS DE LA TRANSYLVANIE, LES
CORPS AUTRICHIENS, LE DÉTACHEMENT ET FINALEMENT LE CORPS RUSSES
QUI LES ONT APPUYÉS.**

Nous arrivons maintenant aux vastes contrées où domine la langue roumaine ou moldo-valaque. Les peuples de cette race, qu'on trouve, ainsi que le montre la carte, au point de jonction des trois empires européens, l'Autriche, la Russie et la Turquie, c'est-à-dire en Transylvanie, en Bessarabie et dans la principauté moldo-valaque, occupent, mêlés aux populations allemandes et magyares, un espace presque égal à la moitié du royaume de Hongrie. La partie magyare de la Transylvanie est entourée de toutes parts des peuples de race roumaine. La Transylvanie est ainsi une enclave isolée au milieu de populations étrangères lui devenant hostiles en 1848. Cette enclave ne compte qu'environ six cent mille Hongrois, ce qui n'est guère que la septième partie du nombre d'habitans de cette race que renferme à l'occident la Hongrie proprement dite. C'est

sur l'extrême lisière orientale de la Transylvanie (*Erdely* en langue hongroise) que se trouve la tribu des Szeklers (*Székely*), les anciens Sicules, arrivés les derniers du fond de l'Asie pour se joindre au gros de la nation hongroise dont la migration vers le Danube remonte au IX^e siècle.

Les Szeklers, dont on parle tant en ce moment et qui se défendent avec opiniâtreté dans la partie la plus montagneuse de la Transylvanie, prétendent être les seuls descendants des anciens Huns. Il y a plus de huit siècles que le mélange de ces races de langages différents qui se combattent dans notre époque de confusion babylonienne s'est effectué dans ces montagnes. Les premiers habitants provenaient des colonies romaines de Trajan, qui y furent attirées par le désir d'y exploiter les sables aurifères que les cours d'eau de cette contrée charriaient alors avec abondance. Ces *chercheurs d'or* s'y fixèrent bientôt définitivement, mais en furent chassés par la tribu des Sicules, qui voyait surtout dans la configuration de ces contrées de bonnes positions militaires à occuper et à garnir de ses châteaux forts. Ces peuples belliqueux devinrent ainsi les dominateurs du pays, les seigneurs féodaux des anciens habitants, qui appelèrent vainement à leur secours les chevaliers Porte-glaive allemands. Ceux-ci firent venir de leur patrie la population agricole, qui s'établit dans plusieurs parties de ce pays, et sont les ancêtres des colons actuels nommés *Saxons*, ayant jusqu'à ce jour conservé la langue allemande. Les Szeklers se regardent tous comme nobles et comme complètement égaux; leurs institutions provinciales ont quelque analogie avec celles d'une petite république aristocratique. L'empereur d'Autriche porte le titre de comte des Sicules, *Comes Siculo-rum*. Ces descendants des soldats d'Attila sont comptés parmi la partie la plus énergique et la plus acharnée de l'armée magyare.

Les Valaques, qui les avoisinent, combattent contre les Szeklers avec la même fureur. L'incendie, le meurtre, le pillage et d'affreuses cruautés signalent les derniers momens de cette sanglante guerre. Il faudrait remonter fort en arrière dans l'histoire pour retrouver des exemples de cette haine de race, lançant non point les armées, mais les populations entières l'une contre l'autre et les poussant à tous les excès. Les Saxons

des colonies allemandes, répartis dans les mêmes contrées, ont pris une part moins active à la guerre.

Les Valaques, ou pour mieux dire les Roumains, sont les derniers qui aient pris les armes; ils ne s'y sont déterminés que vers la fin d'octobre; les Hongrois, disent-ils, ne doivent s'en prendre qu'à Kossuth et à son parti de cette hostilité qui leur a été bien fatale, surtout en Transylvanie. Les Roumains de cette contrée, en effet, se sont pendant long-temps refusés à embrasser la cause des Slaves qui, dans leur pensée, sont unis par des liens de commune origine aux Russes, ces oppresseurs des Principautés Danubiennes. Ils auraient préféré vivre en bonne intelligence avec les Hongrois; ils ne demandaient pour cela que la reconnaissance de leur nationalité, la liberté promise indistinctement à toutes les populations régnicoles dans la constitution hongroise. Le parti modéré de cette nation ne demandait pas mieux que de se prêter aux justes demandes d'une nation alliée naturelle des Magyars. C'est ainsi que le comte Veszelenyi, vieillard aveugle qui siège à la diète de Pesth, avait dit, dans la séance du 29 mai : « L'horizon de ma patrie est plus obscur que la nuit de mes yeux; notre seul moyen de salut, c'est de tendre une main fraternelle, c'est de proposer une alliance intime aux Roumains; car, comme eux, nous aussi nous sommes isolés dans le vaste océan des nations; notre intérêt, comme le leur, est de nous allier étroitement; je demande donc qu'on décrète que la nationalité roumaine sera respectée. » Kossuth rejeta la motion, en déclarant qu'il ne connaissait plus de population roumaine ni croate, et que, pour lui, il n'y avait plus que des citoyens hongrois. Toutes les nationalités furent donc foulées aux pieds, et les actes les plus odieux vinrent exaspérer ces peuples. C'est ainsi que l'union de la Transylvanie avec la Hongrie fut décrétée sans l'avis des Roumains, qui forment la majorité de la population de la Transylvanie; c'est ainsi que des commissaires ultra-magyars furent expédiés dans les différentes localités avec ordre d'exterminer les *intelligences roumaines* (1) (on donne ce nom dans toute la Transylvanie aux capacités influentes du pays,

(1) En langue roumaine, *intelligentza*, en remplaçant par un *tz* le *t* avec une cédille, qui n'existe pas dans notre alphabet.

c'est-à-dire aux maîtres d'école et aux prêtres); c'est ainsi qu'on éleva autour des villes et des villages, et même sur les grandes routes, des potences, et que, de toutes parts, on ne voyait en Transylvanie que ces mots, inscrits en langue hongroise et roumaine sur les édifices publics : L'UNION OU LA MORT (1)!

Les Roumains, poussés à bout, se réunirent, au mois de mai 1848, à Balasfalva, au nombre de plus de soixante mille, présidés par les évêques unis et non unis. Les images de Trajan et d'Aurélien, des drapeaux avec les lettres S. P. Q. R., rappelaient à cette multitude le souvenir de leurs ancêtres. L'assemblée discuta dans le plus grand ordre; le résultat de la délibération fut une protestation contre toute union de la Transylvanie avec la Hongrie sans l'avis de la nation roumaine. Le ministère hongrois passa outre, et les mesures de rigueur furent mises à exécution. Partout on défendit la formation de la garde nationale roumaine, partout les *intelligences* furent emprisonnées, et quelques-uns même des hommes qu'on avait ainsi nommés par dérision furent pendus. Alors un second *meeting*, à l'instar de ce *premier champ de mai moldo-valaque*, fut convoqué à Balasfalva : on s'était borné à protester en mai contre l'union de la Transylvanie avec la Hongrie; dans la seconde assemblée populaire, la nation roumaine se déclara détachée de ce pays, reconnut la constitution autrichienne, courut aux armes et fit cause commune avec les troupes impériales contre les Hongrois. En tout cas, les Magyars auraient tort d'accuser les Roumains de s'être levés contre eux; il est probable qu'avec une tout autre manière d'agir ils auraient en leur faveur toute cette nombreuse population.

Ce fait a une très grande importance politique, on y peut voir à quoi tiennent souvent les destinées du monde. Si les Hongrois avaient agi avec plus d'adresse, la coopération de la nation roumaine eût presque doublé leurs forces. Dans cette supposition, la guerre dans ces contrées eût pris des proportions colossales, entraîné l'intervention russe sur la plus vaste échelle, le soulèvement des populations polo-

(1) En hongrois *egység vagy halál*, en roumain *uniunea sau moartea*. Ces derniers mots donnent au lecteur une idée de la grande ressemblance de la langue roumaine des principautés du Danube et de la Transylvanie avec le français et le latin.

naïses catholiques, et produit dans ces contrées une immense perturbation. Les Roumains affirment encore en ce moment qu'ils ont fait de sincères efforts pour ne point se séparer des Magyars. « Pendant six mois, disent-ils, nous avons essayé de faire revenir les Hongrois à des sentimens plus généreux; les longues instances, le langage de nos députés et principalement de Murgén à la diète, les proclamations du comité roumain de Transylvanie, en sont la preuve évidente. Si les Roumains ont donc pris les armes, que la faute en retombe sur la tête du parti ultra-magyar. C'est ce parti qui a été l'instigateur de toutes les cruautés qui ont été commises en Transylvanie, cruautés qui font la honte du siècle et de l'humanité. »

Tel est le langage que tiennent aujourd'hui les Roumains : une guerre cruelle, entreprise pour ainsi dire contrairement à leurs sentimens et à leurs intérêts, les a transformés en ennemis implacables des Magyars. Cette désunion entre deux nationalités qui, réunies, auraient pu organiser une puissance formidable, est l'une des circonstances les plus importantes de cette guerre, dont l'éloignement et la grande complication ne nous ont point permis de connaître toutes les phases et d'apprécier toute la gravité. La guerre de Hongrie va peut-être se terminer sans amener des complications plus étendues; mais, si une autre conduite des Hongrois leur eût donné pour alliés les Roumains transylvains, devenus au contraire des adversaires si redoutables, il est certain qu'à l'heure qu'il est toutes les contrées orientales seraient ébranlées par l'alliance de ces deux nations, qui, depuis tant de siècles, n'ont eu aucune action ni existence indépendantes.

Une fois que les Roumains ont pris les armes, jamais guerre n'a été plus acharnée. Tout le peuple s'est levé, hommes, femmes, enfans. Le *landsturm* a été organisé sous des chefs nationaux par tous les promoteurs de cette insurrection officielle qui se décoraient des anciens titres latins de *Préfets* (1), *Centurions*, *Décurions*. Plusieurs de ces chefs ont fait preuve de la plus grande intrépidité; ils ont su inspirer à leurs subordonnés un grand enthousiasme : c'est ainsi que le nom du lieutenant-colonel Ur-

(1) En roumain *Prefectu*.

ban est cité dans les chants populaires, à l'instar de celui de Trajan. Tous les peuples dominés par la pensée de reconstituer, à l'imitation les uns des autres, leur nationalité, exhument les souvenirs historiques, épiques ou fabuleux, des peuples dont ils ont conservé l'idiome. Urban, qui est tout simplement un très brave lieutenant-colonel autrichien, est représenté dans les chants populaires et dans les estampes qui se distribuent aux habitans des campagnes valaques, avec le costume de Trajan augmenté d'une peau d'ours jetée sur les épaules. On le voit, en outre, dans ces gravures grossières dont le paysan roumain tapisse les murailles de sa cabane, donnant, comme les héros de l'antiquité, des festins de cent brebis à ses soldats.

Le nom du *Préfet* Fanco n'est pas moins populaire en Transylvanie. C'est un simple paysan valaque qui s'est distingué par son courage, et qui maintenant commande les masses armées.

Cette contrée, la portion valaque de la Transylvanie, a été long-temps le théâtre des succès et des revers alternatifs des deux partis. Après l'insurrection de septembre, les Valaques-Transylvains victorieux ont occupé Klausenburg et, sous la direction du général Puchner, y ont organisé et exercé leurs nouvelles levées. Mais bientôt, au commencement de novembre, un corps d'armée magyar s'est emparé de cette ville. Le général autrichien a été obligé de se retirer au sud est dans la direction de la principauté de Valachie. Le corps magyar était commandé par le général Bem, qui, en dernier lieu, était à la tête des insurgés de Vienne, d'où il était arrivé à l'armée hongroise après la reprise de cette ville par celle de l'empereur. On dit, mais ce fait n'est point positivement garanti, qu'après la prise de Vienne, le général Bem n'a pu échapper aux recherches très actives dont il était l'objet qu'en se faisant transporter dans un cercueil hors de cette ville, où tant de morts ont dû être enterrés le même jour.

Les succès du parti magyar, en Transylvanie, ont été, à cette époque, de courte durée. Puchner, renforcé par le colonel Urban, qui avait formé un corps valaque des régimens des frontières autrichiennes de cette race, a repoussé le général polonais, qui a dû se retirer vers la Gallicie. Ce général a choisi, sur trois lignes de retraite qui lui étaient ouvertes,

celle d'une contrée où il espérait trouver des sympathies polonaises et les moyens de grossir son armée. Cet espoir a été trompé; la population slave de la Gallicie ne s'est point levée à son approche; il a trouvé, tout au contraire, aux défilés de la Bukowine une colonne que le gouvernement autrichien de la Gallicie avait formée, à la hâte, des troupes régulières disponibles et des levées ruthéniennes et valaques. Cette colonne, commandée par le général Malkowski, a arrêté le corps polonais, tandis que celle conduite par Urban l'attaquait par derrière. La conséquence de cette double attaque a été de le forcer à se retirer vers Klausenburg, puis il a marché au sud-est, pour parvenir jusqu'à Hermanstadt; il y a livré une bataille au général Puchner; la victoire est restée indécise. Les Szeklers, enhardis par l'arrivée de ce général, ont repris les armes : c'est alors que les Saxons de la Transylvanie ont demandé l'assistance des Russes qui se trouvaient à portée dans la principauté de Valachie, et qui sont arrivés d'abord au nombre de dix mille hommes au plus sous le commandement du général Engelhardt. On peut voir sur la carte (deuxième édition) que cette division russe n'a pénétré d'abord que sur la lisière de la Transylvanie. Depuis, un corps considérable est entré dans cette province.

Les Bulgares, dont le territoire situé au midi du Danube, vers son embouchure dans la mer Noire, termine le cercle des pays slaves et moldo-valaques qui entourent les deux portions des contrées occupées par la race magyare, n'ont pris qu'une très faible part à cette lutte. J'en fais ici mention pour compléter les appréciations à la fois politiques et militaires que nécessite la guerre de Hongrie. Les Bulgares sont l'une des branches les plus considérables de la race slave; ceux d'entre eux qui habitent les provinces de l'Empire Ottoman bordées par le Danube sont trop dépendans des Turcs pour avoir pu se joindre au mouvement slave qui se manifestait au-delà du grand fleuve. Les autres Bulgares, qui, disséminés dans le royaume de Hongrie, s'y trouvent mêlés aux populations serbes et valaques, ont fait cause commune avec elles en participant aux insurrections et aux combats dont ces localités sont devenues le théâtre.

CHAPITRE XV.

GUERRE AU CENTRE DE LA HONGRIE.

LES DEUX ARMÉES DE WINDISCHGRÄTZ ET DE SCHLICK Y REPOULENT LES HONGROIS, QUI PRENNENT POSITION ENTRE LA THEISS ET DEBRECZIN.

Cette guerre, portée au centre même de la Hongrie par les deux armées impériales qui ont combiné leurs opérations, et même par celle du midi qui a fait également sa jonction, commence une période qui peut se prolonger encore, mais qu'on doit cependant considérer comme finale et décisive. Il faut la faire remonter au mois de janvier, époque de la prise de Pesth. Depuis lors, les Hongrois ont été successivement repoussés et se sont arrêtés sur la Theiss, large rivière qui, coulant du nord au midi pour se jeter dans le Danube, coupe le royaume de Hongrie en deux parties à peu près égales.

Pour se faire une idée de la position des deux parties belligérantes vers la fin de leur première campagne, il faut se rappeler que tout l'ouest de la Hongrie, toute la moitié située à droite du cours de la Theiss est

occupée par les armées de l'empereur d'Autriche, à l'exception d'un certain nombre de forteresses qui se rendent successivement; que, quant à la partie orientale du royaume, elle est encore au pouvoir des Hongrois; qu'enfin, la Transylvanie, cette contrée montagneuse et boisée située à l'extrémité des possessions autrichiennes, bornées sur ce point par les principautés de Moldavie et de Valachie, doit être considérée comme une espèce de *citadelle*, de *réduit*, où l'armée magyare pourra se retirer lorsqu'elle aura dû abandonner la Theiss.

Les combats en Transylvanie ont jusqu'à ce jour été indépendans de ceux livrés sur la Theiss; cette rivière a, pendant trois mois d'hiver, protégé les lignes des Hongrois. L'armée impériale, dès qu'elle a pu prendre position sur ses bords, s'est empressée d'y établir un pont de bateaux et de construire une tête de pont sur la rive opposée. L'art du pontonnier est poussé à un très haut degré de perfection dans l'armée autrichienne qui, depuis les dernières guerres, a fait faire de si remarquables progrès à toutes ses armes spéciales et à leurs procédés techniques. Le système des pontons légers du général Birago a servi de modèle à beaucoup d'armées européennes. C'est ce système qui vient d'être employé pour le pont jeté près de Szolnok.

A la même époque, les Hongrois établissaient également un passage, muni de sa tête de pont, sur la Theiss, dont ils occupaient le cours supérieur. C'est à Tissa-Füred (1) que ce passage fut ainsi assuré. L'armée magyare ne laissa point les Autrichiens établir le leur sans les inquiéter. De fréquentes canonnades eurent lieu sur ce point d'une rive à l'autre. Les Hongrois ont redoublé la vivacité de leur attaque contre le pont, lorsqu'ils ont eu l'intention de repasser la Theiss pour faire un retour offensif sur sa rive droite et marcher dans la direction de Pesth. La bataille de Kapolna, où les troupes impériales ont eu un avantage incontestable, a été la conséquence de ce mouvement audacieux. L'armée hongroise, sous les ordres du général polonais Dembinski, a eu à combattre l'armée de Windischgrätz et celle du général Schlick venant du nord. Cette armée, qui prenait les Hongrois en flanc, menaçait de couper

(1) Bains de la Theiss ou Tissa.

leur retraite sur Miskolcz et Tokay. Ils ont cependant pu regagner leur tête de pont. Des combats acharnés ont marqué chaque pas de cette retraite. Dans une mêlée de cavalerie qui a eu lieu à Mező-Közvesd, un prince de la maison de Holstein, qui sert dans l'armée autrichienne, a été blessé. Un épais brouillard a favorisé la marche de l'armée hongroise et lui a permis de repasser la Theiss.

Après avoir tracé ce rapide exposé de la guerre de Hongrie, qui peut être considérée comme cinq ou tout au moins quatre guerres distinctes, dont il faudra présenter des relations séparées lorsque le temps sera venu de faire l'historique de cette lutte compliquée, il est nécessaire de jeter un dernier coup d'œil sur l'ensemble du théâtre de combats si acharnés.

CHAPITRE XVI.

RAPIDE RÉSUMÉ DE LA GUERRE DE HONGRIE.

DANS LE MIDI de la Hongrie, les Serbes ont occupé tout le territoire auquel ils prétendent pour leur gouvernement national, que le gouvernement autrichien établira, disent-ils, sous le nom de *Voivodovina Serbska* (qu'on peut traduire par Duché Serbe). Dans ce territoire, qui comprend le Bannat et les contrées du Danube et de la Theiss, en outre une partie de l'Esclavonie, les Magyars n'occupent plus que la forteresse de Petervaradin.

A L'OUEST, tout le territoire magyar, depuis les frontières allemandes et croates jusqu'à la Theiss, est au pouvoir de l'armée impériale, à l'exception des forteresses, entre autres de celle de Komorn, qui interrompt la navigation du Danube au grand désavantage des Autrichiens. L'occupation de ces forteresses par les Hongrois empêche en partie les renforts et les munitions d'arriver aux camps des Autrichiens. Des

soulèvemens partiels et des expéditions de corps francs inquiètent encore l'armée qui assiège Komorn.

AU NORD, les Slovaques et les Ruthéniens, appuyés par les armées impériales, ont presque entièrement déblayé leur territoire, à l'exception de la forteresse de Munkacz.

A L'EST, en Transylvanie, la guerre dure encore avec des résultats variés. Les Magyars, sous le commandement du général Bem, avaient d'abord obtenu des avantages, et nous avons vu un corps considérable pénétrer jusqu'à douze lieues de Pesth. L'entrée des Russes en Transylvanie a compliqué cette question, et fait présager que les Hongrois finiront par succomber. Ils ont toutefois encore de grandes ressources; les Slaves du midi montrent déjà moins d'ardeur et des sentimens moins favorables à la cause impériale.

AU CENTRE enfin, les deux armées ont pris position et manœuvrent encore sur les deux rives de la Theiss. Des colonnes arrivent journellement à l'armée que Windischgrätz (1) concentre près de cette rivière. C'est plutôt du nord de la Hongrie et de Pesth qu'il peut tirer ces renforts, car l'état d'agitation qui continue à régner à Vienne nécessite d'y entretenir des forces considérables; la reprise des hostilités en Italie avait absorbé une grande partie des troupes disponibles, et la prompte issue de la guerre du Piémont va, d'une part, donner le moyen d'envoyer des renforts, de l'autre, décourager le parti magyar. Il est toutefois probable que cette accumulation de troupes, augmentée encore du corps de Schlick, opérant au nord, et enfin de l'armée serbe, arrivant du midi sur le flanc gauche des Hongrois, sera suffisante pour les vaincre dès que les chemins seront praticables.

Je n'ai pas voulu donner plus de développement à cette esquisse. L'exposé sommaire, mais très complet, que je viens de présenter n'a eu pour but que de faire apprécier, dans son ensemble, la guerre des nationalités en Hongrie, de donner une idée exacte de l'état actuel de la lutte, d'indiquer les localités où la résistance se concentre encore, de conclure, enfin, sans rien garantir toutefois, à la probabilité d'une prochaine soumission de ce royaume bouleversé par la guerre civile.

(1) Il a été remplacé dans le commandement par Jellachich.

Trois des quatre armées distinctes dont je viens de décrire très rapidement les opérations ont obtenu des avantages décisifs. Les Serbes ont vaincu leurs adversaires sur toute la rive du Danube. L'armée du ban de Croatie, puis celle de Windischgrätz, ont conquis toute la partie occidentale et centrale. L'autorité de l'empereur est rétablie par l'armée de Slovaquie dans le nord-ouest du royaume. La résistance des Magyars ne se prolonge plus que sur la Theiss, dans les régions du nord-est et surtout dans l'extrémité de la partie hongroise de la Transylvanie. Cette contrée, ses défilés, ses épaisses forêts, offrent encore de puissans moyens de résistance. En outre, c'est la partie la plus déterminée et la plus compromise du parti magyar, qui s'y concentre à mesure que se rétrécit le cercle où il se trouve enserré entre l'armée autrichienne victorieuse et l'armée russe qui borde la frontière de la principauté de Moldavie. Une fois la lutte terminée, il n'est pas même probable que le séjour plus prolongé d'une armée russe soit nécessaire. L'Autriche comprend toute la gravité de ce commencement d'ingérence étrangère et n'en acceptera l'augmentation qu'à la dernière extrémité. Le retour d'une saison moins défavorable lui sera d'ailleurs, sous peu de temps, d'un secours encore plus puissant.

Vers la fin de mars les pluies, le dégel, les variations de température faisaient tellement souffrir les troupes autrichiennes qu'il a été nécessaire de lever le camp de Gödöllő, près de Pesth, et de faire rentrer dans cette ville les troupes et le nombreux parc d'artillerie qui devront, en partie, attendre une quinzaine peut-être pour se porter en avant. Le courage des Hongrois peut encore profiter de ce délai.

Les informations que je viens de donner sur la guerre de Hongrie sont extraites de documens authentiques recueillis en grande partie par des témoins oculaires. Au surplus j'écris en présence d'événemens qui changent d'un jour à l'autre, et je dois, en conséquence, m'abstenir de prévisions trop positives en ce qui concerne l'issue prochaine de cette guerre.

CHAPITRE XVII.

ISOLEMENT DES GUERRES D'IDIOME ET DE NATIONALITÉ.

ELLES N'ATTIRENT POINT LES INTERVENTIONS ÉTRANGÈRES, ET NE SÉPARÈNT POINT L'EUROPE EN DEUX CAMPS ENNEMIS.

S'il était permis, de nos jours surtout, de juger les questions politiques par analogie, on pourrait affirmer que le bon accord des grandes cours obtiendra, en 1849, les mêmes résultats de médiation qu'en 1848; qu'il pourra surgir encore en Europe beaucoup de révolutions et de guerres partielles, mais qu'elles seront forcément et naturellement circonscrites aux nationalités qu'elles frapperont directement.

En effet, la cause toute nouvelle de dissentiment entre les races diverses n'est point de celles qui, par elles-mêmes, puissent diviser l'Europe entière en deux partis ennemis, comme on l'a vu à l'époque des grandes conflagrations religieuses et politiques.

Les guerres d'idiome et de nationalité, autant qu'il a été permis d'étudier, depuis une année, leur nature spontanée et leur caractère sporadique, sont des querelles qui se vident sur place, parce qu'elles tiennent

à des causes inhérentes aux localités. On s'est livré de sanglantes batailles, d'innombrables combats sur les points les plus éloignés de l'Europe, et la plupart des grands cabinets sont restés, en 1848, spectateurs impassibles de toutes ces luttes entre nationalités rivales, entre peuples ennemis. Il est tout simple, en effet, que les pays éloignés ne se passionnent point pour ces questions qu'ils comprennent à peine.

Dans les guerres de religion, l'orgueil des convictions, ce que l'on regarde des deux parts comme un devoir de conscience, comme une inspiration de Dieu, peuvent faire courir aux armes les souverains et les peuples séparés par de longues distances.

Dans les guerres de la réformation et dans celles qui en ont été les conséquences, nous avons vu l'Espagne, la France, l'Empire et l'Italie entrer en lice, la Suède, l'Allemagne protestante, l'Angleterre et les Pays-Bas, le Nord et le Midi, Gustave-Adolphe et Philippe II, faire marcher des légions innombrables, couvrir l'Océan de leurs mille vaisseaux.

Les guerres politiques ont eu le même caractère d'entraînement universel. Lors de notre première révolution, la déclaration de l'une des puissances exprimait le sentiment de toutes les monarchies. La même pensée contre-révolutionnaire animait les cours de Saint-Petersbourg et de Madrid; aujourd'hui, cédant sagement aux impérieuses nécessités du siècle, le successeur de Frédéric-le-Grand octroie une charte aussi libérale que les constitutions belge et norvégienne, et c'est à Dresde, à deux lieues de Pilnitz, aujourd'hui le séjour de toutes les vertus royales, de cette résidence d'où partit, il y a cinquante-huit ans, le premier signal de la guerre entreprise pour défendre le principe monarchique, c'est à deux lieues de Pilnitz qu'une chambre saxonne flotte entre des propositions où l'unitarisme germanique est moins apparent que la tendance républicaine.

Au lieu de cette Europe n'ayant qu'une seule pensée de paix ou de guerre, pensée commune à tous les cabinets, nous avons vu, en 1848, et en ce moment même, les querelles sans liaisons se multiplier à l'infini.

Cherchons dans les faits les plus récents la preuve de ce jugement porté sur la nature toute spéciale des guerres d'idiome. Elles sont, avons-

nous dit, essentiellement distinctes, sans relation entre elles, locales, sans portée extérieure lointaine, de courte durée en général et, par toutes ces causes, moins inquiétantes pour la société humaine que les guerres dont l'histoire a jusqu'ici présenté le tableau. Voyons maintenant si celles dont nous avons fait l'énumération ont bien effectivement présenté tous ces caractères distinctifs.

Quatre des six guerres d'idiome et de nationalité que l'Allemagne, exaltée à la fois par cette passion de l'*unitarisme* et par l'esprit démocratique, a eues à soutenir contre ses voisins, se sont terminées très promptement sans aucune intervention ni ingérence étrangère, et chaque fois entre deux peuples seulement : à savoir, celle des Allemands contre les Bohêmes et celles des Allemands contre trois des fragmens isolés de la Pologne partagée : la Posnanie, la Gallicie et Cracovie. Dans ces quatre guerres, nous voyons d'abord une querelle entre Allemands et Bohêmes, puis trois autres querelles entre Allemands et Polonais.

Dans la guerre de Danemark, nous trouvons les Allemands seuls, en lutte contre les seuls Danois. Il est bien vrai que la puissance de l'idiome et de la consanguinité attire deux autres peuples scandinaves, et que les Suédois et les Norvégiens qui sont venus l'année dernière border le rivage occidental de l'île de Fionie, vis-à-vis des côtes du Slesvig, n'étaient séparés que par le petit Belt du théâtre des combats dont ils entendaient retentir le canon; toutefois ils n'ont point passé ce détroit.

En outre, la Russie envoie en 1848 ses vaisseaux de haut bord, dont l'infanterie de marine peut d'un instant à l'autre être débarquée. Cependant elle n'agit point en faveur du Danemark; elle reste spectatrice de la guerre et ne semble être venue croiser dans la Baltique que pour appuyer ses négociations. Le pavillon de Saint-André flotte auprès de celui de Dannebrog, mais ne lui prête que son assistance morale. La guerre de Slesvig se termine ou du moins s'interrompt par un armistice, mais elle ne détermine point une intervention d'armées étrangères. Cette prudente retenue des grandes puissances aurait dû porter ses fruits : elle avait même produit une trêve qu'on espérait convertir en paix définitive. Les combats viennent de recommencer; mais, si ce malheur n'a pu être évité, pourquoi les grandes puissances agiraient-elles en 1849 autrement qu'en 1848?

Nous avons eu déjà, à cet égard, pendant la première guerre entre les Autrichiens et les Italiens, un précédent qui peut rassurer les partisans de la paix générale. La France a formé alors, il est vrai, une armée des Alpes; mais, de même que la flotte russe dans les mers du Danemark, elle s'est abstenue de prendre part à une lutte entre peuples étrangers.

En 1849, cette guerre entre l'Autriche et la Sardaigne se renouvelle, dure peu de jours; aucune puissance étrangère ne se décide à intervenir.

Dans la guerre de l'année passée en Sicile, l'Angleterre et la France ont observé la même réserve. Les escadres se sont alors rapprochées du théâtre de la lutte des deux nationalités; les gouvernemens ont offert une médiation amicale : ils se sont bornés à faire leurs efforts pour arrêter l'effusion du sang. De même qu'en Danemark, cette querelle isolée a semblé d'abord devoir s'arranger à l'amiable par l'intervention des grands états. L'Angleterre, que l'on croyait intéressée à provoquer un morcellement du royaume des Deux-Siciles, s'est au contraire montrée sincèrement disposée à concilier ce différend. M. de Rayneval et lord Minto, ainsi que les amiraux anglais et français, ont loyalement réuni leurs efforts dans un but pacifique.

Les événemens du royaume des Deux-Siciles ont une analogie frappante avec ceux du Danemark. Les puissances maritimes s'interposent pour empêcher une lutte funeste entre la terre ferme et la partie insulaire d'une même monarchie; en Sicile comme en Slesvig, les deux nationalités rivales ne tiennent aucun compte de ces efforts bienveillans; les grandes puissances le regrettent, mais ne verront ni cause d'ingérence armée, ni occasion de rupture entre elles.

Dans la guerre de Hongrie enfin, tous les Slaves dont les langues sont identiques ou même seulement analogues attaquent ensemble les Hongrois. Jamais guerre d'idiome n'a été plus caractérisée comme telle. Les Russes sont la seule branche de cette grande famille des peuples slaves qui ne prenne point feu dès le premier appel de toutes ces nations apparentées. Ils participent, il est vrai, après s'être long-temps abstenus, à ces combats livrés si près de leurs frontières; mais ces troupes, qui ne délibèrent point et qui ont conservé leurs habitudes d'obéissance et de discipline, ont marché en Transylvanie comme auxiliaires des Vala-

ques et des Saxons, sans s'inquiéter si ces deux peuples sont ou non les alliés des Slaves de Hongrie. Ici l'idiome, par exception, est en défaut ; ce n'est point lui qui réunit trois populations dans la même cause.

Les autres peuples et peuplades de commune origine accourent des contrées les plus éloignées. Des proclamations en langue slave les ont exaltées et les attirent. Les Monténégrins quittent leurs montagnes, traversent l'empire ottoman, les provinces turques et albanaises, et font plus de cent lieues pour se rendre à *cette croisade d'idiomes*. Les Bohèmes, qui ne sont pas les voisins immédiats des Slaves de Hongrie, sont également attirés malgré la distance : ils envoient leur contingent de combattans volontaires. Tous ces Slaves sont-ils appelés à la défense d'une patrie commune ? Non sans doute ; la patrie slave n'existe pas encore, elle paraît même bien difficile à fonder.

Est-ce tout au moins une langue identique qui rassemble cette multitude armée ? En aucune façon : ici la passion de la langue et de la nationalité reçoit une singulière extension ; le Bohême qui se trouve dans les rangs entre un Croate et un Monténégrin les comprend aussi difficilement qu'un soldat français entendrait un Portugais et un Italien. — Ce n'est qu'aux yeux du philologue que tous ces idiomes slaves se ressemblent, de même que nos langues nées du latin sont reconnues comme sœurs par les démonstrations de nos savans. Les Slaves, réunis à Prague au mois de septembre en assemblée générale, avaient une peine excessive à saisir le sens d'un discours prononcé dans ce parlement bigarré, et cependant cette étrange et toute nouvelle manie de se regarder comme frères, quand on se comprend à moitié, et comme ennemis, quand on ne se comprend pas du tout, a mis l'antique et puissant empire d'Autriche à deux doigts de sa perte.

Du reste, la guerre de Hongrie, comme toutes les autres guerres commencées en 1848, se poursuit pendant près d'une année sans aucune participation étrangère. La Russie, dont l'armée s'est rapprochée à portée de ces combats acharnés, la Russie, abusant du droit de protectorat, traverse la Valachie pour arriver aux frontières de Hongrie ; mais elle se borne longtemps à regarder d'un œil plus inquiet qu'hostile ces contrées bouleversées par la guerre ; son entrée dans les Principautés Danubiennes excite

la légitime colère de la Porte, les méfiances du reste de l'Europe et les réclamations de l'Angleterre; mais les soldats russes ne pénètrent en Transylvanie qu'à la dernière extrémité et lorsqu'ils sont appelés par un intérêt pressant et local, par la nécessité de protéger des contrées en proie à l'incendie, à la dévastation, à tous les genres de barbarie.

L'envoi d'un corps français en Romagne, réclamé par le vœu de tous les chrétiens, est une autre exception à ce principe de non-intervention que la prudence des cabinets a consacré dans l'intérêt de leur bon accord et de la paix générale. Cette expédition n'a point pour but de prendre parti dans l'une de ces ardentes querelles de nationalité.

Les hommes d'état peuvent blâmer l'acharnement de ces haines nationales, le renouvellement de ces combats, mais ils s'en inquiètent beaucoup moins qu'il y a un an. Ils ont, en effet, eu le temps de réfléchir sur la nature de toutes ces collisions. « Ce sont autant de *duels entre nationalités rivales*, » se disent-ils, « soyons-en simples spectateurs. »

Cette habitude une fois prise, les cabinets européens, aussi bien que les populations des pays restés étrangers à *ces guerres en champ clos*, se borneront à faire des vœux pour ou contre l'un ou l'autre des combattans.

Concluons donc que, puisque de nos jours ces sortes de querelles de peuple à peuple sont les seules probables, il est à prévoir que la paix générale ne sera pas troublée par leur apparition momentanée.

Ajoutons que, pour notre part, quel que soit le résultat ultérieur de tous ces mouvemens, le nouveau ferment de discorde internationale, *l'idiome*, dont le culte passionne aujourd'hui tant de peuples, n'a fait que rendre à la France un service essentiel et inespéré. Nous devons le considérer en effet comme *le puissant dissolvant* qui a détruit en moins d'une année l'union des peuples de races distinctes naguère encore coalisés contre nous.

L'empire d'Autriche se rétablit et se raffermi, dit-on; l'Allemagne va se rasseoir sur les bases de 1815; une ligue absolutiste peut incessamment se reconstituer contre nous! Demandez aux Allemands les mieux informés s'ils pensent que leurs gouvernemens ont repris tant d'assu-

rence au milieu des élémens de radicalisme et de communisme qui les entourent, et s'ils croient possible d'aller guerroyer au loin. N'ajoutons point cette inquiétude insensée d'une agression étrangère aux très légitimes angoisses que nous inspirent encore trop souvent notre situation intérieure et l'état de nos finances; les pays d'outre-Rhin sont, sous plus d'un rapport, plus dangereusement, plus profondément atteints que nos contrées par les idées subversives.

La crainte de voir une coalition compacte se reformer contre nous est chimérique. Tel ou tel grand débris de cet immense ensemble qu'on nommait dans la dernière guerre *les Alliés* peut réparer ses ruines. Voyons-le sans déplaisir, puisqu'il est devenu à jamais impossible que ces fragmens se ressoudent entre eux et que cette masse compacte se reconstitue.

La ligne de 1843 était anormale et monstrueuse; l'Europe ne peut plus en présenter le spectacle. Il y existe de si innombrables causes de discorde, que notre rupture avec l'une ou l'autre des grandes puissances, au lieu de produire, comme il y a cinquante ans, une lutte entre deux grands partis armés se donnant rendez-vous sur un grand champ de bataille unique, produirait à l'instant vingt guerres simultanées sur autant de points du continent. Nous n'en sommes plus au temps où la querelle universelle se décidait à Marengo ou dans les champs de Leipsig, qui virent combattre quatre cent mille soldats de toutes les races. Cette sanglante unité de temps et de lieu des drames européens ne se reproduira plus.

Si, par impossible, les grandes puissances entraient dans l'arène, on se battrait à ce premier signal en Hongrie, en Pologne et dans tout l'Orient slave, turc et valaque, en Danemark et au fond de l'Italie. De plus, on verrait en Allemagne surgir la Jacquerie, la Praguerie et la guerre aux châteaux qui avait déjà commencé aux mois d'avril et de mai 1848; car, autant l'esprit de nos départemens et de nos campagnes est rassurant, ainsi que l'ont prouvé leur élan au mois de juin et leurs votes au mois de décembre, autant les populations rurales du territoire germanique sont imbues des doctrines du parti désorganisateur. La guerre extérieure, au lieu de calmer à Paris, à Vienne, à Berlin, les mauvaises passions, ne ferait que les enhardir. De toutes parts, en un mot, une rupture entre les grandes cours sèmerait la ruine et la confusion.

Quant à ces coalitions gigantesques et régulières recrutant paisiblement leurs bataillons et faisant marcher sans opposition les colonnes de leur contingent, pareille chose était possible alors que les peuples obéissaient sans mot dire, au temps où les races aujourd'hui ennemies marchaient fraternellement sous les mêmes bannières. Aujourd'hui tout est changé : ces nationalités, naguère encore animées d'un même sentiment, ont vu s'élever tout à coup des haines furieuses. Le principe de liberté a porté d'autres coups encore à l'esprit de coalition : autant de chambres représentatives allemandes et de nationalités slaves affranchies par la nouvelle constitution autrichienne, autant d'oppositions à une alliance russe. C'est donc une pensée arriérée de trente ans, un préjugé suranné, que de croire à la possibilité d'une ligue agressive ayant pour but d'écraser le parti de la liberté d'un seul coup, et de tout terminer par une grande guerre, une grande bataille et un grand traité de pacification générale.

On doit sans doute se préparer à voir l'esprit anarchique et sa fidèle alliée, *la folie de l'idiome*, produire encore, en Europe, quelque révolution ou quelque nouvelle guerre de race : le plus fort accès de cette fièvre d'imitation qui, depuis un an, a troublé et ensanglanté à plusieurs reprises *onze capitales* et fait combattre *vingt-trois nationalités* est passé, il est vrai; mais on peut s'attendre à quelques rechutes partielles et momentanées. Que tous les cabinets se rappellent que les dangers étaient, en 1848, bien autrement graves et multipliés; que ce souvenir les rassure et les soutienne dans leur tâche de pacification.

CHAPITRE XVIII.

CONCLUSION.

IL N'Y AURA POINT DE GUERRE GÉNÉRALE.

Les peureux qui perdent les batailles et font baisser les fonds crieront à l'optimisme en lisant tout ce qui précède. Sans doute, c'est de nos jours un rôle ingrat et chanceux que celui de prophète politique. Prédire l'issue ou le développement de tel événement particulier est une responsabilité que personne en ce moment ne pourrait assumer; mais, tirer des conséquences générales et rassurantes d'une situation soigneusement et impartialement étudiée peut paraître, au contraire, une louable tentative.

Peut-être, après avoir pesé l'analyse que je viens de faire de la nature toute spéciale des guerres qui se sont succédé depuis une année, conclura-t-on avec moi que, si des calamités isolées peuvent encore frapper çà et là beaucoup de points de notre vieille Europe en délire, du moins ne verrons-nous pas les grandes puissances entrer en lice l'une

contre l'autre pour ajouter encore à la confusion. Calmer l'ardeur belliqueuse ou la vive inquiétude des populations, tel a été depuis un an le caractère de tous les actes diplomatiques, et même, jusqu'à un certain point, celui de toutes les manifestations parlementaires des grands états; les cours les plus suspectées d'égoïsme et d'ambition comprennent qu'aujourd'hui aucun pays ne peut gagner à une lutte universelle.

Les grandes puissances sont en présence de cette alternative : courir follement la chance d'une nouvelle guerre de principe, c'est-à-dire déchaîner pour quarante ans, dans le monde entier, toutes les mauvaises passions démagogiques, toutes les aberrations des masses inintelligentes ou des esprits faux qui les conduiraient à la ruine; ou bien, continuer à s'entendre pour arranger toutes les querelles de peuple à peuple, puis songer, chacun chez soi, à la conciliation des partis et s'efforcer dans tous les pays de satisfaire aux prétentions légitimes des populations. La première condition, pour y parvenir, c'est assurément d'avoir des finances en bon ordre et de voir l'industrie et le commerce reprendre leur sécurité. Or, la guerre c'est la ruine pour tous, c'est la perpétuité de l'inquiétude et la mort du crédit.

Et qu'on ne croie pas surtout que la France, en montrant des vues pacifiques, fasse vis-à-vis des autres puissances un acte quelconque d'humiliante infériorité; tous les états de l'Europe ont aussi besoin que nous-mêmes d'écarter les calamités d'une rupture; il semblera même au-dessous de la dignité de nos négociateurs de dire aux plénipotentiaires étrangers que la France ne craindrait pas cette lutte, s'il fallait absolument la tenter; c'est chose sous-entendue aujourd'hui comme toujours.

Ce que nous craindrions, ce que craindraient tous les hommes d'expérience de tous les pays, ce serait de voir les forces organisées, les armées régulières rassemblées à grands frais par les gouvernements, se livrer des combats insensés pour laisser le champ libre au socialisme français, au communisme allemand, au chartisme anglais, aux perturbateurs de toute nature qu'on verrait se soulever, de la Baltique à la mer Noire, parmi toutes ces populations polonaises, galliciennes, ruthéniennes et hongroises. Il faut éviter que tous ces foyers d'incendie, répartis à distance, ne se rejoignent pour former un embrasement universel. L'injuste et ab-

surde méfiance qu'inspirent surtout l'Angleterre et la Russie est dans ce moment la principale cause de l'inquiétude vague qui se propage et se perpétue en Europe au grand détriment du commerce et de l'industrie.

Il semble hors de propos d'examiner si l'Angleterre, même dans ces dernières années, a toujours et bien sincèrement désiré que le continent conservât la paix; ce qui est certain et beaucoup plus important, c'est qu'aujourd'hui aucun ministre anglais, même au point de vue de l'intérêt purement britannique, ne voudrait donner le signal du cataclysme universel dont les élémens fermentent dans le monde entier. — L'attitude actuelle de l'Angleterre dans les affaires de Sicile et le langage de lord Palmerston au parlement doivent prouver que la nation anglaise ne mérite pas qu'on suspecte ses intentions dans une époque de si périlleuse gravité.

La Russie, qui ne voudrait pas plus que les autres puissances être entraînée par des complications fortuites et successives à une guerre générale, a commis une imprudence en intervenant en Transylvanie au commencement de mars, et surtout en plaçant un détachement insuffisant dans un poste isolé, exposé aux chances de quelque entreprise hardie. Les Russes seront forcés de réparer cet échec; l'honneur de leurs armes l'exige impérieusement.

Ils peuvent même, pour admettre l'hypothèse la plus grave, revenir en force et rester dans cette partie orientale de la Hongrie jusqu'au moment où les colonnes que l'Autriche va mettre en mouvement soient arrivées pour mettre un terme à cette guerre désastreuse. Mais qu'on ne s'inquiète pas dans le reste de l'Europe de cette dérogation partielle au principe de non-intervention inhérent aux guerres d'idiome plus qu'à aucune autre guerre. Les Russes, lorsqu'ils auront accompli pour leur part cette tâche qu'ils veulent remplir conjointement avec l'Autriche, se retireront, si cette puissance le désire. Pour prévoir toutes les éventualités et se prémunir contre l'inquiétude qu'elles pourront répandre en Europe, on doit admettre d'avance à la rigueur que quelque nouveau mouvement des populations réparties au nord de la Hongrie ou quelque irruption des débris de l'armée hongroise dans ces contrées amènera soit en Bukowine, soit dans la Gallicie orientale, l'entrée si souvent an-

monée d'une partie des armées que les Russes ont rassemblées vers leurs frontières. Mais, en prévoyant même cette extension ou ce déplacement de la résistance des Hongrois et de leurs alliés, ce serait mal juger les événemens de ces régions que de leur attribuer la puissance de troubler la paix européenne. Les Autrichiens doivent triompher avant peu; ce serait mal connaître ou faussement apprécier les événemens militaires de ces contrées que de ne pas prévoir que, dès que les Russes auront reçu l'ordre d'employer leurs forces et dès que les renforts autrichiens auront eu le temps d'arriver, les Hongrois succomberont dans cette lutte inégale. Ces contrées bouleversées et ruinées par la guerre seront, il est vrai, long-temps encore pour nous, de même que le nord de l'Italie, un objet d'intérêt douloureux; mais, quant à de l'inquiétude pour la paix générale, ni l'Italie, ni la Hongrie, ne doivent en inspirer aux hommes qui jugent les questions politiques avec sincérité et parfaite connaissance de cause.

Ces motifs de sécurité il faut les voir dans la pureté d'intention des pouvoirs publics de tous les pays sans aucune exception. C'est sous ce rapport bien important, sous celui de l'horreur qu'inspirent les guerres d'ambition, c'est sous ce seul rapport peut-être que, dans ces dernières années, les principes politiques ont été incontestablement améliorés, épurés par l'esprit du siècle.

Où trouver en ce moment, d'un bout de l'Europe à l'autre, l'un de ces souverains conquérans ou obstinément rétrogrades dont le caprice pouvait jadis embraser le monde? Où trouver parmi les assemblées représentatives, si l'on en excepte, dans quelques petits pays asservis par les minorités, ces comices éphémères qui seront la risée de l'histoire, où trouver des assemblées qui veuillent décréter l'agression et donner le signal d'un bouleversement européen? Notre constitution de 1848 a la première offert un grand exemple en proclamant le principe que la France n'entreprend aucune guerre dans des vues de conquête.

L'Europe entière est soumise aujourd'hui à ce régime de libre discussion qui doit rendre, sinon impossibles, du moins si difficiles, les armemens et les guerres d'invasion. Tous les plus vieux gouvernemens absolus, à l'exception d'un seul dans notre Europe chrétienne, ont été renversés en 1848. L'empire autocratique de Russie est resté de-

bout au milieu de cet immense naufrage des formes gouvernementales d'un autre âge; le souverain qui règne sur ce pays est l'un des grands caractères de notre époque, mais les lumières de son esprit et l'énergie de sa volonté sont réclamées par la nécessité de combattre autour de ses frontières l'esprit de subversion qui tendrait à les envahir. Quant à vouloir profiter de l'état de l'Europe pour réaliser d'anciens plans d'agrandissement en Orient, tous ceux qui connaissent l'empereur Nicolas et ses conseillers les plus influens peuvent affirmer que ces projets sont pour le moins ajournés ou plutôt complètement abandonnés comme absurdes et impraticables. Sur ce point spécial j'aurai de nombreux contradicteurs; mais je n'en serai que plus péremptoire dans mon affirmation; je parle ici d'une chose que je sais par moi-même et de science certaine. L'avenir me donnera raison.

L'occupation des principautés du Danube, injuste et contraire aux traités, n'aura qu'un temps; c'est un vieux terrain de discussion entre les grandes puissances; nous verrons reparaitre les protestations et les notes diplomatiques; puis, lorsque la Porte aura prouvé qu'elle peut, avec ses propres troupes, rétablir le bon ordre et la sécurité en Valachie et en Moldavie, les Russes repasseront le Prouth pour la dixième fois : tout cela n'a rien de sérieux pour la paix européenne.

Ce qui empêchera la crise actuelle de s'aggraver, c'est que, si jamais les populations n'ont été aussi profondément ni aussi universellement agitées, jamais non plus, par compensation, les cabinets n'ont présenté autant de garanties, de sagesse et de bonnes intentions. Que ce soit de la part de quelques-uns d'entre eux moralité méritoire ou calcul de prudence obligée, peu importe.

Les organes politiques de tous les cabinets continueront à se montrer les fidèles interprètes de cette volonté des gouvernemens. Si, dans notre époque d'inquiétude et de dangers incessans, la paix entre les grandes puissances a été si long-temps conservée, il faut en rendre grâce au corps diplomatique européen, qui, de nos jours, pour la première fois depuis tant de siècles, a compris l'élévation, la sainteté de sa mission.

Dans les temps passés, la tâche prescrite au négociateur n'était que

trop souvent celle de l'intrigue et de la corruption : la politique des différentes cours, les ligues immorales qu'elles cherchaient à établir, avaient fréquemment pour but la conquête injuste, l'inique spoliation. Depuis les grandes guerres de la révolution, au contraire, les efforts de la diplomatie sont chaque fois parvenus à résoudre toutes les complications locales qui venaient à surgir et à menacer la paix générale. Les congrès, les conférences, tant décriés, ont, pendant trente-cinq années, lutté avec avantage contre l'entraînement des circonstances et les tendances belliqueuses de toutes les oppositions parlementaires. Depuis une année, le danger s'est accru, la tempête éclate à la fois sur tous les points de l'horizon politique; mais il est toujours encore possible de la dominer, pourvu que les pilotes conservent leur calme et leur clairvoyance.

Que les artisans de discorde ne se montrent ni plus actifs ni plus habiles que ces nobles organes de la conciliation internationale; que ceux-ci prouvent encore une fois aux populations tremblantes d'inquiétude, et déjà à moitié ruinées par cette crainte de la ruine, que la science diplomatique n'est point la seule qui, de nos jours, n'ait pas fait de sensibles progrès; que l'on cesse de croire qu'une puissance occulte, un élément insaisissable et invincible puisse entraîner l'Europe à une guerre dont elle ne veut pas : c'est une bien grande force de résistance que l'accord de tous les gouvernemens des nations civilisées, et cet accord ne fera point défaut.

Que l'on se rassure donc de toutes parts; que le commerce reprenne ses habitudes, se hâte de renouer ses relations lointaines; la guerre maritime est aussi improbable, aussi impossible que la guerre continentale.

Que la sécurité vivifie nos fabriques, fasse reprendre les travaux interrompus. La France a la volonté, la certitude de conserver, en présence de l'Europe qui s'agite et se reconstitue, une paix honorable et plus fructueuse que ne le serait une longue guerre, car nous aurons vu sans coup férir disparaître l'œuvre de 1815. Affranchis de toute appréhension extérieure, ne songeons plus qu'à lutter autour de nous contre les doctrines perverses, à ramener à nous tous nos compatriotes qui ne sont qu'égarés et sont accessibles au langage de la raison pratique à celui d'une fraternelle conciliation.

APPENDICE.

Partie ethnographique et philologique.

Ce n'est que dans ces derniers temps que les philologues et les historiens se sont rendu compte du rôle considérable qu'ont joué dans le monde les nations slaves et les différens idiomes parlés par cette race innombrable. On retrouve dans toute l'Europe des traces de sa domination ou de son passage.

Le mot de *Wende*, dont il est parlé dans les observations marginales de la carte ci-jointe, et qui appartient avec quelques variantes à plusieurs de ces nations existant encore de nos jours, a beaucoup exercé la sagacité des savans. Il est certain que les noms géographiques de *Wende*, *Vandales*, *Andalousie*, *Venise*, *Venètes*, *Hénètes*, *Vindobona* (Vienne), *Vindelicia*, *Augusta-Vindellicorum* (Augsbourg), ont la même origine. Une dissertation philologique trop étendue serait ici hors de propos. Il suffira de rapporter en peu de mots le résultat des longues et savantes recherches du célèbre historien bohème Safarik. Il affirme et prouve qu'entre l'Oder et l'Elbe la nation slave était établie depuis des siècles, et que la nation germanique des Suèves, en venant de la Scandinavie, a conquis cette contrée, s'y est établie en y fondant une suprématie féodale. Ces dominateurs se sont plus ou moins mêlés au peuple vaincu; ils en ont partiellement adopté la

langue. Les peuples voisins, se souvenant de l'origine germano-slave de ce peuple mélangé, leur ont donné les noms de *Vandali*, *Vandili*, *Windili*, et toutes les variantes de cette appellation. Les Vandales, ayant par la suite des temps définitivement adopté ce nom, ont fait des expéditions militaires dans l'empire romain d'Orient, d'Occident, en Allemagne, en France, en Espagne, et même en Afrique, sous la conduite de Genséric. Il est certain que le nom d'Andalousie provient bien réellement des Vandales. Quant à celui de *Windisch-Grätz*, *Windisch-Kapell*, et autres noms de lieux de la Slovénie, de même que celui de notre département de la Vendée, il est également incontestable qu'ils ont été donnés par un des peuples slaves qui se trouve encore sous le nom de *Winde*, en Slovénie, et de *Wende*, en Lusace.

On peut rappeler ici, et comme une preuve de la connexité qui existe entre les noms slaves et les anciens noms germains, la ressemblance des noms du roi hérule (germain) *Odoacre* et du plus célèbre roi de Bohême, *Ottokar*.

Pour terminer par l'étymologie du titre porté par l'un des hommes qui ont le plus marqué dans les derniers événements militaires, Joseph Jellachich, je citerai de nouveau le savant auteur des origines slaves.

Le titre de *ban*, dignité élective confirmée par l'empereur et que porte Jellachich, est en général faussement expliqué; il ne provient nullement, comme on le croit généralement, du mot slave *pan*, qui se retrouve en polonais et signifie seigneur; il n'a aucun rapport avec notre vieux mot français *banneret*, ainsi qu'on l'a dit avec aussi peu de raison; son origine, suivant Safarik, qui est la première autorité en cette matière, et qui va jusqu'à citer à ce sujet les écrits de l'empereur Constantin Porphyrogénète, est turque et empruntée aux anciens Awares, nation de cette race dont les chefs se nommaient *ban* : le titre, adopté vers 640, était alors porté par le gouverneur de la Bosnie. Il existe des monnaies du ^{xiii}^e siècle portant l'inscription *Banos Bosnie*. La Bosnie était l'une des provinces du royaume slave de Serbie; les Awares donnaient à leurs chefs le titre de *bayan* (بايان), *bān* (بان), *ban* (بان), et de *chan* (شان), et *chagan* (شاهان).

Partie militaire.

Innovations que la pratique effective vient de sanctionner. — Transport des troupes sur les chemins de fer. — Emploi de bateaux à vapeur armés sur les grands fleuves. — Fusées incendiaires employées contre les forteresses et contre les masses de cavalerie.

Rien n'est tel que la pratique pour démontrer l'excellence ou la fausseté d'une théorie; rien ne vaut, en fait d'innovation militaire, l'expérience que donne une campagne de quelques mois. Les épreuves faites devant l'ennemi sont plus concluantes, plus décisives que ne peuvent l'être les plus longues dissertations ouvertes entre les innovateurs et leurs adversaires. Les guerres de 1848 nous ont fourni plusieurs enseignemens importants.

Ainsi, par exemple, on ne se disputera plus désormais pour savoir si les chemins de fer ont ou n'ont pas une grande valeur stratégique; on sait, à n'en pas douter, qu'ils transportent avantageusement des troupes de toutes les armes; l'expérience en a été faite pour les guerres de Lombardie, de Slesvig et de Hongrie. L'Autriche et la Prusse ont trouvé de grands avantages à pouvoir diriger, au moyen de leurs chemins de fer, leurs forces disponibles sur le théâtre de la guerre. Cet exemple devrait à coup sûr nous engager à hâter la construction de notre ligne de fer de Paris à Strasbourg. L'Allemagne *morcelée* est couverte d'immenses réseaux de fer, la France *centralisée* ne peut-elle pas terminer la plus importante de ses lignes de stratégie défensive?

En outre, l'emploi avantageux de la flottille à vapeur et à voile, des soldats bateliers serbes, les Czaïkistes, qui ont joué un rôle considérable sur le Danube dans cette lutte entre les Slaves et les Hongrois, devrait nous rappeler qu'en cas de guerre sur le Rhin, le très grand nombre de bateaux à vapeur dont disposent les Prussiens et les autres puissances riveraines leur donnerait entre autres, pour le transport des troupes amenées de si loin sur leurs immenses réseaux

de chemins de fer, dont les ramifications s'étendent jusqu'à Hambourg, Berlin, Vienne et Cracovie, de très grands avantages sur nous qui n'avons à Strasbourg qu'un très petit nombre de bateaux de cette espèce et un tronçon de railway qui ne va pas au-delà de Hommarting à 62 kilomètres de notre grande place frontière.

Je m'occuperai ici plus spécialement des fusées incendiaires; mais, sous ce rapport aussi, la guerre de Hongrie nous donne un utile avertissement dont nous devons profiter. Je crois nécessaire de présenter à ce sujet les renseignements que j'ai rassemblés.

Les succès tant vantés des fusées incendiaires autrichiennes, l'espoir d'en arriver à pénétrer les secrets de la salle d'artifices et du polygone spécial de Wiener-Neustadt, près de Vienne, ont en effet de tous côtés attiré les curieux, qui sont arrivés bien près de la vérité. Si, malgré ces tentatives obstinées, les artificiers autrichiens ont pu réussir à tenir secrets quelques procédés, quelques recettes de fabrication, du moins est-on parvenu, dans beaucoup d'armées européennes, à la conclusion définitive que cette institution d'un corps séparé et les grandes dépenses qui ont été faites ont produit quelques bons effets et ont ajouté un élément avantageux à la puissance militaire de l'Autriche, mais en même temps que tout ce qui a été répandu de l'infaillibilité de ces fusées, de leur immense portée, que tous ces éloges absolus n'étaient que la suite de l'exagération que la renommée ajoute toujours à ce qui s'entoure d'un voile mystérieux.

D'après ce qui a été démontré aux officiers ayant pénétré le plus avant dans cet arcane, et d'après tout ce que m'ont dit ceux que j'ai eu occasion d'interroger dans ces dernières années, la vérité sur les fusées autrichiennes se réduit aux points suivans :

1° Que l'institution d'un corps séparé, spécial, uniquement voué à la confection et au tir de ce projectile; que l'exercice continu des mêmes hommes est la principale cause, sinon de la grande perfection de ce tir ou de son infaillibilité (qui est une chimère), du moins de la grande supériorité des bombardiers autrichiens sur ceux de la plupart des armées de l'Europe;

2° Qu'en outre la composition des matières inflammables est très bonne en Autriche, et surtout que leur tassement dans les cylindres de tôle se fait par des procédés très dignes d'attention; que le soin excessif que l'on met à assujettir avec précision la baguette placée dans le prolongement de l'axe du cylindre de la fusée est une condition très importante du succès; que la parfaite rectitude de cette baguette, la rondeur et l'imperceptible soudure du cylindre, sa charge invariablement et minutieusement calculée, symétriquement pondérée

dans toutes ses parties, que cette composition, toujours homogène, très également bourrée et tassée, qu'enfin le soin qu'on apporte à augmenter, par tous les moyens possibles, la régularité de forme et l'équilibre de ce projectile, lui ont donné des avantages notables;

3° Que pour tenir, autant que possible, compte de tout ce qui peut influer sur la déviation des fusées, on est allé jusqu'à se servir, au moment d'y mettre le feu, d'un instrument destiné à mesurer l'intensité du vent, espèce d'*anémomètre* qui, marquant les degrés de cette intensité, permet à un bombardier intelligent et très exercé d'y avoir égard et d'incliner la fusée, d'autant qu'il est nécessaire, dans la direction opposée à la déviation ainsi prévue. On conçoit que, généralement, ce calcul est de peu de valeur, et que l'irrégularité capricieusement instantanée des bouffées de vent se joue des indications de l'instrument et des prévisions du bombardier : cet *anémomètre* ne sert donc que dans peu de cas, et son effet est nécessairement restreint; mais son emploi n'est point tout-à-fait sans valeur, et cette précaution doit être portée en ligne de compte pour arriver à la somme de procédés divers qui fondent les avantages du tir autrichien.

Une objection sans réplique était opposée à ceux qui prétendaient arriver à résoudre le problème de la justesse absolue de ce tir et qui le comparaient aux boulets, obus, bombes ou projectiles divers qui sont lancés par une force de première impulsion. A ce sujet je puis citer des paroles dont personne en Europe ne récusera l'autorité; c'est un jugement exprimé par Napoléon il y a aujourd'hui trente-neuf ans. J'étais, en 1810, au nombre des élèves de l'école militaire de Saint-Cyr qui assistèrent (devant un juge si compétent en toutes choses, même en artillerie) aux expériences du tir des fusées incendiaires. L'Empereur, après avoir vu les essais, s'exprima à peu près en ces termes vis-à-vis du capitaine Bigot, instructeur d'artillerie de l'École militaire. Je garantis du moins le sens des paroles que je vais citer.

« Jamais, dit Napoléon en s'adressant à cet officier et aux élèves artilleurs
« qui se trouvaient le plus à portée, jamais les fusées à la Congrève ne pourront
« être dirigées avec certitude. On ne peut les comparer aux projectiles qui obéissent à une force unique et primitive. Les fusées se meuvent par suite de l'impulsion qu'à chaque moment successif la flamme s'échappant avec force leur
« donne en prenant pour point d'appui chaque couche de l'air qu'elles traversent.
« Elles ont ainsi à chaque instant de leur trajet des chances de déviation. »

Les Autrichiens, par une innovation que l'expérience leur a fournie, ont sanctionné ce jugement porté par l'empereur Napoléon à l'époque où les fusées incendiaires étaient une nouveauté en Europe. Ayant reconnu l'impossibilité de


diriger sûrement une force qui s'alimente et varie à chaque pas, et voulant rapprocher le tir de ces *congrèves* des conditions d'un projectile obéissant à une impulsion une fois donnée, ils n'ont chargé d'une matière inflammable et jaillissant avec force que la partie postérieure de leur tube de tôle. La partie antérieure brûle sans produire un jet en arrière, elle est purement incendiaire ou destinée, dans certains cas, à porter le feu jusqu'à l'obus fixé à la pointe de la fusée (1). Cette impulsion, donnée dans les premiers instans du trajet seulement, restreint à ces premiers momens, *les chances de déviation* que la combustion jaillissante perpétue aussi long-temps qu'elle a lieu dans les autres systèmes du chargement des fusées. Il est clair, par contre, que la diminution de la longueur de la composition jaillissante et impulsive entraîne en même temps l'abandon des énormes portées qu'on croyait autrefois pouvoir produire et régulariser; mais on assure que le général Augustin, le principal auteur de tous ces perfectionnemens, s'est décidé à sacrifier ces portées gigantesques à la nécessité d'une précision plus grande. Il est certain qu'à force de calculs et de soins, les Autrichiens ont amené ce tir à peu près au degré suprême de la perfection dont il est susceptible.

Ce succès des Autrichiens, celui presque aussi complet des Anglais et des Danois dans la confection et le tir de ce projectile destructeur, sont un avertissement dont il faut profiter. Notre artillerie est assurément tout aussi habile que celle de l'Autriche pour les confections des fusées incendiaires. Il existe à Metz une compagnie d'artilleurs exercée au tir des congrèves, mais l'opinion de notre armée n'est pas encore fixée sur la valeur pratique de ces projectiles, et sur leur emploi contre les lignes d'infanterie et les masses de cavalerie.

L'exemple de la guerre de Hongrie, où les fusées autrichiennes viennent de faire leurs preuves, non-seulement dans les sièges, mais encore dans les batailles en rase campagne, ne doit pas être perdu. Il doit nous engager à nous occuper très activement du tir des fusées et de l'approvisionnement de ces projectiles. Il n'existe aucune probabilité de guerre; mais nous devons user des loisirs de la paix pour nous préparer sous tous les rapports possibles.

Ce que nous devons imiter, c'est la création de *plusieurs* compagnies spéciales de bombardiers exercés au tir des fusées et la persévérance, la minutie infatigable avec laquelle l'artillerie autrichienne a étudié et perfectionné cette branche distincte de la balistique moderne.

(1) Voyez la seconde édition de la carte.



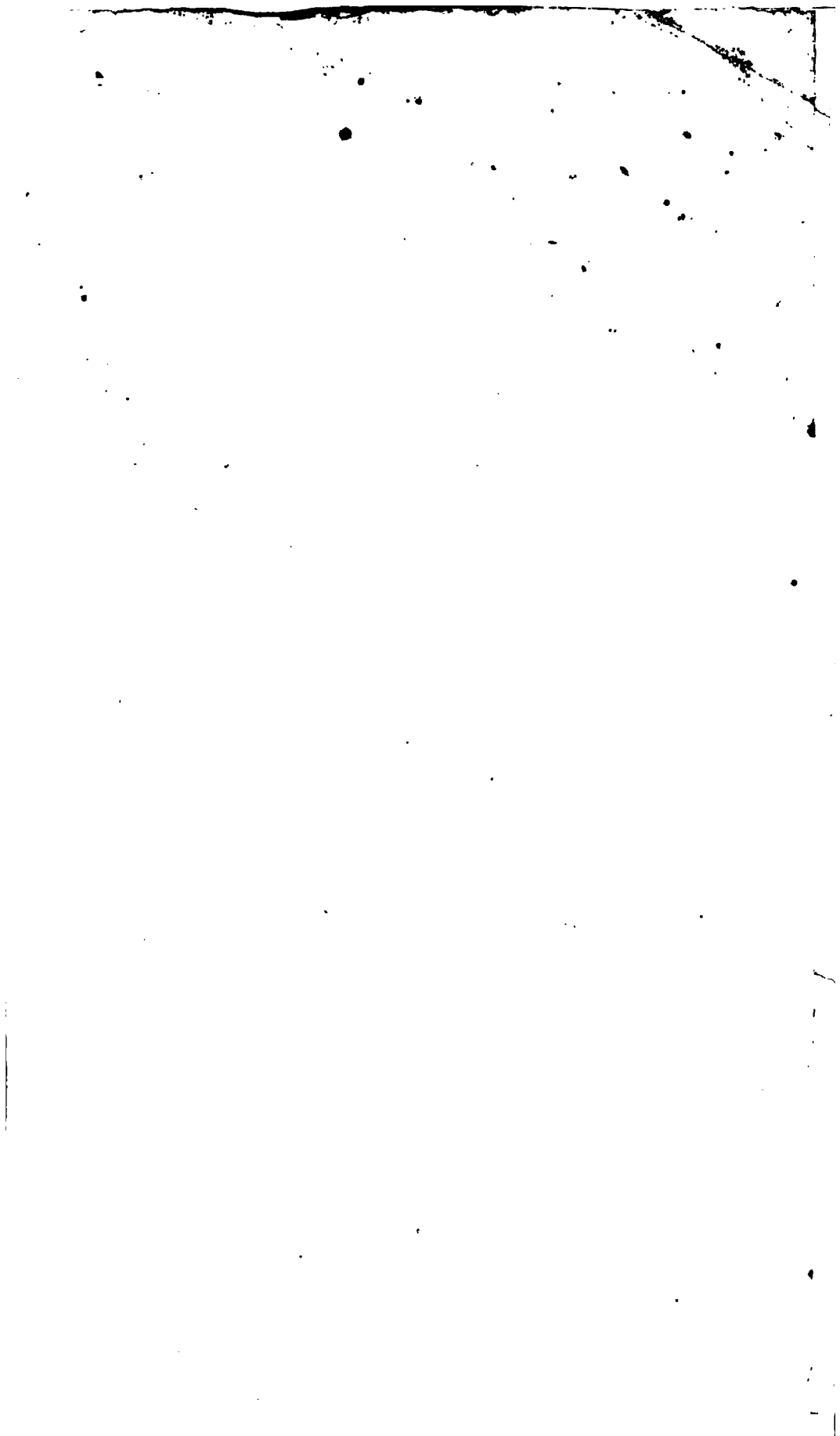
La guerre de Hongrie, qui dure encore et qui forme le principal sujet de la partie narrative de ce livre, devra sans doute, plus tard, être décrite dans son ensemble et d'une manière plus étendue. Les informations présentées ici suffisent néanmoins pour faire apprécier l'état actuel et surtout le caractère de cette lutte encore indécise entre nationalités rivales.

La carte ci-jointe, celle de la première édition, contient principalement les indications relatives à la répartition, en Hongrie, des races et des idiomes.

La seconde édition de cette carte, après avoir présenté le tableau de la campagne de 1848, des marches et contre-marches des quatre principales armées qui ont agi contre les Magyars, offre en outre, dans ses notes marginales, le récit des opérations militaires des premiers mois de 1849.

GÉOGRAPHIE

pays de la ter
 ur cette malheu
 rées comme al
 le lieu de rann
 en certain nos
pravo, na
 origine des B
 ographiques
 ant en Bessa
 pour s'étenda
 ge des noms s
 ue tous leur
 ainsi suivre
 tte mer que l
 es orientales,
 et son héroiq
 riés, le russe
 nom turc, cel
 point homme
 allemande de
 e, ruthénien
 jusqu'à Flur
 et même le n
 parenté. Ces i
 qu'au rivage
 tend donc de
 Rint-Marc et de
 s Bo
 mme
 res
 des S
 des
 nt au
 ngues
 Bulg
 avec les
 qui p
 doc
 qui nie
 asse
 nt le
 s de
 nére
 sont
 L
 de c
 aus
 Cro
 rep
 établ
 l'ap
 qui
 seur
 fave
 et de
 pour
 mule
 sépa
 Tol
 et de
 tans
 sidér
 Croat
 Slaves
 Serbes
 vivant
 Croates
 Moravi



GERDÈS, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS. 10.

THE BORROWER WILL BE CHARGED
AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT
RETURNED TO THE LIBRARY ON OR
BEFORE THE LAST DATE STAMPED
BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE
NOTICES DOES NOT EXEMPT THE
BORROWER FROM OVERDUE FEES.

